

N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

**Louis XV
l'emporte
à Fontenoy**

**La villa
d'Hadrien
à Tivoli**



BRETONS

Ils ont conquis la France

M 02630 - 939S - F: 6,90 € - RD



MAI 2025

N° 939

ALL 8,40 €

BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €

CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €

TOMI/S 1030 XPF/MAR 75 DH

TUN 11 TND - CAN \$ 11,99

GERMAINE KANOVA

REGARD
D'UNE PHOTOGRAPHE
SUR LA LIBÉRATION

EXPOSITION TEMPORAIRE

24 mai 2025 – 4 janvier 2026

MUSÉE
NATIONAL
DE LA MARINE
PORT-LOUIS

organisée avec

ecpa ▶ d

I M A G E S
D É F E N S E



HISTORIA

SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 0187 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 0155 56 70 56.

Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 n°s d'Historia : 59 € ; 1 an, 10 n°s d'Historia + 4 Historia Hors-série (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA :

Pierre Louette.

Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial : Franck Ferrand.

Rédacteur en chef : Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé du Hors-série : Victor Battaggion.

Assistante : Florence Jacquot.

Création graphique : Quintin Leeds.

Directeur artistique : Stéphane Ravaux.

Secrétaires de rédaction :

Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrices photo : Anne-Laure Schneider.

Rédacteur en chef adjoint chargé du Web :

Pierre-Louis Lensel.

Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.

Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarman, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients :

Lise Benamou.

Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.

Ventes messageries : Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque :

venteshistoria@teamdiffusion.fr

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias

Tél. : 0187 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.

Les adresses e-mail se constituent ainsi :
initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr

Présidente : Corinne Mrejen.

Directeur général adjoint : Nicolas Danard.

Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).

Directeur délégué : Bernard Villeneuve.

Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.

Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : mai 2025.

Commission paritaire : n° 1026 K 80413.

ISSN : 1270-0835.

Historia est édité par SFPA.

RCS Paris 304 951 460.

Historia est une publication du groupe

Les Échos-Le Parisien.

Ce numéro comporte un encart *Challenges* sur la diffusion abonnés.

Photo de couverture : CC0 Wikimedia Commons.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : P_{Tot} = 0,06kg/tonne de papier.



Édito Par Éric Pincas



Cœur de Breizh

L'eldorado breton... Qui l'eût cru? Selon l'Insee, la Bretagne accueillera 257 000 habitants supplémentaires d'ici 2050. Lors d'une interview accordée en mars dernier à nos confrères de France 3 Bretagne, Erwann Charles, enseignant-chercheur à l'université de Bretagne occidentale, à Brest, observe que depuis la crise du Covid le solde migratoire a connu une hausse de 40 %, et ce, rien que pour le Finistère. Une véritable ruée vers l'ouest! Parmi ces nouveaux habitants, une majorité de retraités, des jeunes actifs et des citadins en quête d'oxygène. À l'heure du réchauffement climatique, les embruns des côtes granitiques du littoral breton n'ont jamais été aussi attractifs, sans compter un patrimoine naturel d'exception – 2700 kilomètres de côtes –, des trésors culturels à foison – mégalithes, abbayes, châteaux... –, une gastronomie généreuse où le beurre sublime le goût du sarrasin mais aussi une dynamique économique solide : sur les quarante-cinq dernières années, la progression de l'emploi est estimée à 36,3 %, un chiffre nettement supérieur à la moyenne nationale. Et, pour ne rien gâcher au plaisir, il y fait beau plusieurs fois par jour! Car, contrairement au cliché tenace, la Bretagne enregistre annuellement une pluviométrie moindre que

“Fiers de leurs traditions, de leurs langues, de leur histoire”

les Vosges, la Haute-Savoie ou les Pyrénées-Atlantiques – même si cet hiver 2025 a déjoué les statistiques... Fiers de leurs traditions, de leurs langues, de leur histoire imprégnée d'une forte conscience sociale, les Bretons ont conquis la France! Tout au moins le cœur des Français. Une fois n'est pas coutume, à l'heure où vous allez être nombreux à prendre

la direction du Grand Ouest en ce joli mois de mai, nous vous proposons de mieux faire connaissance avec la grande histoire de ces Bretons que le regretté Michel Le Bris – lequel avait fondé le festival des Étonnants Voyageurs de Saint-Malo – qualifiait de «sentimentaux taiseux». De leur arrivée en Armorique aux v^e et vi^e siècles depuis l'île de *Britannia* à la constitution du puissant duché de Bretagne, de leur rôle salvateur dans la guerre de Cent Ans aux révoltes fiscales qui firent trembler la Couronne au xvii^e siècle, de la celtomanie apparue au xviii^e siècle à la «bretonnisation» de la capitale à la Belle Époque, nous vous contons leur épopée – émancipée des clichés du «syndrome Bécassine» –, ponctuée par l'héroïsme qui fut le leur dans les tranchées de la Grande Guerre et dans les rangs de la France libre – quand une minorité pactisa avec l'ennemi. Combattants mais aussi explorateurs, artistes, politiques, entrepreneurs... Ces Bretons-là s'inscrivent au cœur de notre histoire.

6



26



34



6 Portfolio

Mai 1945 La France libérée!

Depuis l'été 1944, les garnisons allemandes de l'Atlantique transforment des villes portuaires en places fortes qui ne capitulent qu'en mai 1945. **PAR STÉPHANE SIMONNET**

14 Échos de l'Histoire

Géopolitique des terres rares ; « non » des États-Unis à Napoléon III, le passé dialogue souvent avec le présent...

20 Ils font l'événement

Une exposition dévoile un sacre oublié, celui de Charles X, le dernier de l'Histoire de France ; restauration de la bibliothèque du Palais-Bourbon ; Napoléon en 3D...

26 Récit

Fontenoy, la victoire d'un roi

En 1745, face à une armée hollando-prusso-britannique, et sous les yeux du roi de France et du dauphin, l'armée française remporte une victoire qui fera date. **PAR THIERRY SARMANT**

34 Dossier

Bretons

Ils ont conquis la France

Depuis mille cinq cents ans, les Bretons ont partie liée avec le reste du pays et sont régulièrement venus en aide à la Couronne de France puis à la République.

36 Tout commence dans les brumes d'outre-Manche

BRUNO DUMÉZIL

40 La ronde des dialectes

BRUNO DUMÉZIL

41 La France sous haute protection bretonne

LAURENT VISSIÈRE

44 Le cours d'élégance des dames de Bretagne

JÉAN-FRANÇOIS SOLNON

47 Celtomanie, une passion française

BRUNO DUMÉZIL

48 Bonnets rouges d'hier et d'aujourd'hui

GAUTHIER AUBERT

52 Les Français leur disent merci !

CLAIRE L'HOËR

54 Quand Bécassine monte à Paris

CLAIRE L'HOËR

56 Français par le sang versé

JÉAN-YVES LE NAOUR

59 De la croix celtique à la croix gammée

JÉAN-YVES LE NAOUR

60 Le français à l'accent breton

JÉAN PRUVOST

62 La tribune de Gilles Martin-Chauffier



64 Récit

Pierre le Grand « lègue » la Russie aux femmes

En 1725, la mort surprend le fondateur de la Russie moderne. Et c'est sur des têtes féminines que va se poser la couronne des tsars.

FRANCINE-DOMINIQUE LIECHTENHAN

68 Reportage

La villa d'Hadrien, le domaine d'un dieu

C'est à quelques kilomètres de Rome que s'élèvent les ruines majestueuses de la résidence voulue par le plus esthète et le plus philosophe des empereurs. CHARLES GIOL

74 Une œuvre, un artiste

Le Douanier Rousseau, l'harmonie en couleurs

En 1907, le gabelou parisien signe une toile qui affiche l'optimisme du temps et l'utopie d'une concorde universelle. CLÉMENT DIRIÉ

78 Cahier culture

78 **Expos** Daniel Cordier ; Carcassonne, cité virtuelle ; photos et paquebots...

82 **Écrans** Mémoires vives de l'esclavage ; l'ascension du FN...

84 **Livres** La sélection bios et essais, romans et polars, BD et l'interview des nouveaux « pères » d'Alix le Gaulois...

90 Tête-à-tête

David Foenkinos & Charlotte Salomon

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS**

PAR YETTY HAGENDORF

94 Histoire sur ordonnance

Pasteur découvre le principe de la vaccination

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

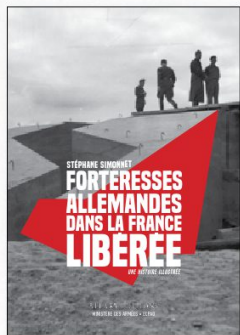
97 Mots croisés

98 L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Farid Ameur Docteur en histoire, spécialiste des États-Unis. **Gauthier Aubert** Professeur d'histoire moderne à l'université Rennes 2. **Clément Dirié** Historien et critique d'art. **Bruno Dumézil** Historien médiéviste à Sorbonne Université. **Jean-Noël Fabiani-Salmon** Professeur de médecine. **Bruno Fuligni** Essayiste. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Charles Giol** Journaliste. **Frédéric Guelton** Historien ancien directeur du le département de l'armée de terre au Service historique de la Défense. **Laurent Lemire** Journaliste. **Jean-Yves Le Naour** Historien, spécialiste des deux conflits mondiaux. **Claire L'Hoër** historienne agrégée et écrivaine. **Francine-Dominique Liechtenhan** Historienne à Paris IV, spécialiste de l'histoire de la Russie. **Gilles Martin-Chauffier** Journaliste et écrivain français. **Nicolas Méra** Journaliste. **Jean Pruvost** Lexicologue et historien de la langue française. **Jean-François Solnon** Historien, professeur émérite d'histoire moderne. **Thierry Sarmant** Historien, conservateur général du patrimoine. **Stéphane Simonnet** Historien, ancien directeur scientifique du Mémorial de Caen. **Laurent Vissière** Historien médiéviste. **Yetty Hagendorf** Journaliste.



Forteresses allemandes dans la France libérée, par Stéphane Simonnet (Allary/ministère des Armées, 192 p., 25 €).

Poches de l'Atlantique

Mai 1945

La France libérée!



Non, la guerre ne s'est pas achevée en 1944 pour tous les Français. Les garnisons allemandes, retranchées dans plusieurs villes portuaires, résistent encore un temps après la mort de Hitler

PAR STÉPHANE SIMONNET



ECPAD/PHOTOGRAPHIE INCONNUE/MARINE 410-509/SP

Aux armes C'est en attaquant la poche de Royan que le général de Gaulle lance la campagne de libération des poches de l'Atlantique. Dans le cadre de l'opération Vénérable déclenchée le 14 avril 1945 à l'aube, la marine française organisée autour du cuirassé *Lorraine* est chargée de bombarder les côtes françaises pour préparer l'assaut terrestre.



ECPAD/LEVY/TERRE 10040-R18/SP



ECPAD/PHOTOGRAPHIE INCONNUE/215-32/AMICALE DU BA-198E RJ

Haut les cœurs Défendue par 1 500 Allemands, l'île d'Oléron est libérée le 1^{er} mai 1945. Parmi les 8 900 combattants français engagés dans les opérations, des commandos débarqués la veille depuis le port de Marennes. Et parmi eux, les hommes du groupe franc Marin-Armagnac, des volontaires venus de la région de Marennes, Oléron, Arvert, Brouage...

État de siège En janvier 1945, entre la poche de la Rochelle, au nord, et celle de Royan, au sud, face à l'île d'Oléron, un soldat des Forces françaises de l'Ouest monte la garde avec, à l'horizon, le donjon du fort Louvois. Dans ces deux zones de résistance, près de 20 000 soldats allemands ont décidé de tenir jusqu'au dernier homme depuis la fin de l'été 1944.



L'armée d'Afrique en soutien Le 15 avril 1945, les fantassins du 4^e régiment de zouaves s'infiltrèrent dans les rues de Royan en ruine, dans le sillage des blindés de la 2^e DB. Les troupes de Leclerc participent en effet aux combats avec 10 000 hommes et 200 blindés. Au terme de quatre jours de combats, 155 soldats français sont morts, dont 60 zouaves.



ECPAD/HENRI MALINTERRE 10320-G3REP/SP

Rayée de la carte Royan est anéantie par les bombardements alliés. Une première fois le 5 janvier 1945, lors d'un raid meurtrier de la Royal Air Force qui tue et blesse près de 1 000 civils. Une seconde fois le 14 avril 1945, avec le largage de 3 000 tonnes de bombes par l'US Army Air Force. Le réduit de Royan est alors bombardé avec des centaines de milliers de litres de napalm, liquide incendiaire utilisé pour la première fois.

Fauchés Dans les faubourgs de Royan, les fantassins français du bataillon de marche n° 2 découvrent les premiers cadavres de soldats allemands, jonchant les rues de la ville. Le 18 avril 1945, après quatre jours de combats, l'ennemi compte près de 500 tués et 220 blessés, tandis que 4 600 hommes prennent le chemin de la captivité.



ECPAD/PHOTOGRAPHIE INCONNU/DG-1-39/SP



Cinq années, trois couleurs
11 mai 1945, secteur de Lorient. Au terme de cinq années d'occupation, depuis juin 1940, et de neuf mois de siège, depuis août 1944, des combattants français hissent fièrement les couleurs tricolores sur l'une des 130 pièces d'artillerie allemandes saisies lors des combats de la libération de la poche. Le général allemand Fahrmbacher et ses 24 500 hommes se sont rendus aux troupes américaines le 8 mai 1945.

ECPAD/PHOTOGRAPHE INCONNU/MARINE 428-945/SP



ECPAD/PIERRE GUILLE/TERRE 10426-R3/SP

Chute finale Le général allemand Hans Junck remet son pistolet à son homologue américain Herman Kramer, le 11 mai, sur la prairie du Grand Clos à Bouvron. Cette cérémonie marque la fin de la poche de Saint-Nazaire et la reddition de 28 000 soldats allemands.

La Wehrmacht à genoux Les Allemands faits prisonniers à l'issue des combats pour la libération de Lorient ont été capturés dans la base sous-marine, mais aussi dans les îles de Groix, de Belle-Île et dans la presqu'île de Quiberon. Cette photographie a été prise le 23 mai 1945 par la Française Germaine Kanova, seule femme reporter de guerre présente sur le front de l'Atlantique.

EGPAD/GERMAINE KANOVA/TERRE 10510-R22





ECPAD/PHOTOGRAPHIE INCONNU/TERRE 10475-L51

Messe des morts Dernière zone de résistance allemande sur la mer du Nord, la poche de Dunkerque est libérée le 9 mai 1945. Après cinq années de guerre, la ville et le port de Jean Bart ne sont plus que champs de ruines. Un soldat allemand, photographié le 16 mai 1945, se recueille dans ce qu'il reste d'une église.

LE DERNIER SACRE

EXPOSITION DU 11 AVRIL
AU 20 JUILLET 2025

Raconté par Stéphane Bern
et mis en scène par Jacques Garcia

Mobilier national
42 avenue des Gobelins, Paris 13^e



Ruée vers les terres rares

Géopolitique. Alors que Trump pousse Zelensky à signer un accord sur les minerais et qu'il veut annexer le Groenland, alors qu'en leader mondial, la Chine joue sur ses exportations, les enjeux économiques et stratégiques des matières premières sont plus que jamais colossaux. De précieuses ressources qui ont commencé à être identifiées au XVIII^e siècle.

Au XVIII^e siècle, les chimistes utilisent le terme « terres » pour désigner des oxydes métalliques. Elles sont considérées comme « rares » car ces éléments, souvent extraits sous forme de poudre, ne sont trouvés qu'en infimes quantités dans des minéraux peu communs. Leur rareté vient donc surtout de la difficulté d'extraction et de séparation, car elles sont souvent dispersées et mélangées à d'autres éléments. La première du genre, l'yttrium, est identifiée en 1794 par le chimiste finlandais Johan Gadolin dans la mine d'Ytterby, près de Stockholm. À partir d'une matière noire et lourde, et après des expériences minutieuses, il établit que 38 % de l'échantillon est constitué d'une « terre » inconnue. D'autres suivront à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle comme le cérium, le lanthane et le néodyme.

On les utilise alors en optique pour améliorer le polissage des verres, leur donner des teintes violettes, rose ou jaune et dans l'éclairage pour les lampes à incandescence afin d'augmenter leur luminosité. Le cérium, lui, entre dans la composition de l'amadou des allumettes à friction. C'est à cette époque que le terme de « terres rares » apparaît dans la langue française.

Utiles dans l'armement

Elles proviennent principalement d'Europe (Suède, Norvège, Finlande), du Brésil et d'Inde. En France, la monazite est exploitée en petites quantités en Isère et dans le Finistère pour la fabrication de verres et d'aimants. Il n'existe alors pas de marché mondial pour ces composés qui restent coûteux à extraire et à purifier. En 1907, le chimiste français Georges Urbain découvre le lutécium. Après des milliers de manipulations, il obtient quelques mil-



ligrammes de ce nouvel oxyde dont l'utilisation reste limitée, notamment en raison de son prix élevé.

Le développement industriel au XX^e siècle donne à ces terres rares un nouvel élan, surtout dans la méthode d'extraction. Car il existe plus de deux cents minéraux contenant ces terres finalement pas si rares que cela. Elles représentent 0,08 % de l'écorce terrestre. Le problème demeure la grande dilution de la répartition, la séparation et la purification. Dans les années 1940-1950, elles sont utilisées dans les alliages pour améliorer la résistance des métaux, notamment dans l'armement. En raison de son haut point de

Perspectives Au rythme actuel d'exploitation des terres rares, comme à Mountain Pass (ci-dessus), les réserves mondiales pourraient être épuisées dans quelques centaines d'années. L'Union européenne développe depuis 2023 une stratégie de recyclage de ces terres, établie par le Critical Raw Material Act.



ZUMA/ABACA

fusion (1523 °C) et sa résistance, l'yttrium sert désormais dans les lasers et le génie nucléaire.

L'eldorado du Groenland

Les États-Unis exploitent le gigantesque gisement de Mountain Pass, en Californie, principale source mondiale des terres rares jusqu'aux années 1980, lorsque la Chine devient un acteur majeur de l'extraction et du raffinage en investissant le site de Bayan Obo, en Mongolie intérieure. Dans les années 1990-2000, l'empire du Milieu est le leader mondial en produisant plus de 90 % de l'offre planétaire. L'enjeu est colossal car ces éléments sont cruciaux pour les technologies vertes

(batteries, éoliennes, panneaux solaires), l'électronique (smartphones, ordinateurs) et bien sûr la défense (radars, missiles, avions de chasse). En 2010, en limitant ses exportations, Pékin met en lumière la dépendance mondiale à l'industrie chinoise. Ses réserves sont estimées à 44 millions de tonnes, contre 1,9 million pour les États-Unis et 1,5 million pour le Groenland qui s'impose comme un nouvel eldorado. L'Ukraine, elle, possède 5 % des réserves mondiales, notamment dans les zones contrôlées par les troupes russes. En 2022, le *Washington Post* avait évalué ce stock à 26 000 milliards de dollars. ■

LAURENT LEMIRE

Faire le pont

E

nfant, j'entendais mon

père s'écrier : « ce n'est plus un pont, c'est un viaduc ! » et j'imaginai des architectures de béton traverser un calendrier. On pourrait penser que faire le pont est une pratique née avec les congés payés promis par le Front populaire en 1936. Que nenni. Cette expression apparaît sous Napoléon III, l'empereur de la modernité pourvu d'une fibre sociale. Les premiers bénéficiaires en sont les fonctionnaires : 200 000 personnes disposent dès 1853 de quinze jours de vacances. Ces petits malins ont vite compris qu'intercaler ces jours entre les fêtes chômées prolongerait le temps passé hors de leurs bureaux. Eux aussi ont imaginé des ponts entre les cases de leur agenda.

Les jours fériés commémorent alors les temps forts du calendrier chrétien et, au mois de mai, il n'y en a qu'un : le jeudi de l'Ascension célébré quarante jours après le dimanche de Pâques. Comment ne pas songer à faire le pont pour enjamber le vendredi ? Il faut attendre 1919 pour que le 1^{er} mai soit chômé. Quant à la victoire du 8 mai 1945, elle n'a pas toujours été célébrée. Aux premières heures de la construction européenne, nous avons parfois eu peur de vexer nos voisins allemands... En 1981, après son élection, François Mitterrand restaure définitivement le 8 mai comme jour chômé et payé. Mais les Français n'ont pas attendu cette date pour profiter des week-ends prolongés du joli mois de mai. L'art de faire le pont s'étend à tous les salariés avec la loi sur les congés payés – adoptée à l'unanimité moins une voix à la Chambre des députés –, portée par le président du Conseil, Léon Blum, après la victoire du Front populaire en 1936. Dès lors, l'ouvrier et l'employé, à l'instar du fonctionnaire, apprennent à optimiser la technique du pont. Chaque année, la presse explique comment bâtir des viaducs et, comme toujours, le printemps profite aux meilleurs ingénieurs des ponts et chaussées du farniente ! ■

Washington dit non à Napoléon III

Décidément, la politique étrangère américaine est bien malléable. Tantôt isolationniste, tantôt interventionniste... Ces dernières semaines, Donald Trump tend la main à la Russie et abandonne les Européens aux réalités de leur propre défense. En matière de volte-face, Washington n'en est pas à son coup d'essai à l'égard de la France, sa plus vieille alliée.

Notamment dans le contexte du déclenchement de la guerre franco-prussienne à l'été 1870. Bien qu'officiellement neutres, les États-Unis voient d'un œil complaisant l'éclosion de la Prusse, une puissance industrielle, commerçante et (encore) non-coloniale, prête à bouleverser l'échiquier des États européens depuis sa victoire éclair contre l'Autriche. Dès l'ouverture du conflit, le gou-

vernement fédéral rechigne à vendre des armes aux troupes françaises et envoie une mission militaire sous les ordres du général Sheridan, pour suivre les opérations... côté prussien ! Un rôle dont celui-ci va largement se départir pour agir en tant que conseiller du futur Guillaume I^{er}. Quant au président Grant, il abhorre la « vieille boutique impériale » française. Début septembre, la proclamation de la République, consécutive au désastre de Sedan et à la capitulation de Napoléon III, n'infléchit en rien sa position.

Aux États-Unis, le lobby germano-américain est puissant et voue un véritable culte à Bismarck, le grand artisan de l'unification de l'Allemagne. Des élus, comme le sénateur Carl Schurz, alimentent le courant francophobe et défendent la cause prussienne au Congrès fédéral. Signe de cette proxi-

mité, la légation des États-Unis sert d'intermédiaire, pendant le siège de Paris, pour procéder à l'évacuation des milliers de ressortissants allemands.

« Victime de la défense autant que de l'attaque »

Entre le gouvernement de la Défense nationale et les autorités américaines, les tensions se cristallisent autour de la livraison d'armes, dont les Français ont un besoin criant. Pour lever ces réticences dans un contexte d'urgence, Gambetta confie la direction de ces achats non pas au ministère de la Guerre mais au ministère du Commerce et de l'Industrie. Ultime subterfuge, on recourt aux services de courtiers new-yorkais, parfois en versant des pots-de-vin, pour s'approvisionner à la hâte.

Du 4 octobre au 15 décembre 1870, les paquebots transatlantiques livrent ainsi 400 000 armes à feu, pour l'essentiel des surplus (ou rebuts) de la guerre de Sécession. En nombre insuffisant, de qualité parfois douteuse et avec une trop grande variété de munitions, leur utilisation pratique sera très limitée. En raison de problèmes logistiques et d'une mauvaise coordination, seul un tiers de ces armes sera distribué aux corps de partisans en province. Il est surtout trop tard. Le 18 janvier 1871, l'Empire allemand est proclamé à Versailles. Quelques jours plus tard, les défenseurs parisiens obtiennent le cessez-le-feu. Victor Hugo peut alors écrire, non sans raison, que la France a été « victime de la défense autant que de l'attaque ».  FARID AMEUR

Kaiser Le 18 janvier 1871, Guillaume I^{er} de Prusse, soutenu par les Américains, est nommé empereur d'Allemagne, dans la galerie des Glaces de Versailles. La

Proclamation de l'Empire allemand, d'Anton von Werner (1885).



Au-dessus de la ligne de flottaison



Parmi les trésors disponibles dans Gallica, bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires, on retrouve cette jeune femme portant de drôles de flotteurs. Dans une position qui rappelle celle d'une danseuse classique, chaussons aux pieds et vêtue d'un étrange tutu, sommes-nous devant une danseuse ou une nageuse ? Le 3 février 1869, Victor Duruy signe le décret faisant de l'éducation physique une discipline scolaire obligatoire, notamment par des exercices de gymnastique. En 1933 est créée l'École normale d'éducation physique chargée de former les enseignants d'éducation physique de l'enseignement secondaire. À cette occasion, le directeur de l'institution donne des premières orientations. D'après ses observations, les élèves

savent à peine nager et il conclut que le recrutement d'un moniteur de natation sera nécessaire. Quelques mois auparavant est organisée à la piscine Champenot-Danton de Levallois une démonstration d'appareils pour apprendre à nager. Y sont présentés divers flotteurs, certains classiques et facilement reconnaissables, d'autres plus insolites. Du radeau aux palmes de mains et de pieds, en passant par toutes sortes de bouées, des jeunes gens testent le matériel innovant des années 1930. Parmi eux, une jeune femme pose avec des flotteurs ventraux et latéraux. L'objet prend la forme de coquillages si bien que l'élève ressemble plus à une danseuse de l'Opéra qu'à une future nageuse. C'est l'ancêtre de la ceinture de flottaison, encore utilisée aujourd'hui pour aider les enfants à apprendre à nager. ☒

FANNY VERDIER

Hommage à la « Vénus noire »

Anniversaire. Il y a cinquante ans, Joséphine Baker s'éteignait à Paris, à l'âge de 68 ans. Née en 1906 à Saint-Louis, dans l'État du Missouri aux États-Unis, la jeune fille danse continuellement et rêve de Broadway. À 16 ans, elle tente sa chance à New York. Elle y rencontre les créateurs de *la Revue nègre*, dont elle deviendra la meneuse, à Paris, en 1925. C'est une révélation aux yeux du public français. Dès lors, la jeune femme enchaîne les succès dans tous les domaines artistiques : danse, chant – avec son mémorable *J'ai deux amours*, en 1931 –, cinéma... Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle s'illustre dans le camp des Alliés, ce qui lui vaudra la médaille de la Résistance française. Après guerre, elle milite, notamment auprès de Martin Luther King, pour l'émancipation des Noirs. Mariée cinq fois, elle adopte douze enfants, de toutes nationalités et couleurs, qu'elle baptise sa « tribu arc-en-ciel », et avec lesquels elle s'installe aux Milandes, son château de Dordogne. En 2021, sa dépouille est inhumée au Panthéon, faisant d'elle la première femme noire à y reposer. ☒ NATHALIE-ANNE SOUMAIRE





BRIDGEMAN IMAGES

Les vraies raisons du pacte de Varsovie

Guerre froide. Il y a soixante-dix ans, l'Union soviétique signait ce traité avec plusieurs pays d'Europe de l'Est pour créer une alliance militaire tout en renforçant son contrôle sur les États membres.

Lorsqu'on évoque le pacte de Varsovie – conclu en 1955 –, la première pensée qui vient à l'esprit est celle de sa mise en relation avec le traité de l'Atlantique nord, en d'autres termes l'OTAN, instauré en 1949 ! Surgissent alors deux réalités parallèles qui se développent jusqu'à nos jours des « deux côtés de la barricade », comme le remarquait avec sagesse Elsa Triolet... née Ella Yourievna Kagan, à Moscou.

Lorsque le pacte de Varsovie, de son vrai nom « Traité d'amitié, de coopération et d'assistance mutuelle », est signé à Varsovie le 14 mai 1955 (photo), il l'est pour plusieurs raisons dont la création de l'OTAN, six ans auparavant, n'est pas, en tant que telle, la principale. Voulu par Nikita Khrouchtchev, nouveau Premier secrétaire du Comité central du Parti communiste depuis septembre 1953, le pacte de Varsovie est conjoncturelle-

ment une réponse aux accords de Paris (octobre 1954) qui mettent fin à l'occupation de la RFA et permettent son adhésion à l'OTAN à partir du 6 mai suivant, soit... huit jours avant la naissance du Traité d'amitié. Il est, dans cette perspective, présenté comme une réaction soviétique opposée à la renaissance d'un « militarisme allemand » de triste mémoire.

Lors de sa mise sur pied, il regroupe, outre l'Union soviétique, l'Albanie, la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la RDA, la Roumanie, et la Tchécoslovaquie. Il devient ensuite une structure qui permet de discuter avec l'OTAN sur un pied d'égalité organisationnelle. Il est enfin utilisé par Moscou pour renforcer son hégémonie sur les États membres. Devenu moribond après la chute du mur en 1989, il s'auto-dissout en 1991 à Prague. Et tous ses membres, à l'exception de la Russie, rejoignent... l'OTAN ! ■ FRÉDÉRIC GUELTON

Sauvez les bistrots

Société. On dénombre 35 000 bistrots en France aujourd'hui, soit dix fois moins qu'il y a un siècle. Dans le cadre d'un projet de loi visant à redynamiser les communes de moins de 3 500 habitants, un député de la majorité a proposé d'assouplir la réglementation conditionnant l'accès à la licence IV afin de favoriser l'implantation de débits de boissons en zone rurale. Adoptée en première instance à l'Assemblée le 10 mars dernier, la proposition a suscité quelques débats, notamment sur le plan de la lutte contre l'alcoolisme. Une

COLLECTION SIROT ANGEL/KLEVER LE COLLENOVALE PHOTO



crainte similaire avait déjà conduit, en 1851, le Second Empire à astreindre l'ouverture d'un estaminet à autorisation administrative. Puis, la réglementation fut allégée sous la III^e République, si bien qu'on comptait un bistrot pour 94 habitants en 1886 ! ■ NICOLAS MERA

HISTOIRE TV

SAISON 2 INÉDITE

LES DERNIÈRES HEURES

**TOUS LES VENDREDIS
DU 16 AU 30 MAI DÈS 20H50**

Seul, sur la scène du Théâtre de la Tour Eiffel, **Franck Ferrand** nous raconte les dernières heures d'un personnage ou d'un événement emblématique de l'Histoire.

Dans cette nouvelle saison,
Jules César, Martin Luther King, Antoine de Saint-Exupéry, Sissi, Marilyn Monroe, Charles Quint, Henri IV et le Ille Reich.

Suivez-nous sur [histoiretv.fr](#)

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC **CANAL+**
canal 118

free
canal 205

orange

SFR

Chips
Time

.nordnet.

Violis
projet de loi

WBox
La Box 123 de nos chaînes de télévision

REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
60 JOURS

Charles X, l'ultime sacre d'un roi de France

Exposition. Il y a deux siècles, Charles X recevait l'onction de Reims, comme ses ancêtres depuis près d'un millénaire. Ni Louis-Philippe, roi des Français, ni l'empereur Napoléon III ne l'imiteront. Du 11 avril au 20 juillet, la Galerie des Gobelins, à Paris, commémore cet épisode oublié de l'histoire de France, à travers une somptueuse rétrospective.

« **L**e but n'était pas de sanctifier Charles X qui, à mon sens, n'a pas été le plus grand roi de France. S'il a voulu renouer "la chaîne des temps", selon sa propre expression, cela s'est avéré un chant du cygne. Mais le vrai sacre, c'est celui des artistes du XIX^e siècle. » Stéphane Bern, commissaire général de l'exposition ne réfrène pas son enthousiasme : « Pour la cérémonie de 1825, on a fait travailler les plus grands décorateurs, ensembliers, brodeurs, tapisseries, sculpteurs et joailliers de l'époque. C'est une explosion de savoir-faire et de talent. Et ce qui est fou, c'est qu'on a retrouvé tout le décor – les tissus, les tentures, les tapis... – dans des caisses soigneusement remises au Mobilier national ! »

L'exécution de Louis XVI, en 1793, n'avait pas seulement tué le « roi incarné », mais détruit aussi le mythe transcendant du « roi immortel », revivifié d'âge en âge. La mauvaise santé de Louis XVIII ne lui permettra pas de se rendre à Reims. En revanche, son frère Charles X, dès son avènement, le 16 septembre 1824, annonce sa résolution de ressusciter l'antique cérémonial. Certains n'y verront qu'une reconstitution anachronique, comme Victor Hugo qui évoque un « beau spectacle ». Pourtant, si l'on se garde de toute approche téléologique, ce dernier sacre a constitué pour les contemporains une parenthèse de grâce, dont se souviendra ainsi Charles de Rémusat : « L'année 1825 passe pour avoir été la plus belle de la Restauration. [...] La transition d'un règne à l'autre, traversée paisiblement : quelques jours semés çà et là de réconciliation et de concorde... »

Commence alors une course contre la montre. La date fatidique est fixée au 25 mai 1825. Les services concernés n'ont donc que huit mois pour tout préparer ! Il s'agit de surpasser

en prestige le couronnement de George IV, célébré à Westminster quatre ans auparavant... même si le roi impose de strictes mesures d'économie. L'habileté politique de Louis XVIII a permis de calmer les oppositions, dans une certaine mesure.

La Restauration voulait s'inscrire dans la durée

Le régime n'en reste pas moins écartelé entre la nostalgie du passé et la nécessaire prise en compte des acquis de la Révolution et de l'Empire. Le sacre ne doit en rien apparaître comme un triomphe de la réaction. Aussi, tout en conservant les éléments fondamentaux de la tradition, certains détails du cérémonial sont modifiés. On y intègre par exemple les maréchaux de Napoléon.

Jacques Garcia, qui a réalisé la scénographie de l'exposition, rappelle la volonté de la Restauration de s'inscrire dans la longue durée : « Ce style va vouloir se légitimer par les références historiques. L'inspiration débute au Moyen Âge afin de rappeler à Louis XVIII et Charles X que les Capétiens sont leurs aïeux, arrive ainsi le

« Il s'agit de surpasser en prestige le couronnement de George IV, à Westminster »



MOBILIER NATIONAL / LUCIE CREUSOT/SP

néogothique. Le [style] néo-Renaissance poursuit cette même logique, tout comme les références aux ornements du Grand Siècle, aux courbes du Louis XV et à l'élégance majestueuse du Louis XVI...»

Le parcours débute, au rez-de-chaussée de la Galerie des Gobelins, avec le catafalque de Louis XVIII, l'unique souverain français du XIX^e siècle à être mort en exercice. Les salles suivantes sont consacrées aux apprêts de la cérémonie, aux officiers de la maison du roi, aux attelages, aux carrosses et aux meubles. Au premier étage, les *regalia*, sortis exceptionnellement du Louvre, sont exposés dans une pièce adjacente. S'il utilise la couronne de Louis XV, seule rescapée de la Révolution,

Charles X se coiffa également de celle dite «de Charlemagne», fabriquée en 1804 pour Napoléon I^{er}, ainsi que son sceptre et sa main de justice. Pour sa part, le palais du Tau, à Reims, a prêté la sainte ampoule et le calice royal.

L'ultime répit avant la chute

La reconstitution d'une partie de la cathédrale de Reims forme le clou de l'exposition, en offrant aux visiteurs une immersion parfaite, aux accents de la *Messe du couronnement* de Luigi Cherubini. Viennent ensuite des sections traitant du festin – avec sa vaisselle de Sèvres –, des cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit et des échos de l'événement dans les beaux-

Comme neufs

Miraculeusement préservés dans les réserves du Mobilier national, les décors et des *regalia* – comme cette couronne dite «des honneurs funéraires de Charlemagne», réalisée en 1820 – utilisés à Reims sont à nouveau offerts aux regards.

arts et la culture populaire. Ultime répit avant la chute, que le poète républicain Lamartine semblera presque regretter: «Le parti royaliste s'enivrait d'avoir retrouvé la monarchie jusqu'à ses vestiges miraculeux; le parti sacerdotal s'enorgueillissait d'avoir repris devant le peuple l'importance et l'attitude d'un conservateur des trônes; le parti bonapartiste se confondait avec l'ancienne aristocratie; le parti libéral amnistié inaugurait un règne de mansuétude et de libre discussion; le peuple ébloui de pompe et de luxe s'apaisait et se reposait dans un horizon de sérénité.»  **PHILIPPE DELORME**

Le Dernier Sacre, du 11 avril au 20 juillet 2025, Galerie des Gobelins, Mobilier national, Paris (13^e). Tél.: 01 44 08 53 49.



BLONDET ELIOT/ABACA

Au paradis
Surnommée sa « chapelle Sixtine » par le peintre Eugène Delacroix, qui a réalisé les fresques des dômes situés à 15 mètres de haut, la bibliothèque de l'Assemblée nationale a retrouvé, après restauration, sa beauté d'antan.

L'Assemblée a mis du cœur à l'ouvrage

Patrimoine. Restaurée, la bibliothèque du Palais-Bourbon resplendit des œuvres d'Eugène Delacroix.

Au terme d'une campagne de restauration qui aura duré plus d'une année, la bibliothèque de l'Assemblée nationale a rouvert ses portes lors de son inauguration le 9 avril dernier. « La préservation d'un patrimoine qui appartient à tous les Français », résume Yaël Braun-Pivet, qui rend les fabuleux décors de Delacroix accessibles au public.

Le fonds originel remonte à la Révolution, quand le conventionnel Armand-Gaston Camus décida de rassembler les livres et manuscrits laissés dans leurs châteaux par les nobles émigrés. Ancien avocat du clergé de France, traducteur d'Aristote, ce député lettré se passionna pour ces documents au point de finir par en délaisser la vie politique : après avoir refusé le poste de

ministre des Finances que lui offrait le Directoire, il accepta en 1800 celui de « garde des Archives générales ». Ainsi furent collectés les premiers trésors du fonds ancien, comme une bible latine du IX^e siècle, des récits de voyage manuscrits et une imposante collection d'incunables. Au fil des dons et acquisitions, cette bibliothèque s'enrichit de pièces exceptionnelles, comme le manuscrit des *Confessions*, offert par la veuve de Rousseau à la Convention, le manuscrit complet de *La Marseillaise* par Rouget de Lisle, mais aussi une relation authentique du procès de Jeanne d'Arc ou le *codex Borbonicus*, véritable cosmogonie aztèque qui se déploie sur quatorze mètres.

Les disciplines de l'esprit

Aujourd'hui, la bibliothèque de l'Assemblée nationale compte plus de 700 000 références, dont un millier de documents précieux conservés dans une pièce forte. Quand les députés au Conseil des Cinq-Cents prirent possession du « palais ci-devant de Bourbon », en 1798, la bibliothèque fut d'abord ins-

tallée à l'hôtel de Lassay, devenu plus tard le siège de la présidence, puis dans une série de salles. À partir de 1831, l'architecte Jules de Joly construisit pour elle une vaste nef de 42 m de longueur sur 10 de largeur. De 1838 à 1847, Eugène Delacroix, avec ses élèves, en réalisa les décors : un chantier difficile, à 15 mètres du sol, d'autant qu'il fallait démonter puis remonter les échafaudages au fil des sessions parlementaires. D'un côté, le cul-de-four de la Paix : « Orphée apporte aux Grecs, dispersés et livrés à la vie sauvage, les bienfaits des arts et de la civilisation. » De l'autre, celui de la Guerre : « Attila suivi de ses hordes barbares foule aux pieds de son cheval l'Italie renversée sur des ruines. » Entre ces deux scènes, figurent toutes les disciplines de l'esprit humain, telles que les répertoriait l'ancienne classification des bibliothécaires. Au centre en particulier, la Législation est représentée à travers le roi Numa Pompilius prenant conseil auprès d'Égérie.

Sali par les ans, fissuré aux deux extrémités par le poids du bâtiment, cet ensemble était menacé. La restauration qui s'achève nous permet de retrouver dans tout son éclat le travail de Delacroix qui, puisant son inspiration dans l'art de la Renaissance italienne, a créé une œuvre immersive avant la lettre. **BRUNO FULIGNI**

80 ANS APRÈS LA SHOAH

**LE XX^e SIÈCLE DES
EXTERMINATIONS**

15^e ÉDITION

**ASSISES NATIONALES
CONTRE LE
NÉGATIONNISME**

28 AVRIL 2025

10H00-17H00

PARIS

MAIRIE DU 9^e ARRONDISSEMENT



LE FIGARO



**LABORATOIRE
de la RÉPUBLIQUE**

HISTORIA



U DISCOVER

**CONSPIRACY
WATCH** l'observatoire du
conspirationnisme

L'EXPRESS

Napoléon, le Premier Empire et les batailles, comme si vous y étiez!

Virtuel. L'Empereur vous accueille dans sa dernière demeure pour vous conter ses souvenirs. Et ils prennent vie...

Soudain, un bruit de sabots résonne derrière vous. À peine êtes-vous retourné qu'un cuirassier à cheval vous fonce dessus, sabre au clair. Vous voilà propulsé au cœur de la charge victorieuse de la cavalerie française lors de la bataille d'Austerlitz, juste après avoir assisté, posté à quelques mètres d'un canon, au déclenchement de l'artillerie impériale martelant les forces russo-autrichiennes.

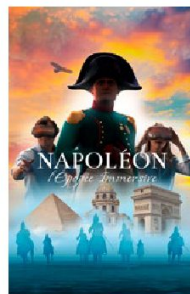
Vertus pédagogiques de la VR

Tel est le pari de cette exposition : vous faire vivre l'aventure napoléonienne de l'intérieur, au cours d'un voyage virtuel d'une trentaine de minutes, qui vous mène de la tente de campagne de Napoléon au sommet de la colonne de la place Vendôme, du pont rompu de la

Berezina à Longwood House, la résidence de l'Empereur déchu à Sainte-Hélène.

«Les nouvelles technologies rendent l'histoire et la culture accessibles au plus grand nombre», estime Marin de Saint Chammas, le concepteur de ce parcours en réalité virtuelle – ou «VR», pour *Virtual Reality*. Il y a tout juste un an, ce jeune diplômé d'école de commerce et passionné d'histoire cofonde le studio Sandora, dont *Napoléon, l'épopée immersive* est la première production. Auteur des textes prononcés par l'Empereur et les autres personnages, le jeune homme a ensuite dirigé le travail de plusieurs programmeurs et autres «designers sonores» pour aboutir à ce spectacle virtuel.

En guise de salles d'exposition, une série d'espaces vides de 60 m². Chacun accueille dix visiteurs, qui ne voient d'abord rien d'autre que des QR codes géants, servant de repères aux camé-



Napoléon, l'épopée immersive
Jusqu'au 30 juin
aux Galeries
Montparnasse
à Paris (15)

ras du casque de réalité virtuelle. Après un petit temps d'adaptation nécessaire au néophyte plongé dans le noir, le show commence. Surgissant dans le salon qui s'est matérialisé autour de vous, Napoléon vous frôle ; on s'écarte par réflexe, mais les sens s'habituent peu à peu à cette expérience déroutante. Les tableaux s'enchaînent, entre exposés didactiques et scènes d'action. Les effets visuels et sonores sont bluffants : on découvre aussi bien des panoramas à 360 degrés que les détails d'un objet...

«Jamais l'histoire napoléonienne n'a été aussi vivante», s'enthousiasme l'historien Pierre Branda, directeur scientifique de la fondation Napoléon, membre du comité scientifique constitué pour apporter une caution historique. Avec d'autres spécialistes de la période, il a relu les textes des personnages, s'est assuré de l'authenticité des uniformes, des objets, des paysages et s'est convaincu des vertus pédagogiques de l'Histoire à la sauce VR. Une tendance en plein développement, dont cette exposition prouve qu'elle est en train de devenir une spécialité française.

«C'est à la fois lié à un écosystème, car nous disposons de studios de VR très performants, et au rayonnement de notre patrimoine», explique Marin de Saint Chammas. Et d'ajouter qu'après avoir déjà été présentée avec succès ces dernières semaines au musée royal de l'Armée à Bruxelles, sa création pourrait bientôt être visible à Lyon, Bordeaux, et même en Amérique du Nord. Contrairement à une exposition traditionnelle, une «expérience virtuelle» peut, en effet, être déployée simultanément en autant de lieux qu'on le souhaite. Et ce n'est pas la moindre des vertus de la VR!

CHARLES GIOL





7H/9H **LA MATINALE** **AVEC** **DAVID ABIKER**

INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE

**L'ART DE BIEN
COMMENCER LA JOURNÉE.**





Fontenoy, la victoire d'un roi

Le 11 mai 1745, sous les yeux de Louis XV, l'armée française affronte une coalition de troupes britanniques, autrichiennes et hollandaises selon une chorégraphie bien rodée. Cette bataille, qui ouvre la Flandre à la France, entre dans les annales par l'ampleur des pertes, par les « célébrités » qui s'y trouvèrent mêlées et par le zèle courtisan de Voltaire. **PAR THIERRY SARMANT**



Crépuscule Au soir de la victoire, le roi souligne les conséquences de la guerre à son fils. En effet, on compte au total près de 20 000 morts. *La Bataille de Fontenoy*, par Henri-Félix Philippoteaux (v. 1840), musée du Val-de-Grâce (Paris).

une fiction, car les affrontements du XVIII^e siècle ne sont pas moins féroces que ceux du siècle précédent ou du siècle suivant. Et Fontenoy en offre un exemple assez frappant.

La scène se déroule dans les Pays-Bas autrichiens – la future Belgique – à sept kilomètres au sud-est de Tournai, durant la guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748), qui oppose la France et la Prusse, d'un côté, à l'Autriche, à la Grande-Bretagne et à la Hollande, de l'autre. Depuis un siècle, la région est le principal théâtre des grandes confrontations entre les Bourbons et les Habsbourg de Madrid puis de Vienne. Les ambitions stratégiques y sont le plus souvent limitées: dans ce pays riche, ponctué de villes fortifiées, il s'agit de s'emparer d'un certain nombre de places et de gagner du terrain pour vivre sur le pays et préparer de futures négociations. Les moyens logistiques du temps rendent difficile d'envisager de conquérir la province entière ou d'anéantir une armée adverse. Les opérations alternent alors les sièges, les marches et contremarches, destinées soit à dissuader l'ennemi de «donner bataille» soit, au contraire, à se placer dans la meilleure configuration tactique au cas où le combat deviendrait inévitable. C'est ainsi que la bataille de Fontenoy naît d'un siège, celui de la ville de Tournai, investie par le maréchal de Saxe, le 26 avril 1745. L'armée alliée, composée de troupes autrichiennes, anglaises et hollandaises, commandées par le duc de Cumberland, troisième fils du roi d'Angleterre, part de Bruxelles pour prendre les assiégeants à revers et débloquer la ville.

Il s'agit donc, pour les Français, d'une bataille défensive. Le maréchal de Saxe, rejoint le 8 mai par Louis XV et son fils le dauphin Louis (1729-1765), a choisi le terrain de l'affrontement et fait construire des fortifications de •••



« M

essieurs les Anglais, tirez les premiers!» La célèbre invite adressée par le comte d'Anterrockes à Lord Hay sur le champ de bataille de Fontenoy a longtemps servi à illustrer cette «guerre en dentelles» qui caractériserait les conflits du Siècle des lumières. En fait, comme la plupart des mots historiques, celui-ci est arrangé, sinon inventé, par Voltaire, et son sens même est mal compris. La fameuse «guerre en dentelles» se révèle, elle aussi, pour l'essentiel,

La bataille, vue par Pierre Lenfant

BRIDGEMAN IMAGES

Marc-Pierre de Voyer (1696-1764), comte d'Argenson, secrétaire d'État de la Guerre. Il n'est autre que le commanditaire de ce tableau, peint entre 1750 et 1760. On reconnaît Voyer au cordon rouge qu'il porte comme ancien chancelier de l'ordre de Saint-Louis.

Le dauphin Louis (1729-1765), au second plan derrière le roi, porte le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit. Il est le père des futurs Louis XVI, Louis XVIII et Charles X.

Louis XV (1710-1774), comme d'ordinaire dans les tableaux officiels, semble jouer le rôle principal. Lenfant le met en évidence grâce à son habit rouge (gris dans une autre version de la bataille due au même peintre) et à la robe blanche de son cheval cabré.



La Bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745, par Pierre Lenfant. Château de Versailles.

L'action principale de la bataille – l'affrontement avec la colonne anglaise – est rejetée à l'arrière-plan. On distingue à peine les troupes britanniques, mais on note clairement l'action combinée de l'infanterie et de la cavalerie françaises.

À l'arrière-plan, Lenfant a représenté la ville d'Antoing, dont relève le hameau de Fontenoy. Dans les jours suivant le combat, on parle d'ailleurs de « bataille d'Antoing », plutôt que de Fontenoy.



Les gardes du corps du roi sont reconnaissables à leur uniforme – tricorné et habit bleu galonnés d'argent, culotte et bas rouges. Lenfant les montre sur le point de charger.



Le maréchal de Saxe (1696-1750), tête nue, prend les ordres auprès du roi. Représenté à cheval, il était en réalité ce jour-là souffrant et véhiculé dans une voiture en osier. Protestant, il ne porte pas le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit, mais celui de l'ordre de l'Aigle blanc de Pologne, conféré par son père naturel, le roi Auguste le Fort.



“Vers midi, une contre-attaque française échoue, et l'inquiétude gagne le haut commandement”

... campagne, faites de troncs d'arbres, pour retarder l'avancée de l'adversaire. Il dispose de 45 000 hommes environ contre peut-être 55 ou 66 000 pour les alliés. La présence du souverain à ses côtés pourrait gêner Maurice de Saxe, dont la santé est pour le moins défailante – il est obligé de se déplacer dans un «berceau» d'osier, qui lui sert à la fois de lit et de voiture. Mais le roi a l'intelligence de mettre, d'emblée, les choses au point: «Messieurs, j'entends que Monsieur le Maréchal soit obéi par tout le monde. Ici, c'est lui qui commande, et je suis le premier à donner l'exemple de l'obéissance.»

La journée du 11 mai commence par un duel d'artillerie, qui tourne à l'avantage des Français. Au cours de la matinée, la seconde phase de la bataille s'ouvre avec l'avancée des colonnes adverses, dont le feu nourri met l'armée du roi en difficulté. Vers midi, une

contre-attaque française échoue, et l'inquiétude gagne le haut commandement. Il est question que Louis XV quitte le champ de bataille.

Des témoignages qui divergent

L'arrivée de renforts français et le tir d'une batterie de quatre canons (peut-être une initiative du roi lui-même) arrêtent l'avancée anglaise. Une nouvelle contre-attaque, menée conjointement par l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, réussit alors. Cumberland se voit contraint d'ordonner la retraite, qui se déroule cependant en bon ordre.

Les combats cessent vers 14 heures. Les troupes françaises, épuisées, renoncent à poursuivre les vaincus et se déclarent «contents de l'heureux succès», suivant l'expression du brigadier [grade intermédiaire entre colonel et général, ndlr] Sablon du Corail. À deux heures et demie, Louis XV écrit

à la reine Marie Leszczyńska: «Les ennemis nous ont attaqués ce matin à 5 heures. Ils ont été bien battus. Je me porte bien et mon fils aussi. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, étant bon, je crois, de rassurer Versailles et Paris. Le plus tôt que je pourrai, je vous enverrai le détail.»

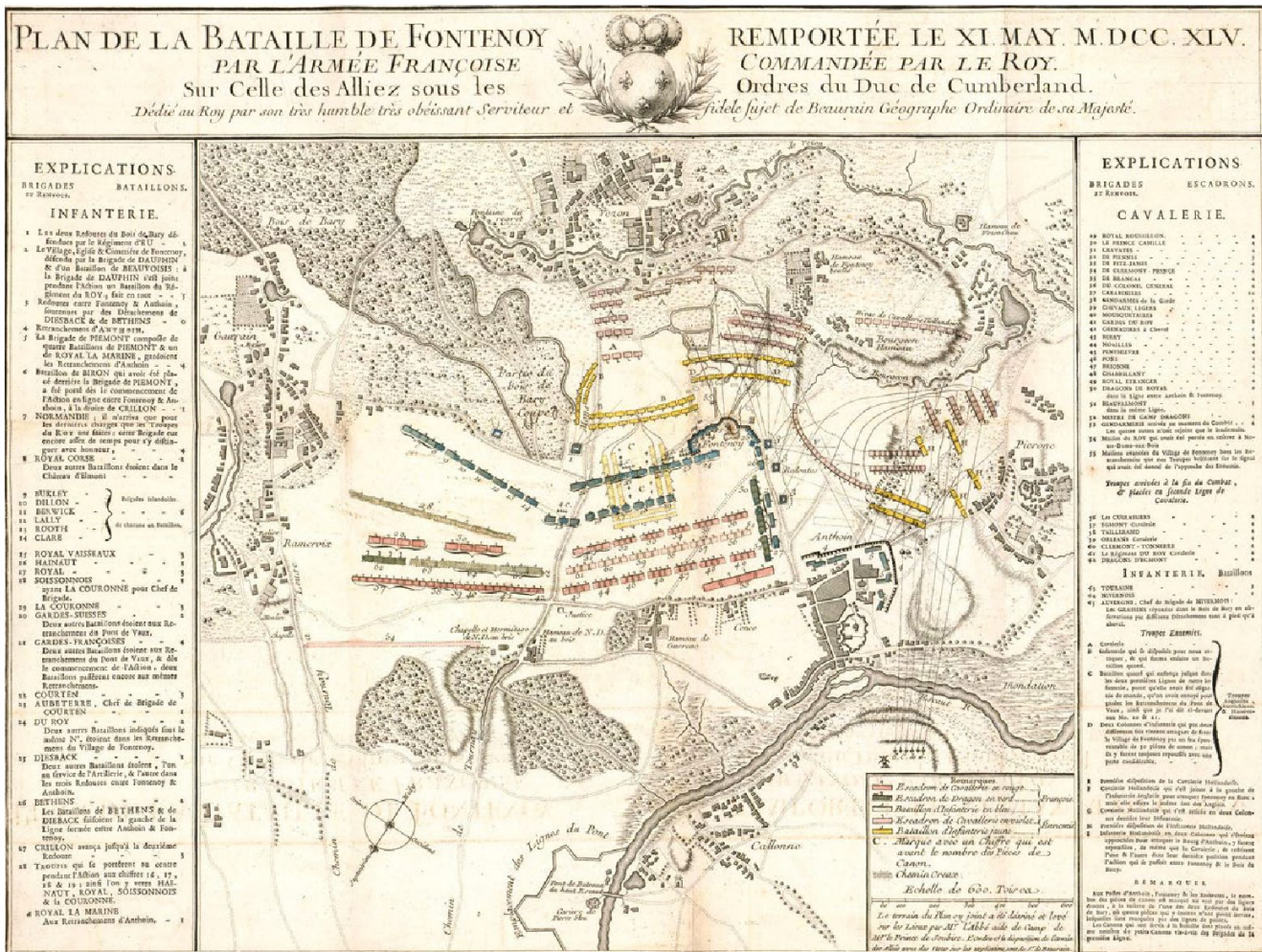
Quand on cherche à entrer dans ce «détail» de la journée, les versions données par les différents témoins divergent notablement, à un point presque comique. Les uns veulent que le roi soit resté impavide sous le feu du canon, tandis que d'autres reconnaissent que la grêle de boulets l'a contraint à se retirer de la hauteur d'où il observait les opérations. Les uns font du maréchal de Saxe le héros de la journée, tandis que d'autres signalent que, toujours gravement malade, il n'a pu monter à cheval et n'a commandé l'armée qu'à distance. Le rôle respectif des généraux qui lui étaient subordonnés n'est pas identique d'un récit à l'autre. Le duc de Richelieu, souvent cité comme ayant pris une part décisive dans la victoire, recueille, suivant d'autres, des «louanges excessives». La version officielle de la bataille met en avant la bravoure de la cavalerie de la Maison militaire du roi... mais il semble bien que cette dernière n'ait pas eu l'occasion de charger! Témoignages du moment et récits ultérieurs se divisent également dans l'évaluation de la qualité du commandement français. «Les officiers généraux, pendant l'action de Fontenoy, ne manœuvrèrent



Le duc de Cumberland, fat et furieux

William Augustus, duc de Cumberland, troisième fils du roi George II, est le premier prince de la maison de Hanovre à avoir joui d'une grande popularité en Angleterre. Blessé en 1743 à la bataille de Dettingen (à 10 km au sud-est de Francfort), il commande en chef les troupes alliées sur le continent en 1745. Après sa défaite de Fontenoy, il se refait une réputation en écrasant la rébellion jacobite dans le nord de l'Angleterre et en Écosse... et y gagne le surnom de «Cumberland le Boucher». De retour sur le continent, il est à nouveau défait par le maréchal de Saxe en 1747, au cours de la bataille de Lawfeld (à l'ouest de Maastricht). Dix ans plus tard, de nouveaux revers pendant la guerre de Sept Ans (1756-1763) entraînent sa retraite militaire définitive.

La faveur du public ne lui est plus acquise, mais il conserve une forte influence politique jusqu'à sa mort, en 1765, à l'âge de 44 ans. Sa mémoire survit en Grande-Bretagne grâce à un air célébrissime de Haendel, *See the Conqu'ring Hero Comes* («Voyez, le héros conquérant arrive»), tiré de *Judas Macchabée*, oratorio composé à la gloire du prince après sa victoire sur les jacobites. T. S.



Bon plan Cette bataille défensive se conclut en une demi-journée grâce, notamment, à l'artillerie française. Par cette victoire, la France avance au cœur des Pays-Bas autrichiens... Représentation de la bataille, par Jean de Beaurain (1745).

point en militaires instruits et actifs», écrit le marquis de Valfons, présent à la bataille. Il estime ainsi que l'on a perdu, par manque d'initiative, l'occasion de détruire l'armée ennemie – mais il écrit longtemps après les faits.

Du côté opposé, l'insuccès doit beaucoup à la mésentente entre alliés, notamment au sein du haut commandement. Le jeune (24 ans) duc de Cumberland (*lire l'encadré ci-contre*) a eu de la peine à s'imposer auprès de ses grands subordonnés : le prince de Waldeck, commandant les troupes hollandaises, est âgé de 41 ans ; le feld-maréchal comte Lothar von Königsegg, commandant le corps autrichien, en a 72. Tous deux ont derrière eux une longue carrière militaire, tandis que Cumberland

apparaît surtout comme un jeune fat, qui aurait déclaré : « J'irai à Paris ou je mangerai mes bottes. » Après la bataille, les Anglais accusent d'ailleurs Hollandais et Autrichiens de lâcheté ou d'inaction. Waldeck lui-même, mécontent de son armée, déclare dans un rapport officiel que le « fameux courage des anciens Hollandais » a disparu.

La route de Flandre

Dans l'état-major anglais, pour épargner Cumberland, on s'en prend à un lampiste, le brigadier général Ingoldsby, qui est traduit en cour martiale puis acquitté, mais contraint de prendre sa retraite. Fontenoy n'a été l'occasion d'aucune manœuvre audacieuse et d'aucune initiative tactique

d'ampleur. Cumberland a choisi d'attaquer frontalement le centre du dispositif français et son assaut a échoué. L'ordre mince des lignes françaises, appuyé par des fortifications de campagne et par l'artillerie, a triomphé de la force pénétrante de la colonne.

En revanche, les résultats immédiats de la bataille sont considérables : Tournai capitule le 23 mai, plusieurs autres places – Gand, Bruges, Dendermonde, Ostende, Nieuport, Ath – sont investies dans les semaines et les mois qui suivent. À la fin de l'année, toute la Flandre est tombée aux mains des Français. Bruxelles, capitale des Pays-Bas autrichiens, se rend le 21 février 1746. Jamais les armées de Louis XIV n'avaient pu y entrer. Après Fontenoy, Frédéric II, allié des Français, voit se dessiner une paix de compromis et écrit à son ministre Podewils : « Je trouve que cet événement nous est sans doute ... »

Récit

... avantageux: 1° puisqu'il donnera des sentiments pacifiques aux Hollandais; 2° puisqu'il peut enfin ouvrir les yeux des Anglais sur leurs véritables intérêts; 3° puisque toutes ces puissances seront obligées de convenir que, tant que je suis uni avec la France, quoi qu'ils puissent faire, nous aurons toujours la supériorité d'un côté, et que par rapport à ce principe leur fierté s'adoucirait envers moi.» La guerre se poursuit cependant trois années encore. La conquête complète des Pays-Bas autrichiens n'intervient qu'à la fin de 1746, et ces territoires sont rendus à l'Autriche par le traité d'Aix-la-Chapelle du 18 octobre 1748.

Le sang sous les dentelles

Loin de l'idée d'une «guerre en dentelles», la bataille de Fontenoy a été sanglante: 10 000 tués et blessés parmi les Alliés, 7 300 parmi les Français. C'est la confrontation la plus coûteuse en vies humaines en Europe depuis Malplaquet (1709). Visitant le champ de bataille, le pacifique Louis XV aurait d'ailleurs dit au dauphin: «Voyez le sang que coûte un triomphe. Le sang de nos ennemis, c'est toujours le sang des hommes. La vraie gloire, c'est de l'épargner.» Fontenoy fait partie de ces batailles de l'ère moderne qui sont des fusillades réciproques: la victoire revient à la troupe qui «tient» sous les boulets de canon et les tirs ennemis et soit avance, soit ne recule pas. À l'inverse, la défaite attend ceux dont l'avancée est arrêtée par le feu de l'infanterie et de l'artillerie ou par le choc de la cavalerie... et qui paniquent. Dans ce contexte, la formule «Tirez les premiers» peut se comprendre non comme une marque de bravoure mais, au contraire, comme une manœuvre pour inciter l'ennemi à décharger en premier lieu, pour l'exposer ensuite à un feu supérieur et lui faire perdre l'avantage psychologique.

Fontenoy ne correspond pas tout à fait à ce que les spécialistes appellent «bataille décisive»: elle ne l'est pas du point de vue tactique, puisque le vaincu n'est pas écrasé; elle ne le devient du point de vue stratégique qu'a posteriori, grâce aux succès qui la suivent. Alors, comment expliquer sa persistante célébrité? D'abord par le



Lys dans la vallée Pour immortaliser le passage de Louis XV, on érige, en 1750, cet obélisque à Cysoing, à une vingtaine de kilomètres du champ de bataille.

statut des principaux acteurs. Du côté anglais, le duc de Cumberland est à la fois un prince du sang et un héros national britannique avant la lettre – fort du prestige de la victoire sur les Français à laquelle il a participé deux ans plus tôt lors de la bataille de Dettingen, remportée sur Noailles.

Du côté français, c'est la première fois, depuis plus d'un siècle, qu'un roi et un dauphin sont physiquement présents sur un champ de bataille – Louis XIV et son fils Monseigneur n'ont participé qu'à des sièges. L'expérience ne sera pas renouvelée et on ne verra plus de chef politique au cœur de l'action avant... Napoléon Bonaparte, premier consul de la République, à Marengo, le 14 juin 1800. Autre cas de figure exceptionnel, la présence aux côtés du roi du maréchal duc de Noailles, ministre d'État, du marquis d'Argenson, secrétaire d'État des Affaires étrangères, et de son frère cadet, le comte d'Argenson, secrétaire d'État de la Guerre. Au siècle précédent, on avait vu des ministres accompagner Louis XIII et Louis XIV dans leurs campagnes, mais jamais jusque sous le feu ennemi. La mort n'épargne

pas ces puissants personnages et leurs familles: au cours de la bataille, le maréchal de Noailles perd son neveu, le duc de Gramont; un domestique du comte d'Argenson est tué à quelque pas de son maître.

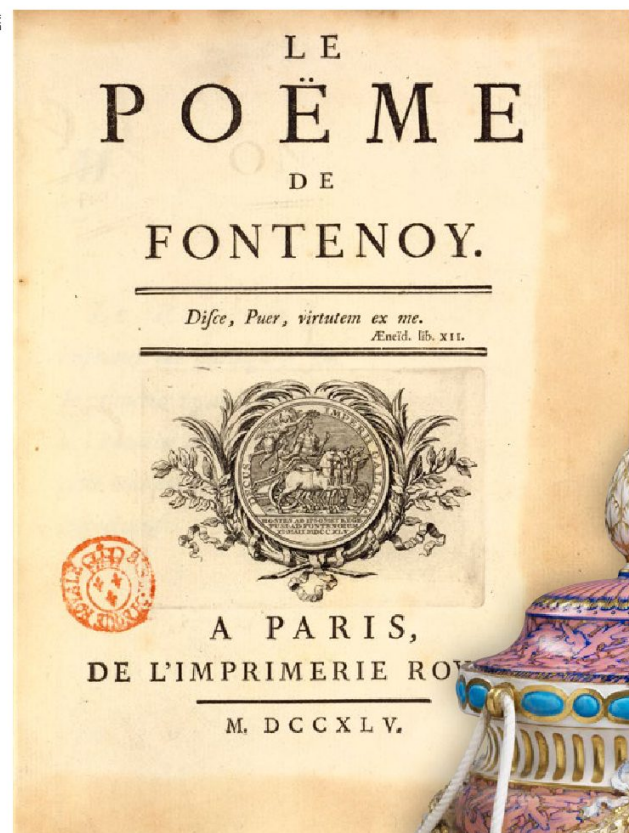
La réunion de tant de personnalités explique que la propagande royale ait voulu faire de Fontenoy un triomphe sans équivoque. Voltaire, alors historiographe de France et gentilhomme ordinaire du roi, est à la manœuvre: il publie, dès le 17 mai 1745, le *Poème de Fontenoy*, pompeuse amplification qui égale la bataille aux plus grandes victoires de l'Antiquité et du Moyen Âge. Fontenoy n'est rien moins que la «journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bouvines», écrit-il dans son épître dédicatoire à Louis XV. L'écrivain cherche alors à s'attirer les faveurs du souverain et, pour ce faire, n'y va pas de main morte: «Le plus aimé des rois est aussi le plus grand», conclut platelement le poème. Quinze ans plus tard, ayant renoncé au métier de courtisan, Voltaire mettra davantage de sincérité à dénoncer, dans son roman *Candide ou l'optimisme*, l'illusion des «boucheries héroïques». Sur le moment, le succès du *Poème de Fontenoy* n'en est pas moins immense. Il vient satisfaire l'enthousiasme patriotique de l'opinion, alors que Louis XV est encore fort populaire. Fontenoy a la saveur d'un retour de fortune après les revers subis par la France durant la guerre de la Succession d'Espagne (1701-1714), dont le souvenir est encore cuisant et – en particulier – d'une revanche sur les Anglais, l'ennemi héréditaire.

Une victoire sur... Napoléon !

Caractéristique est la réaction du vieux duc de Saint-Simon, qui écrit le 12 mai au comte d'Argenson: «Je vous embrasse d'ici, Monsieur, dans le transport de ma joie: arriver et vaincre sans intervalle, et à l'ouverture d'une campagne, quelle gloire, quel bonheur et quel champ ouvert!» Ce même 12 mai, un majestueux Te Deum, composé par le musicien Blanchard l'année précédente, est chanté en action de grâce dans la chapelle de Versailles. Il restera connu comme le «Te Deum de Fontenoy». Dans les années qui suivent,

SOBERKA RICHARD/HEMIS.FR

“Voyez le sang que coûte un triomphe, dit Louis XV. Le sang de nos ennemis, c’est toujours le sang des hommes. La vraie gloire, c’est de l’épargner”



des tableaux représentant la bataille sont commandés aux peintres Lenfant, Van Blarenberghe, Le Paon et La Pegna. Conformément à la tradition établie depuis Louis XIV, ils donnent au roi la place d'honneur: on y voit, au premier plan, le monarque, tricorne en tête, juché sur un cheval blanc, donner ses ordres au maréchal de Saxe, découvert. Même si le maréchal a commandé en chef, c'est l'armée du roi qui a livré bataille et c'est le roi qui est censé avoir remporté la victoire. En 1751, l'intendant de Flandre, Moreau de Séchelles,

Candide Parmi les courtisans qui célèbrent le roi, François-Marie Arouet, qui deviendra plus connu sous le nom de Voltaire, signe ce panégyrique...

Patrimoine Les arts décoratifs s'inspirent de l'événement, au XVIII^e siècle comme au suivant. Vase de Sèvres dit «de Fontenoy» (1763), musée du Louvre.



THIERRY OLLIVIER/RWLN - GRAND PALAIS

inaugure un monument dit «pyramide de Fontenoy», à Cysoing, localité où Louis XV a séjourné au commencement de la campagne de 1745.

Après ce feu d'artifice littéraire et artistique, l'intérêt pour la bataille retombe assez vite. Elle ne revient sur le devant de la scène que plusieurs décennies plus tard, à la faveur de la Restauration. Aux victoires de la Révolution et de l'Empire, il faut opposer un succès analogue de l'ancienne monarchie: Fontenoy, bataille gagnée en présence du roi de France, fait pièce aux victoires remportées par Napoléon. D'où des commandes de tableaux, de livres, de pièces de théâtre. La plus célèbre de ces productions est la toile d'Horace Vernet, *Bataille de Fontenoy, 11 mai 1745*, vaste panorama de 5 mètres de hauteur sur 9,5 de longueur: commandée en 1828 pour la salle du Conseil d'État du palais des Tuileries, elle devait y remplacer... une *Bataille d'Austerlitz* du baron Gérard. Elle trône depuis 1837 dans la galerie des Batailles du château de Versailles.

Au cours du XIX^e siècle, Fontenoy trouve sa place dans les manuels d'histoire et de multiples versions du dialogue entre le comte d'Anterrockes et Lord Hay se succèdent. La formule «Tirez les premiers» signifie alors le panache français et la légèreté joyeuse qui serait propre au XVIII^e siècle. Depuis les deux conflits mondiaux, on ne croit guère au panache et plus du tout aux guerres fraîches et joyeuses. Comme la plupart des batailles de l'histoire de France, Fontenoy est tombée dans l'oubli, et seul subsiste, détaché de son contexte, un morceau de dialogue qui résonne désormais comme empreint d'ironie. ☐



BENAROCHE/SPA



« Ce qu'il y a au fond du caractère breton ? Pas évident de demander cela à un Breton ; il ne parle pas de lui, le Breton, il est secret. Généreux, sans doute, et courageux – avec un fond de gravité qui ne dissimule rien des duretés de la vie –, avec surtout un quant-à-soi énorme. On parle d'humilité chez vous ? Nous, on n'en parle même pas. Le Breton n'a pas d'aptitude à se plaindre – ni à se vanter, d'ailleurs ; il agit au mieux, sans en parler ni laisser de traces : du genre, pour le pêcheur, à déposer deux beaux poissons sur votre seuil, mais sans signer son forfait... On a le sang chaud, en Bretagne, on l'a toujours eu. En cas de soulèvement chez nous, il faut compter non pas un policier pour vingt manifestants, mais un pour cinq – et, si ce sont des marins-pêcheurs, mieux vaut prévoir un policier par gars ! Le Breton vit dans un monde où le réel et la légende sont si mêlés qu'on peut même y parler avec la Mort – l'*Ankou*. On négocie avec l'*Ankou*, on peut lui dire : "Avant de partir, il me reste deux ou trois choses à faire..." Et l'*Ankou* attend. Ou pas... »

OLIVIER DE KERSAUSON

VALÉRIE CARON/NATURIMAGES

Aux Bretons la patrie reconnaissante Sur l'île de Sein, le monument en l'honneur des Français libres, érigé en 1960, porte crânement la phrase bretonne *Kentoc'h Mervel*, « Plutôt mourir ».

Bretons

Ils ont conquis la France!

Issus d'une terre de saints et de légendes, les enfants de Bretagne font l'histoire de notre pays depuis plus d'un millénaire et demi. Par leur talent et leur courage, ils ont souvent sauvé la Couronne et la République, tout comme ils ont changé notre vie quotidienne et enrichi la culture française.

Tout commence dans les brumes d'outre-Manche

Aux ^v^e et ^{vi}^e siècles, des populations venues de *Britannia* (la Grande-Bretagne actuelle) s'installent en masse en Armorique. Déplacements subis ou volontaires, plusieurs hypothèses coexistent. Mais c'est au ^{ix}^e siècle que la Bretagne prend corps et devient indépendante. **PAR BRUNO DUMÉZIL**



Abandon L'origine du peuplement de l'Armorique reste assez obscure. Parmi les pistes explorées, celle d'un départ des Romains de l'île de *Britannia*, laissant les Britons aux prises avec les Jutes, Angles et Saxons. De quoi précipiter l'émigration vers le continent. *Les Britons déplorant le départ de la dernière légion romaine*, par Edward Henry Corbould (1843).



CHRISTIE'S IMAGES/BRIDGEMAN IMAGES

La naissance de la Bretagne constitue une énigme. Durant l'Antiquité classique, aucun auteur ne mentionne l'existence de Bretons dans cette Armorique qui est partie intégrante des Gaules. À la fin de l'époque romaine, la péninsule ne dispose encore d'aucune unité : elle relève de la province de « Lyonnaise troisième », qui a pour capitale Tours et pour principales cités Le Mans, Rennes, Nantes, Corseul, Vannes, Carhaix et Jublains. C'est d'ailleurs sur cette base que la province ecclésiastique est construite dans le courant du IV^e siècle, les diocèses armoricains étant naturellement rattachés au siège archiepiscopal de Tours. Et lorsqu'un concile est réuni à Vannes dans les années 460, personne n'évoque l'idée que l'on serait chez les Bretons. La seule Bretagne qui existe alors est l'île de *Britannia*, l'actuelle Grande-Bretagne, sous domination romaine depuis le I^{er} siècle de notre ère. Quant à la langue parlée en Armorique, c'est assurément le latin : les langues celtiques ont cessé d'être pratiquées en Gaule, sans doute dès le III^e siècle de notre ère, alors qu'elles continuent d'être un langage de communication dans les îles Britanniques.

L'Armorique a radicalement changé en moins d'un siècle

Soudain, à partir de la fin des années 560, plusieurs auteurs se mettent à désigner la péninsule armoricaine sous le nom de Bretagne. Au même moment, les évêques de Tours se plaignent de l'insoumission des clercs bretons. Des chefs militaires font également leur apparition et certains portent des noms en langue bretonique : Chanao et son frère Maclou, Weroc, Budic... Sur la Vilaine, les tensions se multiplient : il arrive que le territoire franc soit envahi par les Bretons ou pour le moins razzié. À n'en pas douter, l'Armorique a radicalement changé entre la fin du V^e et le milieu du VI^e siècle. Malheureusement, les contemporains ne nous fournissent aucune explication claire du phénomène. Une première hypothèse suppose une migration spontanée et massive. La *Britannia* connaît en effet des désordres majeurs à partir des années

410 : les autorités romaines évacuent progressivement l'île, dont toute la partie orientale passe sous le contrôle de chefs jutes, angles et saxons. Les insulaires auraient alors évacué les zones de guerre et se seraient installés sur le continent, jusqu'à finir par supplanter les populations locales en Armorique. Le sermon du moine gallois Gildas, composé entre 485 et 545, fait par exemple allusion à un exil de *Britanni* vers le continent. Mais combien sont-ils ? Une autre explication suppose une opération de peuplement organisée par Clovis et ses héritiers. Écrivant à Constantinople dans les années 550, l'historien Procope affirme que « trois nations nombreuses habitent l'île de Bretagne : Angles, Frisons et *Britanni* [...] ». Si grand est apparemment leur nombre qu'elles émigrent chaque année de là, avec femmes et enfants, et vont chez les Francs. Ces derniers les installent dans ce qui semble la partie la plus désolée de leur pays ». Plusieurs sources mentionnent également des liens étroits entre l'évêque Samson, fondateur de Dol, et Childebert I^{er}, fils de Clovis et roi de Paris. Et l'un des premiers chefs bretons connus s'appelle Theoderic (Thierry), un nom porté par le frère de Childebert I^{er}.

D'autres hypothèses ont été avancées, notamment celle d'une première migration « militaire » qui aurait eu lieu entre le III^e et le IV^e siècle. Des légionnaires issus de Grande-Bretagne auraient alors été transférés sur le continent pour renforcer les garnisons romaines du littoral et former un vaste système de défense appelé le *Tractus Armoricanus*. Il se serait ensuivi, aux V^e et VI^e siècles une migration de peuplement, qui aurait profité des contacts établis par la première vague. Reste que le *Tractus Armoricanus* s'étendait de la Charente à la baie de Somme. Or, jamais le peuplement breton ne fut aussi large.

Un autre modèle explicatif insiste sur le rôle des élites chrétiennes, qui auraient fourni les ressources morales et institutionnelles à une grande traversée. Le « Père de l'Histoire bretonne », Arthur de La Borderie (1827-1901) voyait même dans les premiers évêques bretons les guides de la migration. Malheureusement, sur les...

... sept saints fondateurs de la Bretagne, seul Samson de Dol est quelque peu documenté. Or, il l'est justement pour ses contacts étroits et amicaux avec le monde franc!

Reste enfin l'hypothèse d'un déplacement opportuniste, car la recherche d'un terrain à exploiter et à piller constitue le motif de beaucoup de migrations à la fin de l'Antiquité. Les premiers Bretons continentaux seraient dans ce cas des bandes guerrières, tantôt mercenaires, tantôt conquérantes, un peu comme les Angles et les Saxons; la discrétion archéologique de leur arrivée s'expliquerait par des effectifs limités.

Car, organisée ou subie, la migration des Bretons ne laisse que peu de traces. Rares sont les objets «insulaires» retrouvés en Bretagne, alors qu'inversement, de multiples artefacts francs ont été exhumés dans le sud de la Grande-Bretagne, qui constitue au ^{VI}^e siècle un marché majeur pour les forgerons continentaux. Si nous n'avions que les données des fouilles, sans doute penserions-nous que le déplacement de populations avait eu lieu dans l'autre sens! La linguistique apporte pour sa part des éléments déroutants: la langue bretonne médiévale semble avoir une forte proximité avec le brittonique parlé au sud-ouest de la Grande-Bretagne, dans cette Cornouaille qui n'a pas été touchée par les invasions anglo-saxonnes. La fuite des populations aurait-elle alors d'autres raisons que les troubles militaires? Ont été évoqués une crise économique ou



JEAN-PAUL DUMONTIER/LA COLLECTION

Péril dans la Manche Le diable tente d'empêcher l'évêque Samson (v. 495-v. 565), originaire du pays de Galles, de gagner l'Armorique qu'il souhaite évangéliser.

Maîtresse-vitre (XIII^e siècle, détail), cathédrale Saint-Samson de Dol-de-Bretagne.

Le temps des rois et des royaumes légendaires

La Bretagne des origines semble avoir été régie par des pouvoirs locaux, qu'il s'agisse de chefs de guerre, de saints hommes ou de grands propriétaires. Difficile dans ces conditions de voir émerger une monarchie unitaire. Au début du ^{IX}^e siècle, les clercs du monastère de Landévennec évoquent certes des royaumes anciens nommés Cornouaille ou Domnonée. Mais ces noms, qui s'inspirent de ceux que l'on trouve de l'autre côté de la Manche, servent sans doute à s'inventer des origines glorieuses. Lorsque les Francs envahissent la Bretagne dans les années 820, ils ne rencontrent qu'une opposition dispersée. Un Breton, Nominoë, saisit toutefois l'occasion. Après s'être fait nommer comte de Vannes par l'empereur Louis le Pieux, il profite de la guerre

entre son mentor et ses fils pour se faire reconnaître duc de Bretagne au début des années 830. Une décennie plus tard, il louvoie adroitement dans la guerre civile que se livrent les fils de Louis le Pieux. La Bretagne devient autonome et le monastère de Redon sert de caisse de résonance à la propagande ducal. Nominoë restera dans la légende comme l'unificateur de la Bretagne. Son fils Érispoë continue de mener une diplomatie agressive. En 851, le souverain de Francie occidentale, Charles le Chauve, accepte de lui reconnaître un statut royal en échange de sa soumission vassalique. Son successeur Salomon (857-874) porte le jeune royaume à son extension maximale: la Bretagne prend le contrôle du Cotentin et avance jusqu'à Angers. B. D.

un changement climatique comme moteur de la migration. Mais on sait que la côte ouest de la Grande-Bretagne subit aussi des raids irlandais entre le III^e et le VI^e siècle. Quelle qu'ait été la raison de leur venue, des hommes nouveaux prennent rapidement le contrôle de l'Armorique. Ils y diffusent leur langue de communication, le bretonique, parlée dans les basses classes de l'île *Brittannia*. Il en résulte une transformation linguistique majeure, surtout sensible à l'ouest de la péninsule.

De rivalités entre Bretons à la création d'un royaume

Les clercs bretons utilisent en revanche le latin, au moins pour la liturgie. Ce sont eux qui créent des communautés paroissiales : *plebs* en latin, qui est transposé sous la forme *plou* en breton. Chaque communauté locale se structure autour d'un homme fort, le *machtiern*, qui dispose à la fois d'une assise foncière et de pouvoirs de justice.

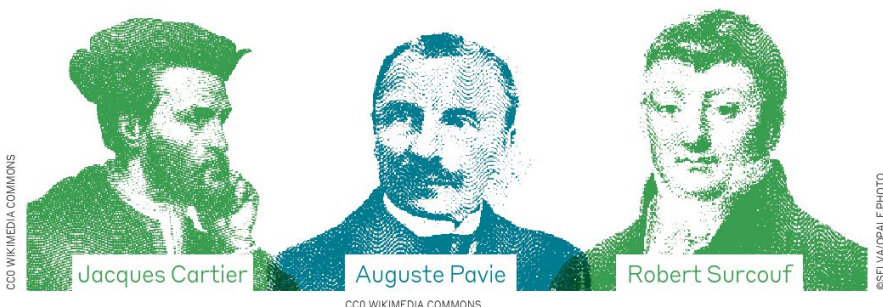
Quant à l'organisation générale de la Bretagne, elle reste impossible à préciser. Au VI^e siècle, il semble exister différents groupes de Bretons, en rivalité les uns avec les autres : on ignore s'ils disposent déjà de territoires clairement délimités. Vers 591, le chroniqueur Grégoire de Tours s'efforce de rassurer ses lecteurs : « Depuis la mort du roi Clovis [511], les Bretons ont toujours été sous la domination des Francs et leurs chefs sont appelés comtes et non rois. » Quelques générations plus tard, des rois sont pourtant attestés, tel ce Judicaël qui rencontre le Franc Dagobert à Clichy en 635. Un chroniqueur note que le pieux souverain breton refuse alors de manger à la même table que son homologue, dont la vie sexuelle est notoirement dissipée !

Lors des périodes de faiblesse des Francs, les Bretons disposent sans doute d'une large autonomie pour grignoter de nouveaux territoires. Mais la dynamique peut facilement s'inverser. Dans les années 820, le fils de Charlemagne, Louis le Pieux, conquiert la Bretagne et l'intègre à son empire. Une génération plus tard, c'est au tour des Francs d'être vaincus par leur conquête : la Bretagne s'émancipe et se constitue en royaume en 851. 



Ces Bretons qui ont fait l'histoire Marins et explorateurs

Olivier de Kersauson nous a fait l'amitié de signer l'exergue du présent dossier ; dans l'imaginaire de nos contemporains, il incarne les qualités singulières du marin breton : force et ténacité, audace et franchise, mais avec ce qu'il faut de pudeur, d'inspiration et de panache au quotidien pour rendre ces vertus aimables. Avant lui, son propre maître **Éric Tabarly**, modèle pour tous les navigateurs, avait collectionné les exploits sportifs sur une dynastie de voiliers, tous baptisés *Pen Duick* – du nom breton de la mésange noire. Sa disparition à moins de 67 ans, en juin 1998 en mer d'Irlande, devait endeuiller la France entière, comme celle du **commandant Charcot**, malouin d'adoption, six décennies plus tôt. Si tous les marins de la péninsule sont loin d'être nés à Saint-Malo, les enfants de la cité corsaire ont bel et bien dominé l'histoire des mers : ainsi de **Jacques Cartier**, explorateur du Saint-Laurent lors de trois expéditions montées pour François I^{er}, et lancées respectivement en 1534, 1535 et 1541. Ainsi de **René Duguay-Trouin**, sous le règne de Louis XIV, cauchemar de l'Angleterre mais aussi du Portugal auquel il aura pris Rio de Janeiro... Ainsi du rusé **Robert Surcouf**, corsaire de génie et cependant négrier sans remords, idole du Directoire – qui le préfère à Charles Cornic, retiré en son manoir de Suscinio – puis du Consulat et de l'Empire... Le plus honoré de tous ces grands marins – un archipel de l'océan Indien austral, les îles de la Désolation, a en effet reçu son nom – était finistérien. Il n'aura pas été, pour autant, le plus glorieux : **Yves Joseph de Kerguelen**, dont toute la carrière fut une controverse, a laissé l'image d'un officier de marine intrigant, avide, peu exemplaire quant à la discipline à bord, jusqu'à être radié par un conseil de guerre, à Brest, en 1775, et mis en forteresse. Il est vrai qu'il venait de perdre en Louis XV son protecteur indéfectible. Entre deux traversées, certains Bretons furent enfin de grands marcheurs, tel, à la Belle Époque, le Dinannais **Augustin Pavie**, sillonnant pieds nus le Laos et le Cambodge pour le plus grand bénéfice de la III^e République ; ou son lointain devancier, le Vitréen **Pierre-Olivier Malherbe** qui, à la fin du XVI^e siècle, avait été le premier homme à faire le tour du monde par voie terrestre – mythe ou réalité, le géographe Bergeron n'a pas hésité à le présenter comme l'improbable confident de l'empereur de Chine, du Grand Moghol et du chah de Perse ! **FRANCK FERRAND**



La ronde des dialectes

Gallo à l'est, breton à l'ouest, ce dernier étant lui-même scindé en quatre ou cinq parlers, la langue régionale est aujourd'hui un héritage en péril. **PAR**

BRUNO DUMÉZIL

Le festival interceltique de Lorient aurait beaucoup surpris les premiers Bretons. Au Moyen Âge, le terme «celte» est inconnu en Occident. En Orient byzantin, ce mot désigne les Francs ! En outre, comme un Irlandais et un Breton ne pouvaient pas se comprendre, personne ne semble s'être avisé d'une parenté entre leurs langues. Il faut attendre les travaux des linguistes de l'époque moderne pour que l'appellation de «celtique» fasse son apparition. Ce terme sert désormais à désigner une famille de langues indo-européennes qui a produit deux rameaux principaux, les langues celtiques continentales – toutes éteintes, tel le gaulois –, et les langues celtiques insulaires. Ces dernières se divisèrent à une date inconnue entre les langues gaéliques, notamment le vieil irlandais, et les différents parlers brittoniques qui avaient cours en *Britannia*.

L'essor du brittonique

Ces parlers n'étaient pas écrits : seul le latin était la langue de l'administration civile, puis de l'Église chrétienne durant l'Antiquité tardive. À partir du ^v^e siècle, les parlers brittoniques furent pourtant privilégiés par les élites locales de l'île ; le roi Arthur, s'il avait existé, aurait pu s'adresser dans ce type de langue à ses guerriers, tout en utilisant le latin pour composer des inscriptions ou pour faire dire la messe. Le brittonique insulaire continua d'être utilisé en Cornouaille (cornique) et au pays de Galles ; là, il évolua au contact de l'anglo-saxon, la



Des langues bien vivantes Depuis 2004, le breton, parler celtique, et le gallo, parler d'oïl, sont officiellement reconnus, aux côtés du français, comme les langues de la Bretagne. Un patrimoine à préserver. Sources : geobreizh.bzh et Atlas d'histoire de Bretagne.

langue des puissants voisins, ce qui modifia son lexique, donnant naissance à l'actuel gallois. Lors de leur débarquement sur le continent, les Bretons utilisent le brittonique, surtout le cornique, mais peut-être aussi d'autres formes, ce qui déboucherait déjà sur une certaine variété dialectale. Malheureusement, nous ne disposons pas d'ouvrages contemporains.

Notre connaissance de la langue découle surtout des noms de lieux et de personnes. Quelques manuscrits du ^{ix}^e siècle posent eux aussi problème : les spécialistes débattent encore pour savoir si les commentaires apposés en marge en langue brittonique ont été laissés par des moines bretons ou gallois. Sur le continent, les clercs du haut Moyen Âge conservèrent en effet le latin pour l'administration et la liturgie. Et à

la différence des princes méridionaux, qui maniaient la langue d'oc, les ducs de Bretagne furent rarement bretonnants. À Nantes, capitale du duché, on parlait surtout le gallo, une forme de moyen français. Entre la fin du Moyen Âge et la Révolution française, le breton évolua donc librement ; il bénéficia d'apports multiples et continua de se diffracter en différents parlers selon les environnements locaux particuliers.

Il faut attendre la celtomanie du ^{xix}^e siècle pour que les dictionnaires se multiplient. En 1838, le *Barzaz Breiz* de La Villemarqué élève la langue populaire bretonne – soigneusement normalisée par ses soins – en ultime témoignage de la civilisation celte. Sans gagner de nouveaux locuteurs, ce breton teinté de légendes conquiert alors le cœur des intellectuels romantiques. **■**

La France sous haute protection bretonne

Un duché qui résiste – à une parenthèse anglaise près – encore et toujours à l’envahisseur, et un chevalier local pour héros, Bertrand Du Guesclin, nommé connétable par Charles V en remerciement de son service armé : aux XIV^e et XV^e siècles, la Bretagne sauve le royaume des lys. **PAR LAURENT VISSIÈRE**

En juillet 1380, alors qu’il assiège un château, Bertrand Du Guesclin tombe malade, mais il a le temps d’adresser au Ciel, si l’on en croit son biographe, une ultime prière : « À Dieu, je recommande le roi dont dépend toute la France ! / Ainsi comme je l’ai servi très loyalement / Me face Jésus-Christ pardon entièrement ! / [...] Ah ! Doulce France ! Amie, je te laisserai bientôt ! » Après avoir prié pour le salut de la France, il rend enfin son âme à Dieu. En cette fin du XIV^e siècle, il n’existe meilleurs protecteurs du royaume des lys que le connétable et ses chevaliers bretons. Comment se fait-il, s’interrogent les contemporains, que le salut du plus grand royaume d’Occident dépende autant de ce petit et périphérique duché de Bretagne ?

Vingt ans de guerre civile

Pendant des siècles, la Bretagne avait farouchement conservé son indépendance, résistant aussi bien à l’empire de Charlemagne qu’aux invasions vikings. La situation évolue au XII^e siècle, quand le duché devient un enjeu entre les royaumes de France et d’Angleterre. Dans un premier temps, Henri II Plantagenêt réussit à intégrer la Bretagne à son immense empire continental, qui va de l’Aquitaine à la Normandie, en passant par l’Anjou et le Maine... Mais Philippe Auguste anéantit cette construction et installe sur le trône ducal l’un de ses fidèles, Pierre de ...



Au service du roi et de la France En octobre 1370, Charles V offre à Du Guesclin, petit noble breton mais valeureux combattant, l'épée de connétable de France, à la grande joie du peuple. Les Grandes Chroniques de France, enluminure de Jean Fouquet (XV^e s.), BnF.

... Dreux (1213). Pendant plus d'un siècle, les ducs d'ascendance capétienne vont prêter l'hommage lige aux rois de France, et sont récompensés de leur fidélité en devenant «pairs de France» (1297). Bien que vaste, le duché n'est ni très peuplé ni très riche, et «l'identité bretonne», pas forcément bien affirmée. Certes, on parle breton dans une partie de la péninsule, mais on ne l'écrit guère; les grandes villes (Rennes et Nantes avant tout) et la cour se trouvent à l'est, où l'on ne parle que français (ou gallo), et où l'influence française s'avère prédominante. La Bretagne, comme les autres grands fiefs, n'échappe pas au mouvement de centralisation qu'opère la monarchie française à partir du XIII^e siècle.

Tout change en 1341, lorsque Jean III décède sans héritier légitime. Deux candidats à sa succession entrent alors en lice: Charles de Blois, soutenu par la France, et Jean de Montfort, soutenu par l'Angleterre. Durant plus de vingt années, le malheureux pays va devenir un théâtre secondaire du grand conflit franco-anglais. Paradoxalement, cette guerre civile où se joue la vassalisation du duché va lui rendre son indépendance! Mieux encore, la Bretagne va fournir à la France des leçons, des modèles et même des sauveurs...

Le dogue noir de Brocéliande

Au milieu du XIV^e siècle, les Capétiens accumulent les échecs face aux Anglais. Les chevaliers français mordent la poussière à Crécy (1346), puis à Poitiers, où le roi Jean II le Bon est même capturé (1356). Le crépuscule de la chevalerie? Pas forcément. Les chevaliers de Bretagne ne manquent en effet ni de courage ni de panache. En mars 1351, par exemple, deux équipes de trente chevaliers s'affrontent en champ clos, avec d'un côté Jean de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, et de l'autre Robert Bamborough, un capitaine anglais. À Beaumanoir qui se plaint de la soif, on rétorque: «Bois ton sang, Beaumanoir, et la soif te passera!» Au soir tombé, tous les combattants sont blessés, mais les Anglais ont eu le dessous. Le combat des Trente est

“Petit, râblé, affublé d'une énorme tête, Du Guesclin est aussi vaillant, rusé et sait soigner son image”

un duel aussi chevaleresque qu'inutile, mais il nourrit la légende des valeureux Bretons. C'est aussi dans cette guerre qu'un certain Bertrand Du Guesclin (v. 1320-1380) fait ses premières armes. Petit, râblé, affublé d'une énorme tête ronde, il ne ressemble pas au chevalier idéal, mais il est vaillant, rusé et sait soigner son image. Son surnom de «dogue noir de Brocéliande» montre bien qu'il se rattache au monde enchanté des romans! Fasciné par ses exploits, le dauphin Charles (futur Charles V) se l'attache et lui demande en particulier de lutter contre Charles de Navarre, allié aux Anglais et prétendant lui aussi au trône de France. Après une campagne victorieuse en Normandie, Du

Guesclin écrase les Anglo-Navarrais à Cocherel (16 mai 1364). Trois jours plus tard, Charles V est sacré roi à Reims: il n'a donc pas commencé son règne que ses troupes, menées par un Breton, ont déjà remporté une belle victoire.

La guerre civile de Bretagne se finit quelques mois plus tard avec la bataille d'Auray (29 septembre). Charles de Blois y trouve la mort, mais les Anglais n'ont pas le temps de pavoiser, puisque leur protégé, Jean IV de Montfort, préfère prêter hommage au nouveau roi de France. Quant à Charles de Blois, une légende fait de lui un saint, que l'on vénère avec ferveur. Alors que ses partisans ont été écrasés, c'est bien le roi de France qui sort renforcé de cette défaite. Si, pour l'heure, la Bretagne, épuisée, se retire de la guerre de Cent Ans, Du Guesclin poursuit ses exploits. Il combat un temps en Espagne, mais c'est en France que se joue le conflit central. L'épisode décisif se déroule en 1370, alors qu'une armée anglaise vient jusque sous les murs de Paris narguer le roi; celui-ci refuse d'engager un combat qu'il n'est pas sûr de gagner, et les Parisiens grondent devant sa



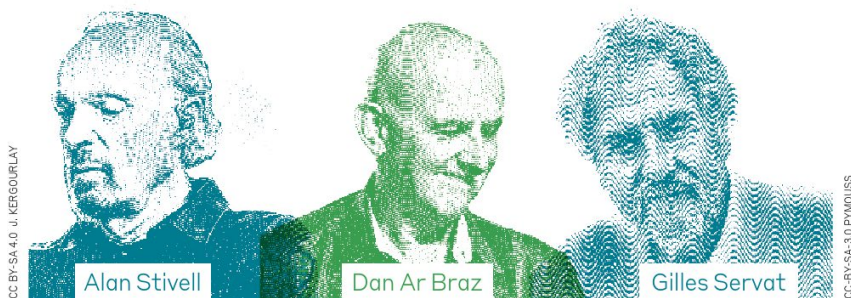
Match nul Lors de la guerre de Succession de Bretagne, le combat des Trente oppose les Français de Charles de Blois et les Anglais de Jean de Montfort. Personne n'en sort réellement vainqueur. *Compilation des chroniques et histoires des Bretons, de Pierre le Baud (XV^e s.).*

lâcheté. Charles V rappelle alors à lui Du Guesclin et lui offre l'épée de connétable: un honneur insigne réservé aux seuls princes du sang. De trop petite extraction, le chevalier ne s'en juge pas digne, mais il est bien obligé de l'accepter. C'est en réalité un véritable coup médiatique, et la foule exulte: le chevalier breton va sauver la France! Et Du Guesclin de se lancer à la poursuite des Anglais, qu'il finit par rejoindre à Pontvallain, près du Mans. Profitant de la nuit, ses troupes tombent sur le camp ennemi qui dort, et l'anéantissent.

Un souffle épique inespéré

Jusqu'à sa mort, le connétable se démène pour reconquérir les territoires occupés par les Anglais; et lorsqu'il décède, le roi ordonne qu'on l'enterre à ses côtés dans le mausolée royal de Saint-Denis. À son avènement, le jeune Charles VI (1380-1422) choisit pour nouveau connétable un autre Breton, ancien compagnon de Du Guesclin: Olivier de Clisson (1336-1407). Excellent chef de guerre, celui-ci défait les Flamands révoltés à la bataille de Roosebeke (novembre 1382).

La folie du roi et la guerre civile qui s'ensuit entraînent à nouveau le royaume de France à sa perte. Mais, aux heures les plus noires du règne de Charles VII (1422-1461), c'est à nouveau un Breton qui reçoit l'épée de connétable (1425). En l'occurrence, Arthur de Richemont (1392-1458). Pendant que son frère aîné, le duc Jean V, flatte les Anglais, lui-même rejoint le camp du dauphin. Compagnon de Jeanne d'Arc, il mène longtemps une guerre confuse, mais participe à la reprise de Paris (1436) et de Meaux (1437), puis de la Normandie (1449-1450), avant de remporter la bataille décisive de Formigny (15 avril 1450). Considéré comme l'un des artisans de la victoire finale, Richemont va également devenir duc de Bretagne, quelques mois avant sa mort (1457-1458). Dans la littérature médiévale, la geste des héros arthuriens constitue ce qu'on appelle traditionnellement la «matière de Bretagne» (de Grande-Bretagne en fait). Mais, au cours de la guerre de Cent Ans, Du Guesclin et ses séides ont offert à la France un souffle épique inespéré. Une matière de Bretagne renouvelée! **B**



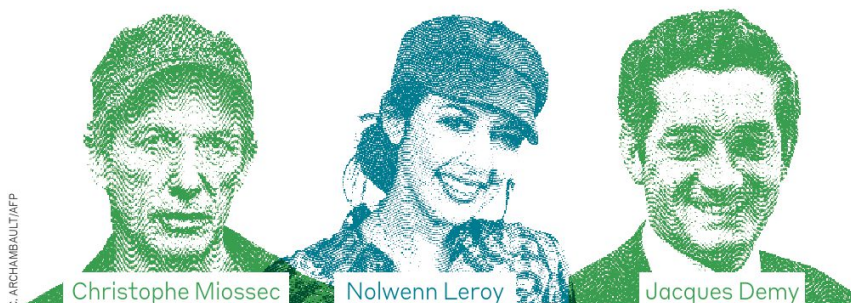
CC-BY-SA 4.0 J. KERGOURLAY

CC-BY-SA 3.0 JÉRÉMY KERGOURLAY

CC-BY-SA 3.0 PYMOISS

Ces Bretons qui ont fait l'histoire Artistes

Il faut avoir vu, au festival interceltique de Lorient par exemple, une foule immense acclamer le groupe de folk rock **Tri Yann**, pour mesurer la popularité des chanteurs bretons, et comprendre qu'ils procèdent d'un phénomène de société. Ce trio, en l'occurrence, s'est produit pendant plus d'un demi-siècle, ce qui représente une longévité exceptionnelle. Parmi les autres artistes du baby-boom qui auront porté ce mouvement à incandescence, **Alan Stivell**, avec sa harpe celtique, mérite une place à part; il a été le premier chanteur actuel à s'exprimer – dès 1966 – de nouveau en breton. Un symbole du renouveau musical qui, à partir des années 1930, avait vu notamment la création des *bagadoù* – sur le modèle des *pipe bands* écossais. Ces ensembles de sonneurs se développeront pendant la Seconde Guerre mondiale, puis connaîtront un fort regain dans les années 1970; les plus célèbres sont aujourd'hui le Bagad Melinerion de Vannes et celui de Lann-Bihoué. L'homme à la guitare, **Dan Ar Braz**, né en 1949, autre précurseur de la musique bretonne moderne, a beaucoup contribué à faire naître «L'Héritage des Celtes», une réunion d'amis devenue bastion culturel, à l'origine créée pour célébrer les 70 ans du Festival de Cornouaille. S'y est illustré, notamment, **Gilles Servat**, d'expression française et bretonne, qui est aussi poète à part entière et romancier. Dans les générations suivantes, des artistes comme **Christophe Miossec**, représentant de la «nouvelle scène française», né en 1964, ou bien sûr **Nolwenn Leroy**, née en 1982, et dont la popularité dépasse largement la péninsule, affichent leur amour de la Bretagne – le quatrième album de Nolwenn est intitulé *Bretonne*. Ces auteurs-compositeurs-interprètes contemporains ne doivent pas éclipser, naturellement, de plus anciens artistes bretons – à commencer par **Théodore Botrel**, le prince des chansonniers de la Belle Époque, auteur de *La Paimpolaise* entre autres, et qui s'installa en 1905 à Pont-Aven. À ce propos, si l'école de peinture du même nom n'est pas spécifiquement armoricaine, n'oublions pas, dans ce bouquet d'artistes, la peintre **Mary Pirlou** (1881-1956), le peintre et illustrateur **Mathurin Méheut** (1882-1958) ou le groupe d'artistes **Selz Breur**, très actif de 1923 à 1947. Enfin, dans un autre registre, celui du cinéma, le grand réalisateur **Jacques Demy** s'est fait le chantre inspiré de sa Nantes natale. F. F.



C. ARCHAMBAULT/AFP

COLLECTION CHRISTOPHEL/LECOEUVRE PHOTOOTHEQUE/AFP

EVERETT/AURIMAGES

Le cours d'élégance des dames de Bretagne

Lettrée et mécène avant l'heure, la duchesse de Bretagne, devenue reine de France par ses mariages avec Charles VIII puis Louis XII, introduit les femmes au cœur de la royauté en créant une maison de la reine. PAR JEAN-FRANÇOIS SOLNON

La cour de France est un monde d'hommes, capitaines et serviteurs du roi. Ceux qui la rejoignent viennent seuls, laissant à leurs épouses la garde de leur demeure et l'éducation de leurs enfants. Dès les premières années du XVI^e siècle cependant, l'entourage des rois Valois s'est ouvert aux femmes. Brantôme, en connaisseur, l'assure : « Une cour sans dames, c'est un jardin sans aucune belle fleur. » Le rappel par le chroniqueur de la « coutume ancienne » prive François I^{er} du rôle de précurseur. L'introduction des dames à la cour revient... à une femme, Anne de Bretagne (1477-1514), fille du duc de Bretagne François II, qui, à deux reprises, a présidé la cour aux côtés de ses maris successifs, Charles VIII puis Louis XII.

Magnificence et « honnêteté »

L'ancienneté de l'initiative bretonne est soulignée par notre chroniqueur. « Ce fut la première [Anne de Bretagne] qui commença à dresser la grande cour des dames, que nous avons vue depuis elle jusqu'à cette heure ; car elle en avait



Majestueuse Dans cette allégorie, Louis XII, devant la déesse Raison, (à dr.) désigne sa femme, Anne, assise. Et c'est un bon choix ! La fille de François II de Bretagne saura polir les mœurs de France... Miniature de Jean Pichore (1503), tirée du traité *Le Remède aux deux fortunes* de Pétrarque.

Visionnaire Anne sait que le prestige royal passe non seulement par les armes mais aussi par le mécénat. Elle attire ainsi à elle penseurs, musiciens et poètes, comme Jean Marot.

Jean Marot remet son *Voyage de Gênes*, qui retrace les faits d'armes de Louis XII en Italie, à Anne de Bretagne (v. 1507).

une très grande suite, et de dames et de filles.» Ainsi la maison du roi enregistra une première poussée de croissance. À la fin du XV^e siècle, Anne de Bretagne, sollicitée par les gentilshommes de sa province, trouva dans la création d'offices à la cour de Charles VIII et de Louis XII le moyen de soulager leur pauvreté. Contemporaines, les premières expéditions françaises en Italie favorisèrent, pour la nécessité du voyage, le développement des offices domestiques. L'aventure italienne achevée, ils furent maintenus. Ainsi, avec ses 366 officiers en 1495, la maison royale était quatre fois plus nombreuse que sous Louis XI. Sans doute les femmes, au Moyen Âge, étaient-elles reçues à la

cour, ornements des bals et spectatrices des combats courtois. Mais elles n'y résidaient pas constamment. Anne de Bretagne les fixe, créant une maison de la reine dont les charges étaient partagées entre une dizaine de dames et une quarantaine de filles d'honneur. François I^{er} suivit son exemple et l'amplifia. Reines et princesses eurent chacune désormais leur maison accueillante aux dames et demoiselles nobles.

Leur présence permanente a transformé le caractère de la cour. Celle-ci y a gagné en élégance et politesse. Dans le domaine de l'habillement, Anne a lancé quelques nouveautés heureuses mais sévères. Coiffe « honnête » et cotte simple respiraient la vertu. •••



... À sa suite, François I^{er} veilla à la magnificence des habits. «Les dames eurent de lui de grandes livrées d'habillements. J'ai vu, note un témoin, des coffres et garde-robes d'aucune dame de ce temps-là, si pleines de robes que le roi leur avait données en telles magnificences et fêtes, que c'était une très grande richesse.» La comptabilité royale le prouve: au fil des années, elle mentionne le paiement d'un nombre considérable d'aunes de velours noir, de taffetas blanc et noir, de toiles d'or et d'argent, de satin rouge et autres tissus précieux. Après Anne de Bretagne et François I^{er}, l'usage se maintient.

Une mécène recherchée

Les femmes de la cour contribuent enfin à policer les mœurs des gentils-hommes. La sociabilité avait tout à gagner aux rencontres quotidiennes des gentilshommes et des dames dans les galeries des châteaux. Ornaments de la cour, les dames ont été aussi les auxiliaires de la civilité. Ici aussi la princesse bretonne devenue reine de France fait figure de précurseur.

On devine, dès le temps d'Anne de Bretagne, que la gloire des armes ne suffit pas à faire la grandeur des rois. La protection des lettres est désormais indispensable à leur renommée, car les princes, assure Ronsard, «vivent après leur mort pour n'avoir été chiches, vers les bons écrivains et les avoir fait riches». Anne, par souci de prestige et amour des arts, groupe autour d'elle hommes de lettres, panégyristes, traducteurs et poètes. François I^{er} en hérite, et, doué d'une vive curiosité et d'un goût particulier pour la poésie, il s'ouvre aux courants intellectuels de son temps. Plus que quiconque, et à la suite d'Anne de Bretagne, il est protecteur des écrivains. La duchesse, à qui l'on avait appris à lire et à écrire en français alors qu'elle maîtrisait mal la langue bretonne, avait rassemblé autour d'elle des humanistes comme Fauste Andrelin, des chroniqueurs comme Jean Lemaire de Belges, un rhétoricien, Jean Marot, auxquels il convient d'ajouter des musiciens comme Johannes Ockeghem et Jean Mouton, faisant de la duchesse la première reine de France à apparaître comme une mécène recherchée. 



Ces Bretons qui ont fait l'histoire

Il y a cinquante ans cette année, à la demande de Jean Malaurie pour la collection « Terre humaine », chez Plon, le chroniqueur **Pierre-Jakez Hélias** (1914-1995) publiait *Le Cheval d'orgueil*, récit d'une enfance pauvre en pays bigouden, à l'aube de la Grande Guerre. D'abord rédigé en breton, l'ouvrage est publié

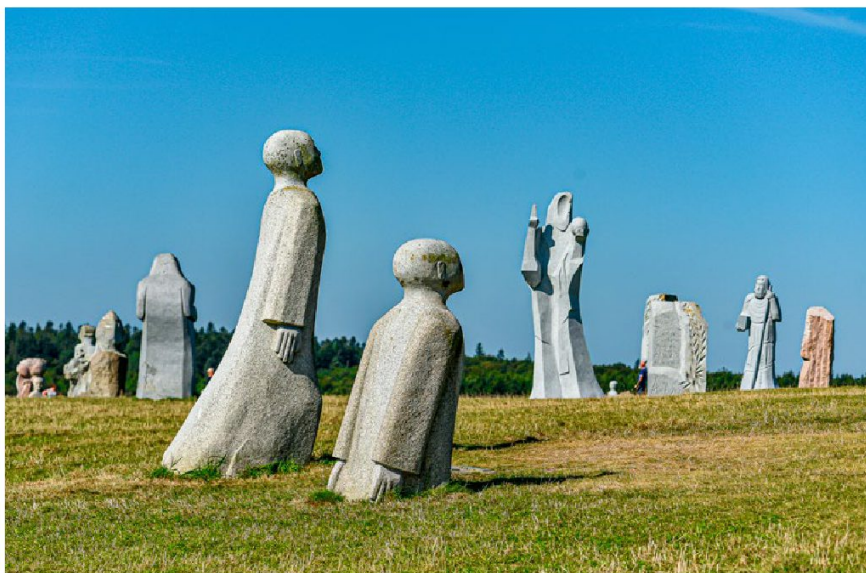
dans sa traduction française puis sera porté à l'écran par Claude Chabrol. **Jean Rohou**, dans *Fils de Ploucs*, et, avant lui, **Xavier Grall**, dans *Le Cheval Couché*, ont vertement critiqué le folklorisme sépia de ce best-seller, jugé par eux complaisant et résigné ; « Je ne suis pas cet écrivain cantonal, cet Hélias qui n'a jamais ouvert la bouche que pour la Bigoudénie », clamera notamment Grall, grand poète breton parti un temps à la conquête de Paris – et, quant à lui, d'expression française. C'est le paradoxe, dès qu'il est question des plumes de Bretagne : perdent-elles leur « bretonnitude » dès lors qu'elles écrivent en français ? Pour n'emprunter d'exemples qu'au XIX^e siècle, quatre des plus grands romanciers de langue française puisent leurs racines dans le terroir armoricain.

Mettons de côté **François-René de Chateaubriand**, que toutes ses dimensions affranchissent du domaine familial de Combourg – il n'en est pas moins enterré à Saint-Malo, lieu de sa naissance. L'auteur du *Bossu*, le Rennais **Paul Féval**, devait consacrer plusieurs de ses grands récits à la Bretagne : *L'Homme de fer*, *La Première Aventure de Corentin Quimper...* Le Nantais **Jules Verne** est sans doute moins attaché à ses racines ; ses personnages, voyageurs infatigables et aventuriers de tout poil, ne sont Bretons qu'occasionnellement, presque par hasard. Cela concédé, ne faut-il pas chercher – comme, un peu plus tard, chez le Brestois **Victor Segalen**, amoureux des horizons polynésiens et chinois – l'origine de leur commune passion de voyager dans l'appel du large qui aura saisi tant de Bretons ? En tout cas, lorsqu'ils s'emparent de la langue française, tous font résonner l'âme bretonne. Donnant raison par là, peut-être, au mot fameux de l'historien et philosophe de Tréguier, **Ernest Renan** : « Il y a dans l'homme quelque chose de supérieur à la langue, c'est la volonté. » F. F.



Celtomanie, une passion française

Un texte forgé au XVIII^e siècle dévoile la prétendue survie du druidisme et débouche sur un engouement – d'abord assis sur des fondations historiques bien légères – qui va faire de la Bretagne le conservatoire d'anciens savoirs païens... et chrétiens ! **PAR BRUNO DUMÉZIL**



ALAIN GERVAIS/SAIF IMAGES

La croix et le menhir Marquée par un héritage préchrétien (largement réinventé), la région reste le laboratoire d'un étonnant syncrétisme, dont témoigne la « Vallée des Saints », inaugurée en 2009 à Carnoët, qui veut honorer 1 000 saints bretons !

Lors de leur arrivée sur le continent entre le v^e et le vi^e siècle, les Bretons ont pu voir des pierres levées, menhirs et autres dolmens. Mais ces structures avaient, pour la plupart, été dressées au III^e millénaire avant notre ère par des populations sans lien avec les Celtes. Ni les Gaulois ni les Romains n'avaient attaché d'intérêt à ces monuments, qu'ils avaient parfois démontés pour y récupérer des matériaux. Quant aux druides, ils disparaissent très tôt des Gaules, sans doute dès le I^{er} siècle de notre ère. Les populations venues de l'île de *Britan-*

nia (lire p. 36-39) sont, pour leur part, chrétiennes et de confession catholique. Autant que l'on puisse le savoir, elles disposent d'une structure ecclésiastique assez comparable à celle du reste de l'Occident. Tout au plus, la faiblesse du réseau urbain en Armorique amène-t-elle les monastères à concentrer beaucoup de pouvoirs, une situation que l'on rencontre également en Irlande ou au pays de Galles. On en a parfois déduit l'existence d'une chrétienté celtique, unifiée par des traditions particulières, ce qu'aucune source médiévale ne vient confirmer. Mais, au début du XVIII^e siècle, un Irlandais, John Toland

(1670-1722), rédige une *Histoire de la religion et de l'érudition celtiques contenant le récit des druides*. À l'en croire, un savoir ésotérique païen se serait maintenu dans les terres de l'extrême Occident, de bouche à oreille, et aurait ainsi échappé à de supposées persécutions organisées par l'Église romaine; et Toland d'affirmer que c'est un druide qui le lui a dit! Deux décennies plus tard, l'Écossais James MacPherson prétend, pour sa part, avoir collecté les vestiges de la grande littérature païenne disparue, sous la forme des poèmes du barde Ossian; on découvrira plus tard qu'il les a lui-même composés. La France ne saurait être en reste! En 1804 est fondée à Paris une Académie celtique, qui vise à redécouvrir les savoirs perdus. En 1839, La Villemarqué (1815-1895) publie le premier poème druidique continental, *Les Séries*, qu'il affirme avoir entendu à la veillée en Basse-Bretagne. Le succès est immédiat.

Rétablir la « tradition »

Mais ses méthodes de travail sont fortement contestées, notamment dans le milieu des folkloristes bretons. Les mystères des mégalithes, qui suscitaient la fascination des premiers romantiques, deviennent bientôt l'objet d'ironie: «Les pierres de Carnac sont de grosses pierres», écrit Stendhal en 1847. Le néodruidisme continue pourtant de séduire les ésotéristes. Hippolyte Denizard Rivail (1804-1869), fondateur du spiritisme français, prend le nom d'Allan Kardec – le druide qu'il affirme avoir été dans une vie antérieure – et se fait enterrer sous un dolmen au Père-Lachaise. Les historiens catholiques bretons préfèrent insister sur le rôle des moines dans l'histoire de la Bretagne.

Au carrefour des traditions de celtisme et d'une volonté de renouveau catholique, l'abbé Jean-Marie Perrot (1877-1943) soutient le rétablissement d'une «tradition bretonne». Ce faisant, il défend ardemment la langue bretonne tout en luttant contre le communisme, dans lequel il voit une forme de néopaganisme. Depuis 2009, la «Vallée des saints» propose, pour sa part, une forme de syncrétisme en figurant les saints fondateurs de la Bretagne sous la forme de pierres levées. **■**



Conscience sociale Le peintre Chalette, en 1676, ose critiquer la politique royale : dans Rennes en flammes, un an après la révolte antifiscale, le représentant de Louis XIV, sous la forme d'un diable, conduit un char tiré par deux tigres que guide un homme (le roi ?) assis sur un trône. On lit sur le cartouche : « Les riches et les pauvres sont injustement a [c] cablés. » Musée des Beaux-Arts de Rennes.

Bonnets rouges d'hier et d'aujourd'hui

En 1675, les provinces bretonnes se soulèvent contre les « nouveautés » fiscales d'un Louis XIV en banqueroute et l'essoufflement des industries locales après un âge d'or économique. Une situation qui en rappelle une autre, vécue très récemment dans cette région, que le spectre d'un déclassement inquiète...

PAR GAUTHIER AUBERT

Le 26 octobre 2013, des manifestants s'en prennent à un portail de l'écotaxe sur la route qui relie Brest à Quimper. Surprise : ils portent un bonnet rouge, une allusion évidente à la révolte survenue dans la même région sous Louis XIV... Comment expliquer que la Bretagne soit sans doute la seule région française capable d'habiller un combat contemporain avec des vêtements du passé ? En 2013, beaucoup, en



ROIGNANT ANDIA.FR

Esprit de corps En 2013, l'agro-industrie, sur laquelle la région avait largement bâti son modèle économique, connaît des ratés, entraînant la mobilisation contre une écotaxe jugée alors malvenue. Et pour fédérer dans ce match retour de 1675, les Bretons font le choix d'un couvre-chef chargé de symboles ! Manifestation du 2 novembre 2013 à Quimper, qui marque le pic du mouvement.

Bretagne, ont eu l'impression que l'Histoire bégayait et que l'on revenait à 1675. Les historiens avaient, en effet, établi qu'en ce temps-là, une pluie d'impôts avait frappé cette province qui, après avoir connu deux siècles d'un relatif « âge d'or » économique, commençait à donner des signes d'essoufflement. Ces impôts, de plus, leur semblaient contrevenir aux privilèges de la Bretagne. Il en avait résulté une révolte menée par des paysans de Basse-Bretagne, coiffés, disait-on, d'un bonnet rouge.

En 2013, la Bretagne semblait, pour certains décideurs, revivre la même histoire et être arrivée, à nouveau, au bout du cycle économique qui avait permis, à partir des années 1950, à cette région longtemps pauvre de rattraper son retard – en particulier grâce à la modernisation de son agriculture et à l'essor conjoint d'industries agroali-

mentaires. Mais, en 2013, on découvrait soudain que des entreprises emblématiques de ce secteur connaissaient des difficultés, nourrissant des inquiétudes quant à l'avenir du modèle économique breton. Et, comme en 1675, notait-on, au moment où la conjoncture économique semblait se retourner, l'État instaurait des impôts nouveaux – en l'occurrence cette écotaxe portant sur le transport routier, et donc pesant sur le secteur agro-industriel. Et, cette fois encore, l'État semblait, avec ce prélèvement, revenir sur un « privilège » breton, en l'occurrence le principe de gratuité des autoroutes, obtenu dans les années 1960. Certains observateurs ont beau avoir fait remarquer que la posture antifiscaliste a pu servir à masquer les erreurs de certains dirigeants d'entreprises, ces analyses un peu froides pesèrent peu face à la grande

peur collective de perdre son emploi, ce qui explique le succès du mouvement. Celui-ci connaît son apogée le 2 novembre avec la grande manifestation organisée à Quimper. Ce sont alors entre 15 000 et 30 000 personnes qui se rassemblent, coiffées du fameux bonnet. L'effet est garanti et le mouvement est lancé. Il sera victorieux et perdurera quelque temps avant de décliner.

Des provinciaux qui ne veulent pas passer pour des timbrés

Comprendre cette résurgence implique de revenir au règne de Louis XIV et à Bordeaux où, en mars 1675, une violente révolte éclate contre les nouveautés fiscales destinées à financer la guerre de Hollande (1672-1679). Les deux taxes les plus visées sont le papier timbré (ancêtre du timbre fiscal), qui donnera son nom à la révolte, et le monopole...

“Les rebelles s’en prennent aux excès fiscaux, à la rapacité des rentiers de la terre et se mettent à nourrir le rêve d’une société harmonieuse dont le roi serait le garant...”

... sur la vente du tabac. La contestation s’étend de là dans toute une partie de la France. Partout, le pouvoir parvient à éteindre l’incendie naissant, non sans utiliser la violence. Le seul endroit où il n’y parvient pas, c’est la Bretagne.

À Rennes, en avril, le magnifique parlement de Bretagne est pris d’assaut. Les autorités ont beau avoir tué une douzaine de personnes, elles sont dépassées. L’émeute reprend en juin, quand Louis XIV envoie une centaine de soldats : assez pour exciter la colère populaire, mais pas assez pour la contenir. Nantes connaît aussi des troubles et la pendaison d’un émeutier. Guingamp est, un moment, agitée et les représentants du pouvoir royal décident d’y faire un exemple : une femme est pendue pour signifier aux Bas-Bretons qui ont commencé à protester que le roi ne renoncera pas aux impôts nouveaux et

que ceux qui s’y opposeraient risquent gros. C’est ce double message de dureté qui, en juin, provoque l’embrasement d’une large partie de la Basse-Bretagne et ce qu’on appelle la révolte des Bonnets rouges, allusion au couvre-chef, courant chez les paysans de cette partie de la province.

Le Roi-Soleil porte la foudre

Au-delà du seul motif fiscal, l’indignation se nourrit des difficultés liées à l’essoufflement de l’industrie toilière. Joue aussi la crainte d’une mauvaise récolte en raison des pluies continuelles. En outre, les populations sont armées et sous tension à cause de la peur d’un débarquement hollandais, qu’elles sont censées empêcher. Et, dans cette Bretagne sous-militarisée, l’armée n’est pas là pour enrayer l’expression des colères. Les premières cibles sont les agents

du fisc, chassés parfois vertement. Constatant le peu d’entrain des nobles et du clergé à les rejoindre, les paysans s’en prennent aussi violemment aux notables locaux, perçus comme des traîtres. Dans l’élan, ils en viennent à contester ce qu’ils perçoivent comme des excès du prélèvement seigneurial et attaquent des manoirs et des châteaux. Les « codes paysans », rédigés début juillet près de Pont-l’Abbé, expriment leur refus des nouveautés fiscales et des exigences des rentiers du sol mais, aussi, le rêve d’une société harmonieuse dont le roi est le garant. Celui-ci voit pourtant les révoltés comme des gens qui contestent l’ordre royal et pourraient se joindre aux Hollandais.

Louis XIV décide donc l’envoi de 5 000 hommes aguerris, placés sous le commandement du gouverneur de Bretagne, le duc de Chaulnes. Faute de documentation, on manque de renseignements sur l’ampleur de la répression, qui n’a peut-être pas été aussi violente que ce qui a été longtemps avancé. Du moins ne semble-t-elle pas plus brutale que les répressions des nombreuses autres révoltes que connaît la France du XVII^e siècle. Mais celle-ci présente quelques éléments spectaculaires qui ont pu marquer les esprits, comme le fait, pour les paysans, de voir le clocher de leur paroisse arasé ou, pour les Rennais, de voir leur cher



1789, Le « club breton » joue le coup d’envoi

Le « club breton » naît fin avril 1789 peu avant l’ouverture des États généraux à Versailles, quand les 48 députés du tiers état breton décident de se réunir dans un café de l’avenue de Saint-Cloud. Ils ne sont pas les seuls à agir ainsi mais seul le « salon de Bretagne », son autre surnom, saura durer. Pour le comprendre, il faut se souvenir que Rennes a été le cadre, depuis 1788, d’intenses débats mais aussi de violences qui ont contribué à radicaliser les députés bretons du troisième ordre, qui arrivent à Versailles déjà expérimentés et soudés. Très vite, le « club breton » attire à lui les députés les plus décidés des autres provinces et c’est là que se préparent les grands coups politiques qui marquent les débuts de la Révolution. C’est en particulier en son sein qu’est échafaudée la nuit du 4 août. Lors de celle-ci, sous la présidence de l’avocat rennais Le Chapelier, les députés mettent fin aux privilèges, ouvrant ainsi la voie à la mort de la Bretagne en tant qu’entité juridique et politique. Au fil des mois, la coloration bretonne du club s’atténue, et disparaît définitivement en octobre 1789 quand l’Assemblée est transférée à Paris. Les activistes du « club breton » s’installent alors dans le couvent des Jacobins et en prennent le nom. G. A.

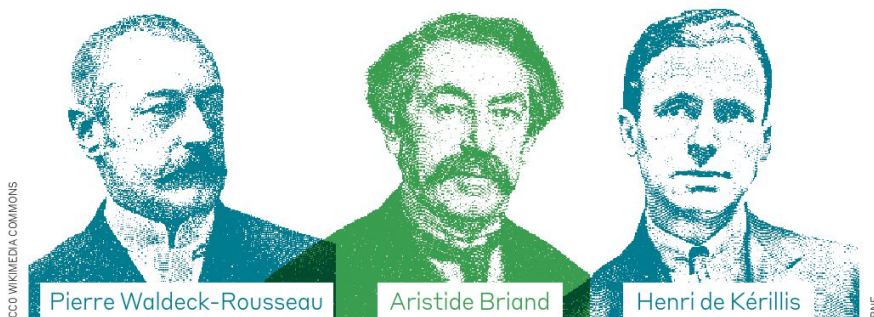
parlement partir quinze ans à Vannes – et on omet souvent de dire que des Bretons participèrent à la répression.

L'oubli guette bientôt cet épisode dramatique, comme il affecte toutes les autres révoltes du Grand Siècle. Mais, ici, la mémoire va se maintenir, sans doute du fait des clochers arasés, témoins visibles de cet événement... et, aussi, grâce à la marquise de Sévigné. Témoin incertain des faits, elle évoque, non sans exagération, la révolte et sa répression dans plusieurs de ses lettres. Avec son témoignage, les Bonnets rouges entrent, à l'heure de la création d'un roman régional au XIX^e siècle, dans la grande galerie de ceux qui, des Vénètes aux chouans, ont fait de la Bretagne cette « vieille rebelle » que célèbre alors Victor Hugo. Et tant pis si cette histoire aux accents victimaire, qui insiste sur les conflits avec le grand voisin français, oublie souvent les multiples collaborations avec celui-ci ; tant pis aussi si, à bas bruit, la Bretagne s'intègre dans le grand tout national et contribue, par ses enfants devenus fonctionnaires, professeurs ou militaires, à renforcer l'État.

Une fierté retrouvée

Ce « mythe rébellionnaire breton » constitutif du roman régional armoricain était sans doute nécessaire pour les populations de l'ouest de la péninsule, afin de rendre acceptable son intégration (et l'arrachement linguistique qui l'accompagnait). Dans ce récit identitaire, tissé de luttes épiques et peuplé de martyrs, les Bonnets rouges occupent une place singulière.

Alors que les chouans incarnent le peuple rebelle de droite, les Bonnets rouges sont plutôt choyés par la gauche bretonne, qui salue en eux les ennemis des curés et des châtelains. Mais leur image dépasse cette dimension partisane car, au fond, seuls révoltés bretons authentiquement ruraux et bretonnants de l'histoire, ils incarnent par excellence cette Bretagne fière et rebelle, célébrée avec force depuis les années 1970. À l'heure de cette fierté retrouvée, les Bonnets rouges deviennent les anti-Bécassine et c'est ceci qui explique aussi, au fond, leur étonnant retour de 2013. 



CCO WIKIMEDIA COMMONS

CCO PARIS MUSÉES/MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS, PETIT PALAIS

BNF

Ces Bretons qui ont fait l'histoire

Il y a quelques années, l'auteur de ces lignes a eu la chance de recevoir à la radio un ancien résistant du maquis breton de Saint-Marcel (Morbihan). **Loïc Bouvard** était, à l'époque, le doyen de l'Assemblée nationale ; or, soixante-dix ans plus tôt, alors qu'il n'était âgé que de 15 ans, il avait pris les armes contre l'occupant,

ce qui lui avait valu – à un âge qu'on voudra bien qualifier de tendre – la croix de guerre 1939-1945 avec citation ! S'il n'est pas à proprement parler originaire de Bretagne, Loïc Bouvard incarne une certaine idée de la vaillance armoricaine. Si l'on écarte plusieurs grands serviteurs de la monarchie pour puiser seulement aux annales de la République, la péninsule n'aura cessé de fournir à la France des hommes politiques de premier plan. Un avocat de la gauche républicaine, **Pierre Waldeck-Rousseau**, premier artisan de l'alliance franco-russe ; un autre avocat, cofondateur du parti socialiste avant d'évoluer vers le centre de l'échiquier politique : ce diplomate dans l'âme, instigateur de la SDN, qu'est **Aristide Briand**, onze fois président du Conseil et vingt-six fois ministre ! Dans une Belle Époque où fleurit le régionalisme, on l'appelle « Briand le Breton », ce qui ne lui déplaît guère – sans l'empêcher, toutefois, de se faire élire député à Saint-Étienne... Ajoutons, pour faire bonne mesure, un journaliste ancré à droite, **Henri de Kérillis**, haute figure de la Résistance, et puis l'inclassable **René Pleven**, président du Conseil sous la IV^e République et garde des Sceaux sous la V^e, né à Rennes, où son père, officier, avait été chargé, juste avant sa naissance, d'accompagner le capitaine Dreyfus lors de la révision de son procès. Plus près de nous, dans des registres différents, trois contemporains au moins auront assumé des carrières au long cours, illustrant la longévité des Bretons en politique : **Josselin de Rohan**, défenseur de son terroir, a été sénateur pendant plus de trois décennies ; **Jean-Yves Le Drian**, longtemps maire de Lorient, a multiplié les mandats – ministériels notamment – pendant plus de quarante ans ; **Jean-Marie Le Pen**, enfin, mort en 2024 à l'issue de plus de soixante ans de vie politique, n'a jamais manqué de rappeler sa naissance et sa jeunesse à La Trinité-sur-Mer. F. F.



ARCHIVES DE GALLIE, PARIS, FRANCE/BRIDGEMAN IMAGES

SIPA

JULIEN DE ROSA/AFP

Les Français leur disent merci!

Qu'il s'agisse de gastronomie, de médecine, d'innovations technologiques ou de vêtements, les Bretons ont beaucoup donné à notre pays. En dix « cadeaux », voici un échantillon de ce que nous leur devons... **PAR CLAIRE L'HOËR**

Les crêpes

Des préparations de céréales cuites sur des plaques circulaires existent depuis le néolithique, en Asie et en Europe. Au XIII^e siècle, les croisés ont rapporté le sarrasin, peu à peu acclimaté sur les terres granitiques de Bretagne. Les Bretons agrémentent leurs crêpes de beurre salé car ils n'ont jamais payé la gabelle – l'impôt sur le sel.

Le métro de Paris

Né à Uzel (Côtes-d'Armor), le polytechnicien **Fulgence Bienvenüe (1852-1936)** est le père du métro parisien. Frappé par les problèmes de transport des ouvriers dans la capitale, il propose de construire un chemin de fer souterrain fonctionnant à l'énergie électrique. De 1898 à 1932, il supervisera le percement de douze lignes du métropolitain parisien.

Le développement du tourisme en Bretagne

Sur le littoral de Loctudy, près de son village de Langolen (Finistère), Marie de Kerstrat aménage en 1884 quatre villas destinées à accueillir des touristes fortunés. Anglais et Parisiens sont au rendez-vous pour profiter des sorties en bateau et des soirées récréatives. Des artistes comme Maurice Denis fréquentent ce premier village de vacances en Bretagne.



ROGER VOLLET



TIFRAIZ/CCO WIKIMEDIA COMMONS



DOMINIQUE FLAMENT/WWW.GUYCOTTEN.COM

Le ciré jaune

En 1964, **Guy Cotten (1936-2013)**, né à Saint-Yvi (Finistère), lance son atelier de fabrication de vêtements professionnels à Trégunc, dans son département natal. Il remplace le coton ciré utilisé pour les marins-pêcheurs par une toile de nylon jaune et les coutures par des soudures. Fermeture à glissière et Velcro rendent le vêtement imperméable, donnant ainsi son slogan à l'entreprise : « L'abri du marin ».



Panssement terminé et indiquant le volume de la ouaté



La thalassothérapie

C'est à Roscoff, dans la clinique du Dr Bagot, natif de Broons (Côtes-d'Armor), que le champion cycliste Louison Bobet (photo) effectue sa rééducation après un accident. Il a l'idée de la création d'un lieu qui ne serait ni tout à fait une clinique ni simplement un hôtel. Le premier institut de thalassothérapie voit le jour à son initiative en 1964, à Quiberon.

Le pâté en conserve

C'est la mise en conserve des petits pois qui fit la fortune de Jean Hénaff (1859-1942). À Pouldreuzic (Finistère), il applique les procédés de l'appertisation aux légumes récoltés en été pour les vendre dans toute la France. Mais le caractère saisonnier de l'activité l'oblige à débaucher les ouvriers. Ce patron social décide ensuite, en 1914, d'appliquer au pâté de porc le procédé développé pour les légumes.

Le stéthoscope

Le Quimpérois René Laennec (1781-1826) a fait beaucoup pour la médecine moderne. Il grandit sous la Révolution auprès d'un oncle médecin ; praticien à son tour, il travaille en particulier auprès des tuberculeux, ce qui l'amène à mettre au point un outil, le stéthoscope, permettant d'écouter les poumons du malade, et une méthode, l'auscultation systématique des patients.

Le pansement ouaté

Alphonse Guérin (1816-1895) est moins connu que Louis Pasteur (1822-1895), et pourtant... En étudiant les plaies purulentes, ce médecin né à Ploërmel (Morbihan) comprend qu'elles peuvent s'infecter au contact des germes contenus dans l'air. Il invente alors, pendant le siège de Paris en 1870, le pansement ouaté imbibé de camphre et de phénol, qui protège les plaies et favorise la guérison.

Le pull marin

Marie-Anne Le Minor, née en 1901 à Plonévez (Finistère), a laissé son nom à l'une des plus vieilles fabriques de pulls marins et de kabigs, ce vêtement protégeant les goémoniers de la pluie. Soucieuse de sauver le savoir-faire des brodeuses bigoudènes, elle demande en 1936 à René-Yves Creston, artiste de renom, de redessiner ce manteau traditionnel pour le moderniser.

Le taylorisme à la française

En 1913, l'ingénieur Charles de Fréminville, né à Lorient, rencontre aux États-Unis Frederick Taylor, qui expérimente la mise en place du travail à la chaîne chez Ford. Fréminville met en application cette nouveauté dans l'industrie automobile française chez Panhard & Levassor, tout en soutenant le principe de l'intéressement des ouvriers à la production.

Quand Bécassine monte à Paris

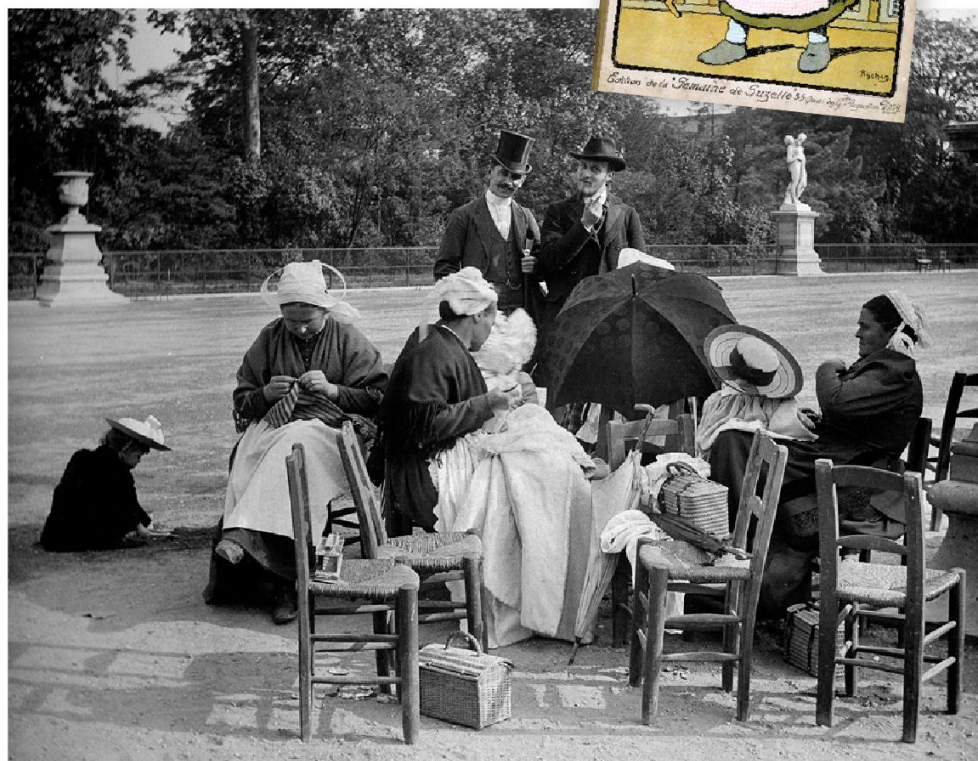
De la Belle Époque aux années 1960, les Bretonnes débarquent en masse à Montparnasse, pour s'embaucher comme bonnes à tout faire dans les familles de la capitale, donnant naissance au personnage polémique de Bécassine.

PAR CLAIRE L'HOËR

O n la repère tout de suite sur le quai de la gare Montparnasse. Une valise à la main, elle a moins de 20 ans et porte encore le costume noir et la coiffe blanche. Elle vient chercher à Paris une vie meilleure. Issue d'une famille nombreuse de la Bretagne rurale, elle a passé le certificat d'études à 13 ans puis a été placée par ses parents dans une ferme ou une maison bourgeoise. Après cette première expérience, elle tente sa chance dans la grande ville, Quimper, Rennes, et bientôt Paris. Bien des raisons la poussent à partir. Au premier chef la grande crise textile du lin qui sévit depuis la fin du XIX^e siècle.

Leurs bras pour travailler et l'espoir d'un beau mariage

Et puis, les enfants sont trop nombreux à la maison. Le fils aîné héritera de la ferme ou du moulin, les filles n'auront que leurs bras pour travailler et l'espoir d'un beau mariage. Autant dire que les petites dernières ne se font pas d'illusions et n'ont pas grand-chose à



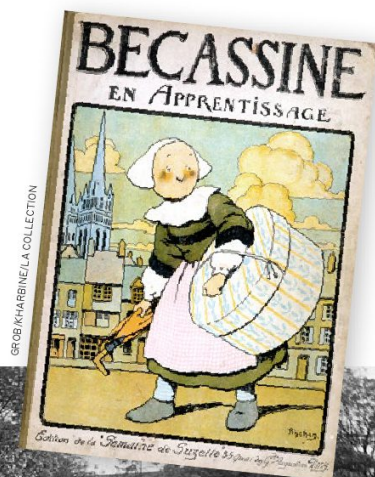
Quand elles arrivent en ville Réputées travailleuses, les jeunes filles de Bretagne sont très demandées dans les milieux aisés parisiens. Mais certaines, dans les rues de la capitale, se font harponner par des proxénètes. La diaspora bretonne s'organise alors peu à peu pour venir en aide aux nouvelles venues. Jardin des Tuileries, Paris (v. 1895).

perdre en partant. Quand les parents les poussent dehors, elles se prennent à rêver d'une autre vie où elles auraient plus de liberté.

À Paris, on réclame les Bretonnes. Réputées dures à la tâche, obéissantes et «de bonnes mœurs», certaines ont été embauchées par des Parisiens en vacances en Bretagne. Le bouche-à-oreille aidant, on en fait venir d'autres, on crée des filières grâce aux bureaux de placement. Elles sont bonnes à tout faire, filles de salle, lingères, serveuses, et, pour les plus chanceuses, demoiselles du téléphone ou vendeuses. Cer-

taines deviennent même nourrices, une sinécure: bien logées, bien nourries pour fournir du bon lait, ayant droit à un peu de repos, elles mettent de l'argent de côté pour rentrer au pays comme des notables accomplies. Elles y retrouveront peut-être l'enfant qu'elles ont laissé en partant de chez leurs parents. Mais toutes n'ont pas cette chance.

Sur le quai de la gare, on ne les attend pas forcément. La valise dans une main, l'adresse d'un vague cousin crayonné sur un morceau de papier dans l'autre, la petite Bretonne est une proie facile pour les souteneurs.



Si elle n'a nul endroit pour dormir, on l'oriente vers l'antichambre des maisons closes. Quel que soit son destin, elle suscite peu de sympathie. Le personnage de Bécassine, créé en 1905 dans le journal pour enfants *La Semaine de Suzette*, dresse d'elle une caricature durable. Sans bouche car elle ne sait pas vraiment parler français, la tête ronde comme un cochon, la coiffe sur la tête et le parapluie à la main, la bonne imaginaire résume le mépris dont on gratifie la Bretonne. Sa crédulité, son archaïsme, sa soumission à la religion s'ajoutent au ressentiment de ceux qui pensent qu'elle accapare les emplois en faisant chuter les salaires. Un sentiment de honte fait rapidement quitter le costume pour se fondre dans la masse. On cache soigneusement sa déception à la famille restée au pays, en passant sous silence la minuscule chambrette, les horaires à rallonge ou les violences sexuelles dont on est parfois victime de la part du patron.

Des « brigades d'accueil » contre les souteneurs

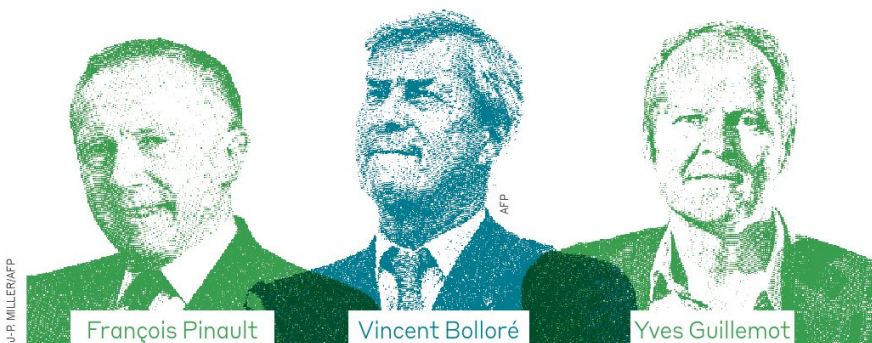
Les petites Bretonnes trouvent pourtant des alliés dans les membres de leur diaspora puisqu'on estime qu'en 1901, 115 000 Bretons sont installés à Paris. Les familles de la bourgeoisie bretonne parisienne organisent pour les nouvelles arrivées des cours du soir de français, d'arithmétique, mais aussi de sténodactylo, afin d'amorcer l'ascension sociale. De plus, la Paroisse bretonne de Paris de l'abbé François Cadic puis la Mission bretonne met en place une surveillance sur les quais de la gare Montparnasse. Des « brigades d'accueil » font le coup de poing contre les souteneurs. Quelques chambres permettent d'héberger les jeunes filles, une nuit ou deux, avant de les orienter vers de véritables emplois de domestiques. Surtout, des bals favorisent les rencontres suivies de mariages entre Bretons pour encourager le retour au pays de couples prêts à fonder des familles. Tous ne rentrent pas, mais tous développent une nostalgie qu'ils transmettront à leurs enfants. Les petits Bretons de Paris auront parfois la chance de retourner au pays de leur mère. 



Ces Bretons qui ont fait l'histoire

Grands patrons

Dans *Ces Bretons qui ont fait l'Histoire* (Papillon Rouge Éditeur, 2017), Samuel Sadaune présente **Édouard Leclerc** comme un trublion du commerce, un paragon de travail et un pionnier de la publicité. « Sa réussite est basée sur le principe triangulaire suivant, écrit-il : marge brute 11 %, frais généraux 6 %, bénéfice 5 %. Bien entendu, les commerçants du voisinage s'affolent et font pression sur leurs fournisseurs pour qu'ils boycottent le commerce de Leclerc. Peine perdue. » En quarante ans d'efforts, la petite boutique originelle du 13, rue des Capucins à Landernau, aura évolué vers un empire de 726 hypermarchés en 2024 – pour le seul territoire français... **Yves Rocher**, fils d'un chapelier du Morbihan, a développé, en 1959, une marque qui deviendra leader mondial des cosmétiques à base de plantes, sans jamais rompre avec sa terre natale. Il faut croire que les Bretons possèdent le sens de l'enracinement. **Patrick Le Lay** en est un bel exemple : que ce soit dans sa carrière audiovisuelle, avec la création de TV Breizh, ou dans ses engagements personnels, comme la présidence du Stade Rennais, il a toujours défendu la culture et la langue bretonnes. Trois des plus fameux milliardaires français sont avant tout des milliardaires bretons. **François Pinault**, né dans les Côtes-d'Armor, a commencé dans les affaires en reprenant l'entreprise de bois de son beau-père ; mais c'est peu dire qu'il s'est diversifié par la suite, reprenant de grandes entreprises de distribution (Conforama, Printemps, La Redoute) puis des marques de luxe comme Yves Saint-Laurent. Il aura aussi été, un temps, le propriétaire d'*Historia*... Est-il nécessaire de présenter **Vincent Bolloré**, descendant d'une famille qui, près de Quimper, fabriquait notamment le papier à cigarette OCB ? Ancien patron de Vivendi et actuel propriétaire du Groupe Canal +, il fait entendre dans les médias une voix conservatrice. Adversaire résolu du précédent, **Yves Guillemot**, un peu moins connu, est, avec ses frères, un exemple achevé de réussite hexagonale dans le secteur du numérique. Originaire de Carentoir, dans le Morbihan, le président d'Ubisoft – un des plus importants éditeurs de jeux vidéo dans le monde – ne cesse d'inventer. « Yves et ses quatre frères se sont toujours projetés vers l'avenir depuis qu'ils ont distribué leurs premiers jeux. Savoir anticiper, c'est [leur] marque de fabrique », écrit Régis Le Sommier dans *Ces Bretons qui ont fait la France* (Grasset, 2018). F. F.



Français par le sang versé

Au cours des deux conflits mondiaux, la Bretagne s'est illustrée au point de faire du Breton l'archétype du poilu de 1914-1918 ou du Français qui a dit « non » en 1940. Cette histoire héroïque ancre l'image d'une Bretagne à la fois patriote et rebelle, fidèle et indomptable. **PAR JEAN-YVES LE NAOUR**

Au recensement de 1911, les cinq départements qui composent la Bretagne – Finistère, Côtes-du-Nord [auj. d'Armor], Ile-et-Vilaine, Morbihan et Loire-Atlantique – comptent une population de 3 371 000 habitants. 600 000 soldats y sont mobilisés durant la Grande Guerre. Longtemps, pour glorifier ou dénoncer le sacrifice, le chiffre de 240 000 morts a circulé et continue parfois de surgir dans la presse ou les discours politiques, soit 40 % de tués sur le total des mobilisés. C'est ce chiffre, colossal, qui est gravé sur le mémorial de Sainte-Anne d'Auray (Morbihan), construit de 1922 à 1932 avec les dons des catholiques des diocèses bretons, comme sur la plaque apposée dans la galerie supérieure de la cour des Invalides en 1935. En grossissant le nombre des pertes,

Mathurin Henrio, le plus jeune sacrifié



Le plus jeune des compagnons de la Libération, un ordre fondé par de Gaulle en novembre 1940, avait 14 ans à sa mort. Il s'appelait Mathurin

Henrio. Il a été abattu lors d'une expédition allemande contre le maquis de Poulmein, le 10 février 1944. Son corps est exposé pour servir d'exemple, mais l'exemple est donné par les habitants de la ville de Baud (Morbihan) lors de ses obsèques : toute la population est là ! Charles de Gaulle l'élèvera à la dignité de compagnon à titre posthume le 20 novembre 1944. J.-Y. L. N.



Vaillants pompons Créée à la hâte en août 1914 à Lorient, la brigade de fusiliers marins sauve le front en bloquant les Allemands à Dixmude (Belgique) en octobre.

les autonomistes prouvaient que l'État français avait traité les Bretons en chair à canon, les républicains vantaient le courage inouï d'une province française et les catholiques le martyre, au sens religieux, d'une région bénie de Dieu.

Chair à canon de 1^{ère} classe

En vérité, il y eut 131 328 morts de 1914 à 1918. Avec 22 % de mortalité sur le total des mobilisés, la Bretagne dépasse cependant la moyenne nationale, qui se situe à 17,4 %. Comment expliquer ce décalage ? Tout simplement par la surreprésentation dans les tranchées d'une population jeune et rurale. Les régions industrielles, à l'inverse, ont souvent affecté les ouvriers dans les usines de guerre et connaissent donc des taux de pertes plus faibles. Enfin, il existe une explication psychologique. Le commandement, en considérant les Bretons comme de bons soldats,

solides, obéissants, durs à la tâche, a eu tendance à les utiliser comme des troupes d'élite, alors qu'il regardait les Provençaux, par exemple, comme plus médiocres. Ces stéréotypes régionaux absurdes, construits au XIX^e siècle, ont joué un rôle inconscient dans la Grande Guerre. C'est ainsi qu'il faut comprendre la phrase – certainement apocryphe – du général Nivelle au lendemain de l'offensive du Chemin des Dames : « Ce que j'en ai consommé de Bretons ! » Parmi ces bons petits gars obéissants, mon grand-oncle, Guillaume François Le Naour, tué devant Heurtebise, le 23 avril 1917.

La Première Guerre mondiale est, à ce propos, le lieu d'une évolution profonde du stéréotype du Breton. Vu de Paris, il s'agissait d'un rural en sabots, attardé, alcoolique, soumis à la religion, bref un plouc dont Bécassine était le symbole. Avec la guerre, le péquenaud devient héros. Il était borné et obtus ?



Fidèles dans les périls Charles de Gaulle inaugure le mémorial de l'île de Sein le 7 septembre 1960, rendant ainsi hommage aux 128 Sénans qui ont rejoint les Forces françaises libres après avoir entendu, le 22 juin 1940, une rediffusion de l'appel du 18 Juin.

Le voilà déterminé ! Sa foi, que l'on disait aveugle et obscure, s'est transformée en un patriotisme viscéral...

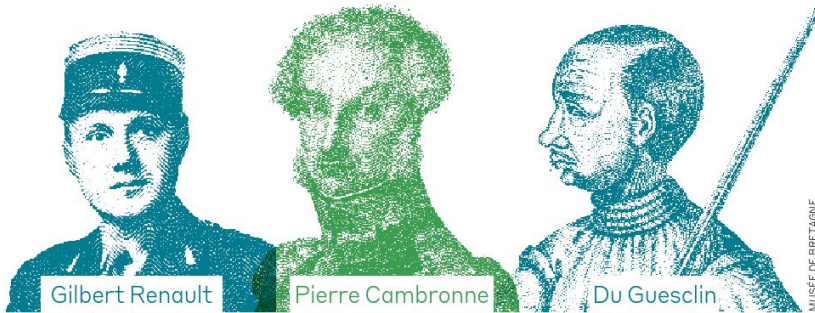
Dès lors, les Bretons sont donnés en exemple, des fusiliers marins de *Dixmude*, qui empêchent les Allemands de prendre Dunkerque, en décembre 1914, jusqu'au soldat Jean Corentin Carré, engagé à 15 ans en mentant sur son âge et dont le portrait s'affiche dans les classes de France, en passant par le sacrifice de Verdun où le 116^e de Vannes perd 60 % de son effectif. En bon Gallois, le Premier ministre britannique Lloyd George leur rend hommage : « Vos Bretons se sont bien battus à Verdun. » Le président du Conseil et Nantais Aristide Briand lui répond : « C'est peut-être parce qu'ils croyaient se battre contre des Anglais ! » Rien n'illustre plus le sacrifice de la Bretagne que celui des huit fils de la famille Ruellan, de Saint-Malo. Six sont morts

durant la guerre et deux plus tard, des suites de leurs blessures. La famille Ruellan obtient ainsi le titre de famille la plus éprouvée de France. Dans le Finistère, 25 % des monuments portent l'inscription *Maro evit ar vro* (« Mort pour le pays »). Mais lequel ? La France ? La Bretagne ? La municipalité ?

Le courage de quelques-uns

1940. C'est avec cette image de courage et de détermination que les Bretons abordent le second conflit mondial. Lorsque tout s'écroule en mai-juin, l'idée d'un réduit breton, où l'armée française se replierait, est un temps imaginée, défendue notamment par le sous-secrétaire d'État de Gaulle. Les partisans de l'armistice triomphant autour de Pétain et de Weygand, le général de Gaulle s'envole pour Londres où il prononce son fameux appel du 18 Juin. Ce jour-là, les Allemands entrent dans

Rennes. Le 22 juin, les habitants de l'île de Sein, rassemblés autour du poste de radio de l'hôtel de l'Océan, entendent une rediffusion de l'appel et font le choix de rejoindre l'Angleterre pour y continuer le combat. Ils sont 128 à partir ainsi, agenouillés dans les bateaux tandis que le recteur leur donne la bénédiction. Le plus âgé a 54 ans, le plus jeune, Louis Fouquet, 14 ans seulement. L'histoire est depuis devenue symbolique, elle incarne la volonté de résistance, le refus de se résigner et, tandis que le pays accepte lâchement l'armistice, elle dit qu'un petit bout de granit au large du raz de Sein fut la seule terre qui resta insubmersible quand la France sombra. Ils n'étaient pas nombreux, alors, les Français libres réunis autour du général de Gaulle. De son propre témoignage, ces 128 hommes représentaient le quart de ses troupes : « L'île de Sein, c'est le quart de la France », s'exclame-t-il. ...



Gilbert Renault

Pierre Cambronne

Du Guesclin

CCO WIKIMEDIA COMMONS

MUSÉE DE BRETAGNE

Ces Bretons qui ont fait l'histoire

Combattants

Trois figures illustrent brillamment les armes bretonnes. Né à Vannes en 1904, mort à Guingamp en 1984, **Gilbert Renault**, plus connu sous son nom de guerre – colonel Rémy – réorganise avec efficacité un des plus importants réseaux de l'ombre : la Confrérie Notre-Dame, implanté d'abord dans certains ports de l'Atlantique, avant d'étendre son action à l'ensemble du territoire occupé. Un bon siècle avant lui, le « brave général » **Pierre Cambronne**, né et mort près de Nantes, s'illustre par sa fidélité à l'Empereur. Son nom reste attaché au mot qu'il aurait prononcé à Waterloo, ce que l'intéressé nierait farouchement. Mais le plus célèbre des trois est sans conteste le connétable **Bertrand Du Guesclin**, aussi laid, dit-on, que vaillant et rusé, chef admiré d'une armée royale qui lui permet de reprendre aux Anglais, pour le restituer à Charles V, l'essentiel d'un royaume morcelé. Certaines têtes chaudes ont, dans l'Histoire, démontré autrement l'ardeur des Bretons dans le combat ou la révolte. C'est le cas, au XIV^e siècle, d'un autre connétable, **Olivier de Clisson**, surnommé le « Boucher », en raison de sa cruauté au combat, notamment lors du massacre du siège de Benon, mené d'ailleurs sous Du Guesclin ; de la militante socialiste **Nathalie Lemel**, née à Brest, épouse d'un relieur de Quimper exilé à Paris et qui, impliquée dans l'insurrection de la Commune jusqu'aux barricades de la rue Pigalle, sera déportée au bagne de Nouméa ; du général chouan **Georges Cadoudal**, chef populaire intransigeant, impliqué, entre autres, dans l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre le premier consul en décembre 1800 puis instigateur, moins de quatre ans plus tard, d'un autre complot déjoué par Fouché – ce qui le conduira droit à l'échafaud. En marge de telles violences, ce florilège de Bretons ardents paraît devoir faire une place à **Louise de Keroual**. Sous Louis XIV, cette noble Brestoise, qui tenait de l'aventurière autant que de la diplomate, n'hésite pas à s'immiscer dans le lit du roi d'Angleterre pour renseigner la cour de Saint-Germain sur celle de Saint-James et servir même d'agent d'influence à la France. Certains iront jusqu'à lui imputer le retour temporaire au catholicisme de la monarchie britannique. Par le fils qu'elle donne à Charles II, Louise de Keroual figure dans les arbres généalogiques de Lady Diana et de la reine consort Camilla, mais aussi dans ceux du prince Aga Khan et de... Jane Birkin ! F. F.

... Les Bretons forment une grande partie des FFL. Parce que le métier de marin et la situation géographique de la Bretagne favorisent le départ pour l'Angleterre, ils sont 30 % des *Free Frenches* en 1940. Au total, selon l'historien Christian Bougeard, avant l'amalgame avec l'armée d'Afrique en 1943, ils représenteront 17,2 % des engagés pour 5,5 % de la population. Leur poids est encore supérieur dans la marine (39 %). Ils sont si nombreux qu'ils disposent d'une amicale nommée *Sao Breiz evit ar vro gallek* (« Debout Bretagne, pour la France ») et que de Gaulle leur dédie son message de Noël 1941 : « La fidélité des Bretons n'a jamais été plus grande que dans le plus grand péril que la France ait jamais connu. »

L'hommage de la nation

Le 6 juin 1944, dans les 177 commandos débarquant en Normandie derrière Philippe Kieffer, il y avait 44 Bretons, dont Joseph Guilcher, parti de l'île de Sein en juin 1940. Au même moment, le maquis de Saint-Marcel, l'un des plus gros du pays, tenait tête aux Allemands dans le Morbihan et retardait leur montée en Normandie. Partout, les sabotages se multipliaient et les FFI se soulevaient. Parmi ces derniers, mon grand-oncle Joseph Louis Le Naour, tué en août 1944, lors des combats pour la libération de Saint-Brieuc.

Pour honorer les Bretons de la France libre, un monument sera inauguré par de Gaulle, en 1951, sur la pointe de Pen-Hir, face à l'Océan. Sur les cinq communes élevées à la dignité de compagnons de la Libération, deux sont bretonnes, Nantes et l'île de Sein. Le 11 novembre 1941, le chef de la France libre octroyait ce titre à Nantes à la suite de l'exécution de 48 otages par l'occupant les 20 et 22 octobre. Le 1^{er} janvier 1946, de Gaulle n'oublia pas l'île de Sein en lui décernant la croix de la Libération. Il s'y rendit enfin en septembre 1960 pour inaugurer le monument dédié aux marins qui avaient tout quitté pour le rejoindre. « Voici la mer, toujours mobile. Voilà le ciel sans cesse changeant. Et voilà le granit de Bretagne qui lui, ne change jamais », déclare-t-il. Sur le socle du monument est écrit *Kentoc'h Mervel* (« Plutôt la mort »), la devise de la Bretagne. ☐



Nathalie Lemel

Georges Cadoudal

Louise de Keroual

CCO WIKIMEDIA COMMONS (3)



Hermine patibulaire
Membres des *Bagadoù stourm* (« Groupes de combat ») lors du congrès du Parti national breton à Kerfeunteun près de Quimper, le 10 décembre 1941.

COLL. PART. KRISTIAN HAMON

De la croix celtique à la croix gammée

Tout donner pour la patrie, oui mais laquelle ? C'est ainsi que des indépendantistes basculent dans le collaborationnisme le plus extrême et le plus sanglant...

Dans la nuit du 7 au 8 août 1932, à Rennes, sur la place de l'hôtel de ville, une bombe détruit une statue représentant Anne de Bretagne à genoux devant le roi de France. Le responsable de l'attentat s'appelle Célestin Lainé (1908-1983), membre du Parti national breton, fondé l'année précédente. En 1939, ce parti groupusculaire est dissous, mais ses chefs se réfugient en Allemagne où ils se présentent comme le « Gouvernement breton en exil » et persuadent les nazis de l'intérêt d'une Bretagne indépendante. Le thème de la pureté raciale celtique et le parfum de paganisme qui entoure les séparatistes séduisent les dirigeants allemands qui se réjouissent d'affaiblir la France en la démantelant. Revenus en 1940 dans les fourgons de

l'ennemi, les indépendantistes sont cependant très mal vus par les Bretons qui les considèrent comme des traîtres. À Pontivy en juillet 1940, ils fondent autour de Lainé le Conseil national breton dans le château des Rohan, revendiquant le droit de la Bretagne à prendre place dans l'Europe hitlérienne, « non comme une province domestiquée mais comme une nation libre ».

Ils sont cependant obligés de s'enfuir devant l'hostilité d'une foule, femmes, enfants et curés compris, qui leur montre le poing, chante *La Marseillaise*, leur lance des « Vendus ! » et autres « Traîtres ! ». De même, à Dinard, en août 1940, les indépendantistes qui avaient prévu de manifester sont attaqués par les habitants et ne doivent leur salut qu'à l'intervention de l'occupant. Les Allemands comprennent très vite

que la cause autonomiste n'est guère populaire et qu'elle risque, en plus, de mécontenter Vichy, qui joue loyalement la carte de la collaboration. Ils ne reconnaissent donc pas le Conseil national breton.

Pour les convaincre, les indépendantistes s'alignent toujours plus sur le nazisme, deviennent des relais de la Gestapo et forment des groupes paramilitaires au service de l'occupant : les *Bagadoù stourm* (« groupes de combat »), dont la devise est *Tout donner pour la patrie*, ou encore le *Bezen Perrot* – baptisée du nom d'un prêtre assassiné par la Résistance, cette milice fondée par Lainé porte l'uniforme allemand et est appelée par l'occupant *Bretonische SS*. Ces ultracollabos, engagés dans la lutte contre la Résistance, n'ont jamais été très nombreux. Les *Bezen Perrot* ne dépassent pas 70 individus, et le mouvement national-socialiste *Brezona*, créé à Nantes, attire encore moins d'adhérents ! Plusieurs de ses chefs sont d'ailleurs exécutés par des résistants qui répondaient au mot d'ordre *Breiz Atao, mat da lazo* (« Bretagne toujours, bon à tuer » – *Breiz Atao* étant le nom de la revue du Parti national breton). En 1944, le mouvement indépendantiste breton sort donc de la guerre durablement affaibli et discrédité. Il renaîtra sous de nouvelles bases dans les années 1970. **J.-Y. L. N.**

Le français à l'accent breton

Des langues régionales de Bretagne sont issus de nombreux mots français, dont nous ne soupçonnions pas toujours l'origine. Petit tour lexical... **PAR JEAN PRUVOST**

Aber Baragouiner

En ancien breton, chute d'un cours d'eau, puis embouchure. Attesté en français au XVIII^e siècle en tant qu'estuaire.

S'y repèrent les mots bretons *bara*, « pain » et *gwin*, « vin », sans doute prononcés par les pèlerins bretons demandant l'hospitalité.

A Armor Billig

Ar signifiant « auprès », et *mor* « mer », l'*armor* désigne le littoral breton de Cancale à Pornic. En partant du gaulois, également langue celte, est venue l'*Aremoric*, l'Armorique.

Avéré en français en 1882, le ou la *billig* désigne la crêpière traditionnelle.

Bagad

En breton, il signifie au féminin « une barquée » et, au masculin, « un groupe », sens retenu pour l'ensemble instrumental destiné à la « musique de marche ».

Binou

Mot désignant un type de cornemuse, attesté en français en 1799.

Bijou

Du breton *bizou*, « anneau » pour le doigt (*biz*).

Balai Breizh

Sans doute issu du breton *balazn*, « genêt », utilisé pour cet ustensile.

Déformation du latin *brittia*, ce mot, encore courant au XIX^e siècle, prend progressivement un *h* en conformité avec son évolution phonétique.

Bernicle Califourchon

Ou bernique. Ce mot désignant un coquillage de forme conique vient du breton *bernic*.

Issu du mot *calefourchies*, apparu en 1262, il pourrait venir du breton *kall*, « testicules ».

Dolmen

Créé à partir du breton *taol, dol*, « table » et *mean, men*, « pierre », est né en français le dolmin en 1796, puis le dolmen en 1805.

Chouchen

Boisson alcoolisée à base de miel, le *souchen*, utilisé en français au XIX^e siècle, devient une marque déposée, le chouchen, au XX^e siècle.

Cohue

En tant qu'assemblée bruyante, le mot viendrait du breton *koc'hu*, « halle ».

Darne

Du breton *darn*, « pièce », « fragment », on parle déjà au XIII^e siècle en français d'une « darne de saumon ».

Cotriade

Également dite coteriade, cette soupe de poissons, attestée en français en 1877, vient du breton *kaoteriad*, « contenu d'une marmite ».

Fest-noz

Le sens du mot est limpide puisqu'il signifie en breton « fête de la nuit », *fest-noz* se répandant dans la langue française dans les années 1970.

Goéland

Du breton *gwela*, « mouette », est né au XV^e siècle le *gaellans*, à l'origine du goéland.

Kabig

Au milieu du XIX^e siècle, en partant du breton *kab an aod*, « une cape pour la grève », en y ajoutant le diminutif *-ig*, le tailleur quimpérois Marc Le Berre invente le mot *kabig*.

Kenavo

Ken signifiant « jusqu'à », et *a vo*, « ce qu'il y ait », il faut comprendre « jusqu'à ce qu'il y ait (une prochaine fois) », *kenavo* est ainsi équivalent à « au revoir ».

Goélette

Construit sur le mot goéland est né en 1740 le mot goélette, navire léger à deux mâts.

Menhir

Associant le breton *men* (« pierre ») et l'adjectif *hir* (« long ») naît le menhir, s'installant dans la langue française au début du XIX^e siècle.

Kouign-amann

Littéralement « gâteau », *kouign*, au « beurre », *amann*, cette pâtisserie typiquement bretonne est un symbole gastronomique.

Penn-ti

Du breton *penn'*, « tête », et *ti*, « maison », *penn-ti* désigne littéralement un « bout de maison », une petite ferme sans dépendance.

Mine

Très probablement issu du breton *min*, « bec », « museau », d'où la bonne ou mauvaise mine.

Minot

Du breton *min*, le « bec », associé au suffixe *-ot*, le minot représente l'arc-boutant de chaque épave d'un bateau où s'amure la misaine.

Plouc

Attesté en Bretagne dès 1880, ce mot familier est né d'une analogie avec les nombreux villages bretons dont le nom commence par *plou* (g).

Raz

De l'ancien scandinave *rås*, courant d'eau, vient le breton *raz*, de même sens.

Tacaud

Issu du breton *takoher*, ce petit poisson est commun sur les côtes bretonnes.

La tribune de **Gilles Martin-Chauffier***

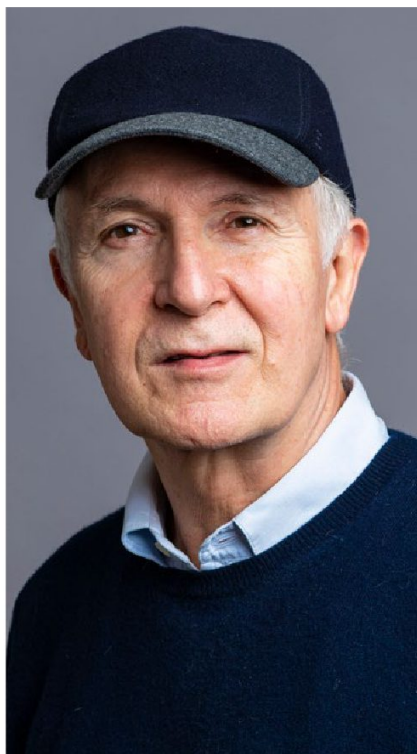
« La Bretagne n'est plus un État depuis 1532, c'est un état d'esprit »

* Journaliste et auteur, il a notamment publié *Le Roman de la Bretagne* (Rocher, 2008). Son dernier ouvrage, *les Lettres qatarïes*, est sorti chez Albin Michel.

« **D**es Vikings à Louis XI, ils ont été nombreux à vouloir s'emparer de la Bretagne par la force.

En vain. Louis le Bègue et Charles VIII, eux, ont compris que l'eau douce noie aussi bien que les torrents. Moins d'impôts, moins de mobilisations militaires, moult garanties provinciales... Il fallait ménager cette province si riche qu'on la surnommait le « Pérou » du royaume. Et, en effet, la Bretagne a cédé au bonheur d'être française. Pas de Braveheart écossais chez elle, rien de la merveilleuse énergie portugaise pour résister à la Castille.

Attention, cela dit : une rivière peut bien se jeter dans un fleuve, elle garde sa source. Et une province, son caractère. Sous Louis XIV, le Breton a déjà la tête près du bonnet (rouge). Et, un siècle plus tard, quand la Révolution éclate, dans la nuit du 4 Août, celle où la société féodale s'effondre, c'est Isaac Le Chapelier, un député rennais, qui préside la séance. À Versailles, le « Club breton » donne ensuite le « la » aux États généraux et devient le redoutable club des Jacobins quand l'Assemblée rentre à Paris. Puis, le temps passe et la Bretagne rentre les épaules. Elle reste française, mais à l'écart. Abattre la cloison entre une pièce bleue et une rouge n'en fait pas une verte. Paris se méfie d'elle et elle n'attend plus rien de la capitale. À juste titre car elle n'en reçoit rien. Le duché n'est plus qu'un réservoir à employées de maison et à chair à



JEAN-FRANÇOIS PAGA/OPALE PHOTO

canon. Les premières sont des « Bécassine », les seconds « baragouinent ». En 1940, quand la République s'effondre, c'est pourtant l'île de Sein qui, la première, sauve l'honneur. Quant aux rares nazillons à chapeau rond, ils se font botter les fesses dans les rues. Car, si la Bretagne n'est plus un État depuis 1532, elle est mieux que ça : elle est un état d'esprit.

Contrairement au patriotisme français, le sien ne se pose pas en modèle. Il se nourrit d'un attachement à notre âme. Et, depuis cinquante ans, il reflue enfin. Nantes et le château de nos ducs nous sont toujours confisqués par une administration jacobine grotesque

mais la Bretagne revue, corrigée et gommée par Michelet ne montre plus patte blanche à la France. Au contraire, elle s'assume et n'hésite plus à la contredire. Mieux : à la corriger. Lors du référendum de Maastricht, en 1992, ce sont notre enthousiasme européen et nos 60 % de « oui » qui ont fait pencher la balance. En 2005, même message : la Bretagne croit plus à l'Europe des régions qu'à celle des nations. Un jour, Bruxelles négociera directement avec elle sans passer par Paris. Éternelle leçon de l'Histoire : en 1789, avec 15 provinces vindicatives, la France était ingouvernable ; en 1805, avec 83 départements, elle filait droit. Il en sera de même demain : sans pouvoir sur 27 nations arrogantes, Bruxelles sera efficace avec 150 provinces à sa main.

Car la mémoire est un arsenal, et celle de la Bretagne est plus vive que jamais. Le renouveau celtique ou le *Gwenn Ha Du* agité partout dans le monde dès qu'un Breton assiste à une fête ne sont que la partie émergée de l'iceberg. De François Pinault à Vincent Bolloré, de Multiplast à Ubisoft, d'Yves Rocher à Louis Le Duff, l'ADN du capitalisme breton grésille. Notre caractère aussi, d'ailleurs. Qui a lancé la première vidéo létale des « Gilets jaunes » ? Jacqueline Mouraud, une Morbihanaise. Les Bretons ne changent pas. C'est simplement leur rapport à la France qui change : on admire sa culture et son art de vivre comme on vénère Don Quichotte. Mais derrière ce patrimoine, il y a Sancho Pança, l'administration parisienne. Et là, on n'en peut plus. Molière et La Fontaine, Colette et Brigitte Bardot seront toujours nos compatriotes. Mais il est temps de dénationaliser l'Histoire de France. La reconquête commence. **■**



Pierre le Grand « lègue » la Russie aux femmes

Quand le fondateur de l'Empire russe moderne s'éteint en 1725, il n'a pas eu le temps de désigner un successeur. C'est son épouse, qu'il a fait couronner un an plus tôt, qui prend place sur le trône, sous le nom de Catherine I^{re}. La première d'une suite presque ininterrompue d'impératrices. **PAR FRANCINE-DOMINIQUE LIECHTENHAN**

M

algré ses écrasantes victoires sur les Suédois, avec la conquête d'une grande partie du pourtour oriental de la mer Baltique et d'importantes avancées en direction de la mer Caspienne, au détriment des Perses et des Turcs, Pierre le Grand n'arrive plus à cacher son état de santé, qui ne cesse de se détériorer depuis le début des années 1720. Insomniaque, il souffre de douleurs abdominales. Son mal a sans doute aussi des causes psychosomatiques. Force de la nature jusque-là, insensible aux plus

grands efforts, il n'accepte pas de vieillir. Étant donné sa consommation d'alcool, souffre-t-il d'une cirrhose ? Sa vie dissolue n'exclut guère une syphilis ou une gonorrhée contractées pendant ses campagnes et les voyages, au cours desquels il fréquente des prostituées. Il multiplie alors les cures thermales et n'hésite pas à boire plus de vingt verres d'eau très ferrugineuse par jour. Ces traitements le soulagent, mais il en compromet aussitôt le bénéfice par de nouveaux excès alimentaires. Il continue à participer à des orgies et à s'engager dans des campagnes militaires comme s'il était encore âgé de 30 ans : le tsar ne surmonte ses angoisses que dans l'action et en risquant sa vie. Avec ses 53 ans, il dépasse pourtant l'âge moyen des hommes de son temps.

Pendant les derniers mois de sa vie, ses souffrances augmentent, ses sautes d'humeur s'avèrent de plus en plus fréquentes : l'état dépressif empire. Il perd

son légendaire appétit, souffre de problèmes bilieux et d'œdèmes aux jambes. Les médecins ordonnent une première intervention chirurgicale sur la vessie. Les douleurs sont insupportables, mais le patient ne perd pas connaissance. À peine rétabli, le tsar repart en voyage.

Dans le déni de son mal

En novembre 1724, il a la force d'inspecter des écluses en construction sur le lac Ladoga et se rend, en bateau, dans le golfe de Finlande pour visiter des manufactures d'armes. À Lakhta, en périphérie de Saint-Pétersbourg, ayant aperçu une embarcation en difficulté, il ordonne à ses hommes de porter secours à l'équipage. Naufragés et sauveteurs semblent perdus. Selon la légende, Pierre se serait jeté dans une petite barque et se serait fait conduire vers le lieu du drame. La mer manquant de profondeur, il aurait sauté dans l'eau glaciale pour se diriger vers les deux...



FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/COLL. CHRISTOPHEL

Promotion Catherine, roturière de naissance, est couronnée impératrice le 7 mai 1724. Heinrich Buchholz, Musée russe, Saint-Pétersbourg.

... bateaux afin de les attacher et les empêcher de couler. Quoi qu'il en soit, Pierre ne se change pas et retourne, trempé, à Saint-Petersbourg. Il prend froid et la fièvre monte aussitôt. Les douleurs abdominales reprennent. Il cherche à les calmer par l'absorption d'alcools divers. Il participe encore aux festivités de l'Épiphanie où il ne cesse de s'enivrer. Manifestement, il refuse d'admettre son mal et surtout d'en parler puisque même son épouse, Catherine, en ignore la gravité.

La crise fatale commence entre le 17 et 28 janvier 1725: le malade se réveille fiévreux, souffre d'atroces crampes dues à une rétention urinaire. Bientôt, ses hurlements remplissent le palais d'Hiver où il reste alité. Une nouvelle équipe de chirurgiens l'entoure. Ils tentent une ultime opération et constatent des tumeurs à la vessie; ils réussissent à lui enlever des caillots d'urine putréfiés. Le malade, soulagé, essaie de prier. Plusieurs prélats accourent au chevet de leur empereur. Il reçoit l'extrême-onction et arrive encore à bredouiller des oukases [édit du tsar nldr] d'amnistie. Il demande



Les deux font la paire L'empereur a-t-il vu en son épouse, Catherine, son successeur ou bien souhaitait-il un sacre commun, preuve de modernité? BnF.

du papier et une plume, mais n'a plus la force d'écrire ni même de dicter ses dernières volontés. Pierre le Grand s'éteint à une date indéterminée, entre le 28 janvier et le 8 février. Les quatre médecins ne se prononceront jamais

sur les causes précises du décès.

Pendant les quatre semaines qui précèdent l'enterrement, Catherine reste auprès de la dépouille de son mari, exposée au public. Elle verse de chaudes larmes, attirant tous les regards. Le 10 mars, un long convoi accompagne le cercueil vers la forteresse Pierre-et-Paul. Des sapins ont été plantés le long du parcours. Entre chaque arbre, un soldat de la garde tient une torche. Les maisons sont drapées de noir. Des salves d'artillerie retentissent toutes les minutes. Huit chevaux tirent le char funèbre recouvert d'un tissu de fil d'or, orné d'une croix en argent. Ralentie par des bourrasques de neige, Catherine suit à pied, devant ses deux filles, Anne et Élisabeth, puis la nièce du tsar, Anna Ivanovna, et, enfin, Pierre Alekseïevitch, petit-fils issu d'un premier lit du tsar. Le cortège reflète-t-il l'ordre de succession à venir? Plus de trois cents personnes participent à cette procession pour accompagner Pierre en sa dernière demeure, la cathédrale de la forteresse Pierre-et-Paul, où il sera le premier des Romanov à être enseveli dans un magnifique sarcophage de marbre blanc.

Une veuve éplorée au sommet du pouvoir

« Le titre principal, en vertu duquel elle s'empara du trône, fut un testament que son mari avait fait et déposé dans les archives du Sénat, antérieurement à ses sujets de mécontentement contre elle; mais on ne trouva plus ce titre au moment de sa mort, l'empereur l'ayant déchiré dans un des violents accès de fureur auxquels il étoit devenu sujet depuis la découverte qu'il avoit faite de l'adultère de Catherine. C'est pourquoi, lorsqu'il fut question de proclamer l'impératrice, on se contenta de faire une mention vague de cet acte, sans se donner la peine d'en rechercher la minute, afin d'en délivrer des copies authentiques. En sa qualité de veuve, Catherine ne négligea aucune des marques extérieures de la douleur la plus vive. Pendant quarante jours que le corps du défunt fut exposé aux yeux du public, elle alla régulièrement, soir et matin, passer une demi-heure auprès de lui, l'embrassant, lui baisant les mains, le lamentant et versant chaque fois un torrent de larmes vraies ou simulées. Elle en versoit une si grande quantité que tout le monde en étoit surpris, et qu'on ne pouvoit concevoir qu'il pût se trouver un si grand réservoir d'eau dans le cerveau d'une femme. »

Mémoires secrets d'un Breton à la cour de Russie sous Pierre le Grand, par François Guillemot, dit Villebois (Rennes, Les Portes du Large, 2006, p. 107, texte écourté).

Des obsèques originales

Après l'office, l'archevêque de Novgorod prononce l'éloge funèbre. Il évoque le deuil profond dans lequel est plongée la nation; elle est orpheline du père et fondateur d'un pays surgi du néant ou, plutôt, des ténèbres de l'ancienne Moscovie. Il aurait apporté les Lumières, les arts, la science et les lettres à un peuple prédestiné à les faire briller de tout leur éclat. « Que nous est-il arrivé, ô hommes de Russie? Que voyons-nous? Que faisons-nous? C'est Pierre le Grand que nous enterrons! La Russie subsistera, telle qu'il l'a modelée! » Après cette oraison, les membres de la famille et du gouvernement s'inclinent une dernière fois devant le défunt. Des salves retentissent depuis la forteresse, l'Amirauté et les rives de la Grande Neva. Qui a été l'organisateur d'une

cérémonie si différente des obsèques traditionnelles des tsars? Pierre a été surpris par la mort et n'a pas prononcé ses dernières volontés. Jusque-là, le rituel funéraire traditionnel symbolisait le passage de la vie terrestre vers l'au-delà et les usages populaires y prenaient toute leur place. Il ne s'agissait pas de montrer la puissance temporelle des tsars, mais leur communauté de destin avec tous les mortels. Avec Pierre, la dépouille et l'âme remises à Dieu s'effacent devant l'histoire du grand souverain. L'immortalité réside dans ce que l'autocrate laisse à son peuple et au monde: la grandeur de la Russie, modèle des Lumières.

En enchevêtrant tradition religieuse, innovation et rigueur militaire, la céré-

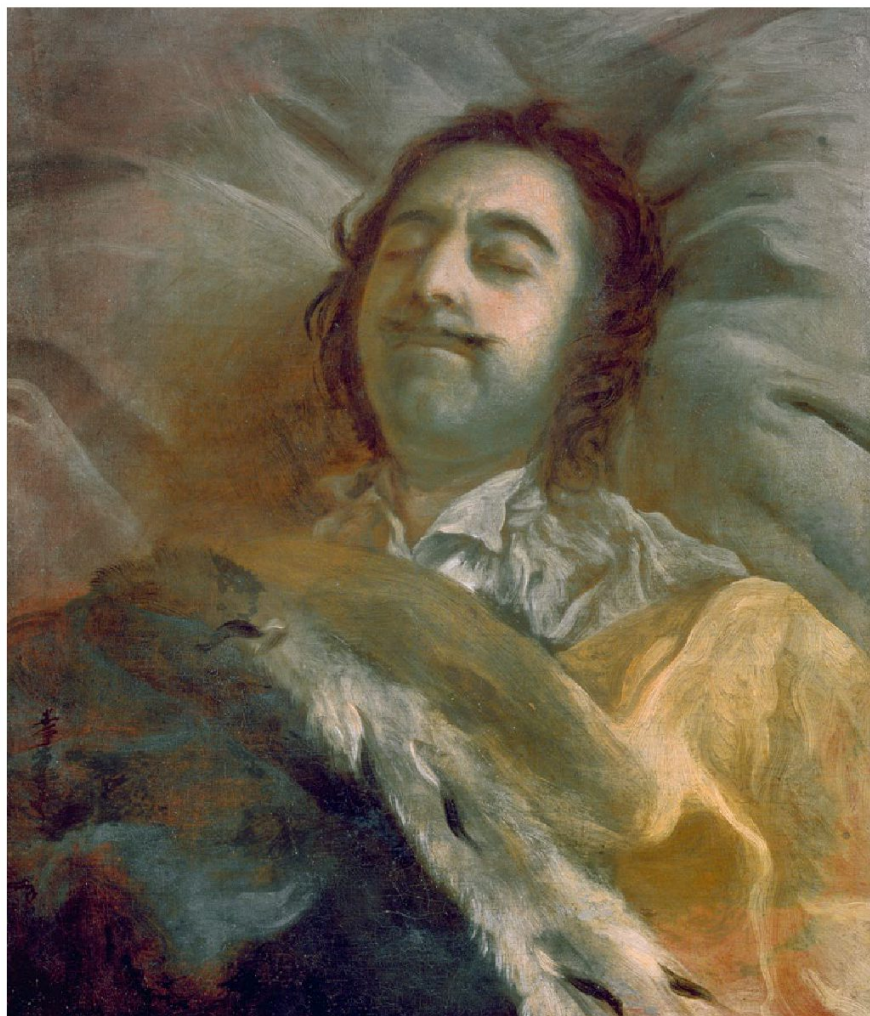
“L'empereur laisse à son peuple et au monde la grandeur de la Russie, modèle des lumières”

monie reflète la puissance impériale du grand pays slave. Or Pierre a préparé les Russes à ces changements; en 1724, il couronne son épouse, la roturière Catherine, selon un rite inventé par ses soins. Le lieu traditionnel de la cérémonie, la cathédrale de la Dormition, au Kremlin, est respecté, mais le couron-

nement d'une femme, ointe, tout de suite désignée comme impératrice, est novateur. Vêtue d'une robe confectionnée à Paris, elle arbore une couronne sertie de diamants qui inspirera les futures coiffes des Romanov. Les convives semblent assommés par les décharges de l'artillerie et le tintement des cloches, symbolisant l'équilibre entre l'Église et l'État. Pierre aurait-il, par ce geste, désigné son épouse comme son successeur? Rien n'est moins sûr, il y aurait vu un sacre commun, novateur – lui-même ne pouvant guère être couronné une deuxième fois – pour montrer, par ce rituel, la prédestination de son pays à la modernité. Mais des intrigues compromettent aussitôt les chances de Catherine de lui succéder: Pierre s'en prend au chambellan et trésorier de sa femme, accusée d'adultère. Fou de jalousie, il la contraint à assister à la décapitation du prétendu amant; puis il se précipite dans la chambre de son épouse, arborant la tête ensanglantée du condamné. Pierre place ensuite le chef du coupable dans l'alcool et l'expose dans son cabinet, le tout sous le regard impassible de Catherine, qui se voit dépouillée de tous ses biens.

Suspectée de meurtre...

Dès l'annonce du trépas de Pierre, les rumeurs vont bon train. L'empereur aurait-il été assassiné? Sa veuve, courroucée par la mort atroce de son amant et les humiliations subies, est visée. Flanquée des parvenus du règne, dont son ancien amant – et compagnon de débauche du tsar – Pierre Alexandre Menchikov, elle se précipite au Sénat pour revendiquer ses droits. Un manifeste est déployé qui la proclame, étant couronnée, seule héritière légitime du trône. Les opposants cèdent quand les officiers de la garde envahissent le palais d'Hiver et prêtent serment à la nouvelle autocrate. Catherine devient la première souveraine d'une suite presque ininterrompue d'impératrices, Anna Ivanovna, Élisabeth et Catherine II, qui régneront sur la Russie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le legs de Pierre le Grand sera une affaire de femmes! **■**



Immortel Pierre le Grand a modernisé son pays en l'arrimant à l'espace européen, lui conférant le statut d'empire en 1721, devenant lui-même le tsar de toutes les Russies. *Pierre le Grand sur son lit de mort*, d'Ivan Nikitin (XVIII^e s.) Musée russe, Saint-Pétersbourg.

La Villa Ledomaine d'undieu d'Hadrien



À Tivoli, près de Rome, l'empereur Hadrien (117-138) s'est fait construire une propriété monumentale, unique en son genre, à la fois lieu de pouvoir et de loisirs, et qui fascine par ses mystères. **PAR CHARLES GIOL**

Folie impériale Au pied des monts Tiburtins, à une trentaine de kilomètres de l'*Urbs*, la résidence s'étalait, du temps de sa splendeur, sur près de 120 hectares.



Il faut quitter Rome par l'est, dépasser la gare de Termini puis l'université de la Sapienza. La route a pour nom via Tiburtina, comme sous l'Antiquité, lorsque Tivoli s'appelait *Tibur*, et que de riches patriciens l'empruntaient pour rejoindre leurs *villae*, ces domaines à l'écart de l'*Urbs* où ils échappaient, le temps d'un été, à l'étouffante métropole. Une fois dissipée la litanie suburbaine des grandes surfaces, le paysage devient superbe, et l'on peut remonter le temps. Avec pour toile de fond les monts Tiburtins, contrefort des Apennins, se dévoile un panorama doucement vallonné, peuplé d'oliviers, de cyprès et de pins parasols. À une trentaine de kilomètres de Rome, la ville de Tivoli se profile bientôt. À l'écart d'un faubourg, une grille s'ouvre sur un chemin qui serpente à travers un parc ombragé. C'est ainsi que se dévoile le domaine rêvé d'Hadrien. Un songe à nul autre pareil, dont les vestiges, grandioses et énigmatiques, vous plongent dans une heureuse exaltation.

La villa Hadriana frappe d'abord par sa démesure. Les empereurs ne manquaient pas de villas, comme celle de Tibère à Capri, qui, nichée entre la mer et des grottes creusées dans la falaise, stupéfiait ses visiteurs par son décor. Mais aucun maître de Rome n'a fait preuve d'autant d'ambition qu'Hadrien pour se bâtir un refuge mêlant luxe, calme et volupté. Aussitôt après avoir accédé au trône impérial en 117 après J.-C., le successeur de Trajan lance ce chantier fou, qui se poursuivra tout au long d'un règne pourtant entrecoupé de longs voyages à travers ses provinces, du nord de la *Britannia* – ainsi qu'on appelait alors l'Angleterre – jusqu'aux portes de la Perse. Intellectuel et esthète frotté de culture grecque, passionné d'architecture, Hadrien n'a pas conçu de plan d'ensemble pour sa villa. Des bâtiments se sont élevés les uns •••

STEFANO TAMMARO/SHUTTERSTOCK.



1

Mon repos Plusieurs bâtiments – souvent uniques dans l'architecture romaine – s'élèvent dans la villa rêvée par Hadrien : (1) énigmatique, le « théâtre maritime », en réalité une microscopique maison circulaire entourée d'eau, dans laquelle Hadrien s'isolait du monde. (2) Autour de cette *domus*, se dressait un majestueux portique. (3) Le bâtiment des grands bains offrait les délices du thermalisme aux milliers d'invités.



2



DIMA MOROZ/SHUTTERSTOCK

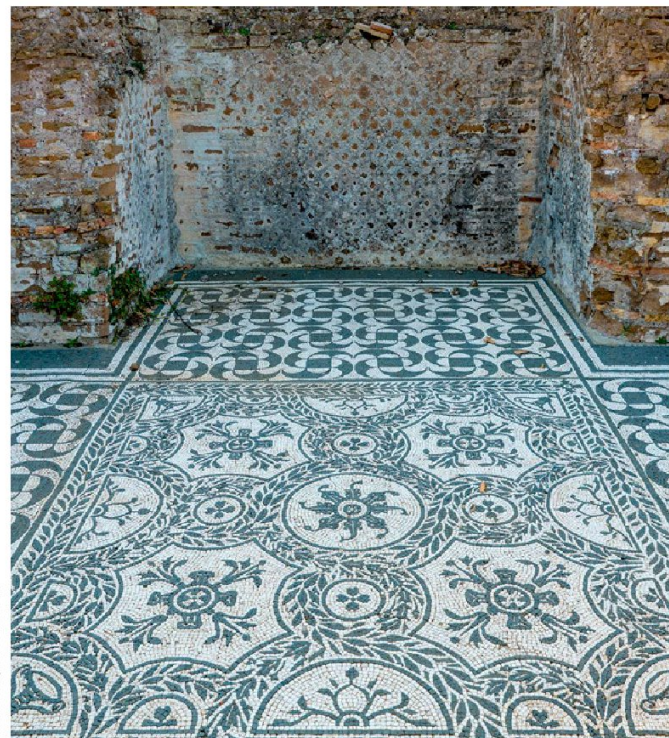
... après les autres, au gré de ses envies, jusqu'à former, sur 120 hectares, un domaine à la fois public et privé, où l'empereur pouvait régner en majesté et administrer ses possessions, entouré de sa cour, de ses conseillers et de dizaines de hauts fonctionnaires, tout en sacrifiant à son goût des arts et du délasserment.

Le premier vestige auquel se heurte aujourd'hui le visiteur est un haut mur, qui abritait un portique rectangulaire de plus de 200 mètres de longueur. Après chaque repas, Hadrien effectuait une promenade autour du bassin toujours visible. Ses médecins lui recommandaient d'en faire sept fois le tour, soit une marche de deux kilomètres, distance qu'ils jugeaient idéale pour aider à la digestion. Les Romains consacraient beaucoup de soins à leur corps : tout près de ce parcours sportif, s'élèvent les murs des «grands thermes» et, dans leur ombre, ceux des «petits thermes», bien plus luxueux, réservés à l'empereur et

à ses proches. Hadrien en aurait lui-même dessiné les plans, dont celui, singulier, du vestibule, avec ses parois convexes enserrant le visiteur. Parmi la trentaine d'édifices dont subsistent des vestiges au sein de la villa, on découvre en effet des formes jamais vues ailleurs dans l'architecture romaine. Ainsi de ce que la tradition a nommé le «théâtre maritime» : à l'intérieur d'un portique circulaire, un bassin en forme d'anneau enserre une petite île hérissée de murs. Les reflets du ciel sur l'eau, le jeu des lignes courbes des parois et de la verticalité des colonnes en font l'un des joyaux du domaine. Si les premiers archéologues, aux XVIII^e et XIX^e siècles, y ont vu un théâtre, des fouilles postérieures ont permis d'établir que l'île abritait, en réalité, une *domus* miniature, avec son atrium et même de minuscules thermes. Dans ce refuge ultime, Hadrien s'isolait lorsque ses tâches de maître d'un empire, alors à son apogée, lui pesaient trop. Pour se divertir, il pouvait aussi compter sur les bibliothèques et les théâtres que recelait cette véritable ville privée, où se pressaient sans doute près de 3 000 personnes lorsque l'empereur y séjournait.

Paradis sur terre, enfer sous terre...

Pour alimenter tout ce monde en eau, les bâtisseurs de la villa avaient conçu un vaste réseau de canalisations souterraines, connecté à un aqueduc voisin. Pour éviter le bruit et ne pas déranger Hadrien et ses hôtes, les chariots apportant les denrées circulaient également sous terre, en empruntant un réseau de trois kilomètres de passages souterrains courant sous tous les bâtiments. Sur les pavés tapissant ces tunnels, où les roues de ces pesants équipages ont creusé de profondes ornières, circulaient aussi les centaines de serviteurs, qui devaient être aussi peu visibles que possible. À l'ouest du domaine, on découvre ainsi, dérobées aux regards, sous une vaste terrasse, les minuscules cellules où dormaient tous ces esclaves : la villa n'était pas un paradis pour tous ses habitants. Au moins le passage du temps a-t-il donné le même visage aux bâtiments réservés aux plus modestes qu'aux édifices jadis les plus luxueux : des uns comme des autres ne restent que des murs mêlant la brique et le «béton romain», savant mélange de pierres, de chaux et de pouzzolane. Car, dès la fin de l'Antiquité, alors que la villa d'Hadrien avait été désertée de ses habitants, les riches parements de marbre qui ornaient les parois des plus beaux bâtiments ont commencé à être démontés pour décorer de nouvelles constructions à Rome ou dans la région de Tivoli. Le pillage s'est poursuivi au Moyen Âge et même durant la Renaissance : au milieu du XVI^e siècle, le cardinal Hippolyte d'Este, gouverneur de Tivoli, a largement puisé dans les marbres de la villa d'Hadrien pour décorer son propre domaine, bâti à quelques kilomètres de là, la villa d'Este, dont les jardins restent un enchantement. Puis, au XVIII^e siècle, les premières fouilles méthodiques du domaine répondirent à des préoccupations au moins aussi commerciales que scientifiques : les amateurs éclairés d'histoire romaine qui y présidèrent s'attachèrent, notamment, à exhumer les innombrables statues dont ...



DIVA MOROZ/SHUTTERSTOCK

Turnes de gardes Des tapis de mosaïque décoraient les bâtiments princiers mais aussi les logements des prétoriens chargés de la sécurité, qui se partageaient, à trois, ce type de chambres. Ci-contre, des cariatides le long du Canope, le plan d'eau dédié à Antinoüs, l'amant de l'empereur.

... Hadrien avait parsemé sa villa, pour les vendre aux papes et à d'autres riches amateurs d'antiques à travers l'Europe. Ainsi délesté de son marbre, le domaine n'en a peut-être que plus de charme, un enchantement qui tient au mystère nimbant ses ruines: les historiens antiques ne nous ont, en effet, légué que très peu d'informations sur la vocation précise de nombre de ses bâtiments.

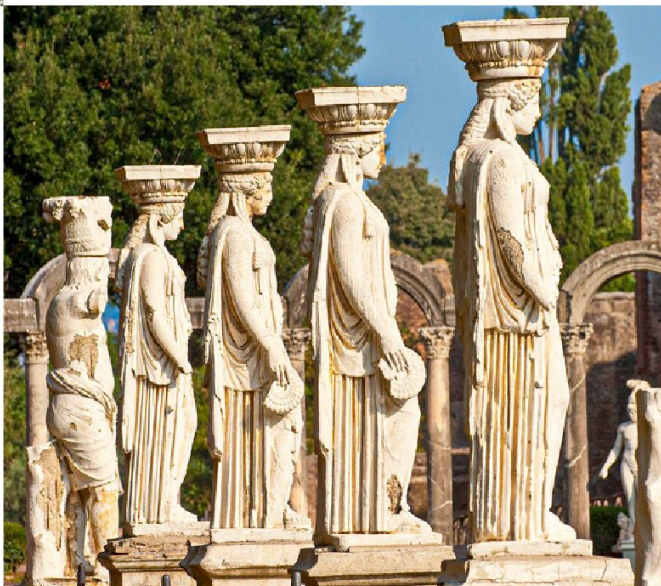
Les fantômes d'Antinoüs et de Yourcenar

Un rare passage de la peu fiable *Histoire Auguste* (œuvre anonyme de la fin du IV^e siècle) affirme qu'Hadrien aurait voulu reproduire des monuments l'ayant frappé au cours de ses voyages, bâtissant ainsi un empire en miniature. Les fouilles et les études menées au cours des dernières décennies ont remis en cause cette interprétation, qui a longtemps fait autorité. Que penser ainsi du «Canope», l'un des clous de la visite, ce vaste bassin entouré d'un portique et de nombreuses statues, harmonieusement bordé par les pentes de la colline dans laquelle il a été creusé? La tradition y a vu une référence au delta du Nil, et en particulier, donc, à la ville de Canope, dont Hadrien, en la visitant, avait admiré le temple dédié à Sérapis. L'empereur a-t-il ainsi voulu rendre hommage à son grand amour, le jeune Antinoüs, mort noyé dans le Nil au cours de ce voyage, comme beaucoup l'ont affirmé? Aucune inscription, aucun écrit antique ne permet de l'attester. Et, sans doute, est-ce

Une diaspora muséale

Les statues prélevées de la Renaissance jusqu'au XIX^e siècle à la villa Hadriana sont aujourd'hui dispersées dans de nombreux musées. À Rome, on peut se rendre aux musées du Vatican, qui en conservent la plus grande collection, constituée par les papes au fil des siècles. On y trouve notamment les statues d'Antinoüs et de divinités égyptiennes qui décoraient le Serapeum, le bâtiment situé au bout du bassin du Canope, où Hadrien donnait ses banquets. Toujours à Rome, les musées du Capitole abritent deux centaures en marbre gris noir, l'un vieux

et accablé, l'autre jeune et enjoué, qu'Hadrien avait fait venir d'Asie Mineure. Le Louvre possède un buste d'Antinoüs en Osiris, le British Museum un buste de l'empereur, les musées américains détiennent des statues de Sabine, l'épouse d'Hadrien, d'amazones, de satyres, d'animaux... De splendides panneaux de mosaïque ont également été «empruntés» à la villa, comme celui, fameux, des Colombes, aujourd'hui visible dans les musées du Capitole, ou encore le combat entre un centaure et des fauves conservé à l'Altes Museum de Berlin. C. G.



RENÉ MATTES/HEMIS.FR

mieux ainsi. En se promenant à travers ces somptueuses ruines, on ne médite pas seulement sur la fuite du temps et la fragilité des civilisations; devant chaque bâtiment, on joue à deviner les intentions de son génial et insaisissable architecte. En visitant la villa en 1924, Marguerite Yourcenar, imprégnée de littérature latine depuis l'enfance, s'était juré de consacrer un livre à ce fascinant personnage. Il lui a fallu plus d'un demi-siècle, après de nombreuses tentatives avortées, pour achever ses *Mémoires d'Hadrien*, qui lui offrirent une renommée mondiale. Il n'y a, bien sûr, pas de meilleure lecture à glisser dans votre valise pour vous guider à travers les merveilles hadriennes.

Vous avez rendez-vous avec l'histoire.

HISTORIA HORS-SÉRIE



CAMBODGE

De la grandeur d'Angkor à la terreur khmère rouge

9,90€ **HORS-SÉRIE**
SEULEMENT

Une œuvre, un artiste



La République, c'est la paix ! Sur cette toile, le peintre réunit un aréopage fabuleux de présidents et de souverains. Dans un décor où l'artiste exprime son amour des drapeaux, des médailles et de la République, un lion, échappé de ses fameuses jungles, monte la garde du mouvement pacifiste.

Le Douanier Rousseau, l'harmonie en couleurs

En 1907, dans son tableau dit *L'Union des peuples*, l'artiste, fer de lance de l'art naïf, peint un Paris moderne et célèbre le régime républicain ainsi que la concorde universelle entre les nations. Un rêve qui volera en éclats sept ans plus tard... **PAR CLÉMENT DIRIÉ**



'année 1908
se révèle

faste pour Henri Rousseau: l'avant-garde le célèbre à l'occasion du «banquet du Bateau-Lavoir», organisé par Pablo Picasso à la fin du mois de novembre. Autour du jeune peintre catalan et de la toile du Douanier Rousseau qu'il vient de dénicher chez un brocanteur de Montmartre, le *Portrait de Madame M.* (v. 1895), sont réunis les poètes Guillaume Apollinaire et Max Jacob, les artistes Georges Braque, André Derain et Marie Laurencin, les collectionneurs Leo et Gertrude Stein. Fernande Olivier, compagne et modèle de Pablo Picasso entre 1904 et 1908, se souvient: «Dans le fond, face à la verrière, à la place destinée à Rousseau, une espèce de trône, fait d'une chaise élevée sur une caisse, se détachait sur un fond de drapeaux et de lampions. Au-dessus, une large banderole "Honneur à Rousseau".» La bohème cubiste de la Butte, en passe de changer l'histoire de l'art, fête un confrère âgé de 64 ans, longtemps raillé

par la critique officielle comme un «peintre du dimanche», lui dont les tableaux ne s'inscrivent dans aucun des courants esthétiques des dernières décennies. Ce qui fera bientôt sa force. Si son nom d'artiste est une trouvaille de son ami Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu Roi* (1896), lui aussi originaire de Laval et longtemps hébergé par le Douanier Rousseau, il servit d'abord à moquer son ambition, jugée incompatible avec sa profession de gabelou à l'octroi de Paris.

Plébiscité par les jeunes

Nul doute que cette soirée du Bateau-Lavoir a également revêtu un caractère potache, avec vin coulant à flots, extravagances et numéros, comme lorsque Braque accompagne, à l'accordéon, Rousseau jouant, au violon, un air de sa composition. Néanmoins, il y a quelque chose de remarquable dans cet adoubement intergénérationnel à l'envers, où les plus jeunes accueillent leur aîné et lui déclare son importance, malgré l'opinion générale. Au sujet du tableau ...

En quatre dates

21 mai 1844

Né à Laval, il s'installe ensuite à Paris en 1868.

1886

Il expose pour la première fois, et sans succès, au Salon des indépendants.

1908

Apollinaire, Marie Laurencin et Gertrude Stein participent au «banquet du Bateau-Lavoir», donné en son honneur par Picasso.

2 septembre 1910

Décès à Paris, peu après avoir achevé *Le Rêve*, son dernier chef-d'œuvre.

Une œuvre, un artiste

L'utopie à la tribune

Sous une branche d'olivier portée par Marianne, le peintre réunit les six présidents français élus depuis 1879 : Jules Grévy, Sadi Carnot, Jean Casimir-Perier, Félix Faure, Émile Loubet et Armand Fallières, en exercice au moment de la réalisation du tableau. À leurs côtés, sanglés dans leurs uniformes, se tiennent le tsar Nicolas II, Pierre I^{er} de Serbie, François-Joseph d'Autriche, Guillaume II d'Allemagne, Georges I^{er} de Grèce, Léopold II de Belgique, Ménélik II d'Éthiopie, Mozaffaredine de Perse et Victor-Emmanuel II d'Italie. Sept ans avant la Première Guerre mondiale, à laquelle nombre d'entre eux participeront, ce manifeste pour la paix se lit malheureusement comme une utopie sans lendemain.



L'artiste patriote

Dans cette œuvre qui revisite la peinture d'Histoire, le Douanier Rousseau associe allégories et personnalités historiques, grands de ce monde et anonymes en liesse, goût pour les symboles républicains et les portraits de groupe. À droite, quatre personnages incarnent l'empire colonial français : Madagascar, l'Afrique noire, l'Indochine et l'Afrique du Nord. Le patriotisme de l'artiste – qui n'a jamais voyagé – exalte toutes les composantes de la France d'alors, de la capitale aux colonies.

... qu'il vient d'acheter, Picasso écrit : « La première œuvre que j'eus l'occasion d'acquérir est née en moi avec un pouvoir obsédant. C'est l'un des plus véridiques portraits psychologiques français. » De son côté, Rousseau lui aurait déclaré : « Nous sommes les deux plus grands peintres de l'époque, toi dans le genre égyptien, moi dans le genre moderne. » L'artiste « égyptien » acquiert, par la suite, trois autres œuvres de son



L'hommage à Étienne Dolet

Dans la partie droite du tableau, dominée par des dizaines de drapeaux tricolores flottant au vent, se dresse un imposant monument, emblématique de la politique de représentation des grands hommes dans l'espace public voulue par la III^e République. Des historiens l'ont rapproché, à juste titre, de la statue d'Étienne Dolet, héros de la libre pensée, qui orna, entre 1889 et 1942, la place Maubert, où cet imprimeur humaniste de la Renaissance fut brûlé en 1546.



estimé camarade dont, après sa mort, *Les Représentants des puissances étrangères venant saluer la République en signe de paix*, dit aussi *L'Union des peuples*, selon la formule inscrite sur le bouclier de Marianne, allégorie de la République française. Comment ne pas songer au désenchantement qui a dû saisir le peintre espagnol lorsqu'il réalise *Guernica* en 1937 en pensant à la toile de son ami ?

Des génies qui libèrent leurs intuitions

Il est certain, en tout cas, qu'il souhaitait la posséder, puisque celle-ci fut d'abord acquise par le célèbre marchand Ambroise Vollard, auquel il la racheta en 1913. Quant au Douanier Rousseau, il désirait ardemment qu'elle fût collectionnée par l'État français, compte tenu de son sujet. Mais il n'est pas étonnant qu'il n'en ait rien été, au vu des commentaires suscités par son exposition au Salon des indépendants de 1907. Le collectionneur Wilhelm Uhde se rappelle ainsi que « dans aucune comédie, dans aucun cirque, je n'ai entendu rire comme devant le tableau de Rousseau [...] ». On aurait mené à Charenton celui qui aurait voulu y trouver des qualités. » C'est au musée national Picasso qu'il faut aller l'admirer aujourd'hui...

Pacifisme et progrès

Moins connue que les œuvres de sa veine exotique et onirique, ce tableau reflète néanmoins une dimension essentielle du Douanier Rousseau : celle du peintre du Paris moderne, adepte du progrès, et du républicain pacifiste convaincu. Un an avant sa célébration par l'avant-garde cubiste, il y propose une cérémonie laïque dédiée à la concorde universelle, au dialogue des nations, aux valeurs cardinales de sa conscience politique : paix, travail, liberté, fraternité et union des peuples. Tels sont les mots inscrits sur les accessoires ornant cette tribune officielle, auxquels répondent la liesse d'une ronde de Parisiens en canotier et la multitude des drapeaux du monde entier et des rameaux d'olivier. L'utopie du message de l'artiste, incarnée par cette assemblée impossible, aussi bien temporellement que diplomatiquement, est sans aucun doute renforcée par son style inimitable, celui d'un peintre naïf qui écrivait que « toute liberté de produire doit être laissée à l'initiateur dont la pensée s'élève dans le beau et le bien. » Les maladresses de perspective, le réalisme raide des personnages, la stylisation exacerbée par l'usage de la couleur : tout concourt à créer un langage fortement original qui ne prolonge ni les traditions du XIX^e siècle ni ne s'avère tout à fait soluble dans la modernité de ce XX^e siècle qui débute. Le Douanier Rousseau est l'auteur d'une œuvre atemporelle, tout comme l'est notre désir de vivre en paix. ■

Après des débuts tardifs, le Douanier Rousseau réalise son premier chef-d'œuvre en 1890. Intitulé **Moi-même, portrait paysage**, c'est un acte d'affirmation. Il s'y représente en artiste sur l'un de ces quais de Seine, où il travaille alors pour l'octroi. Le tableau cristallise la rencontre de la modernité, symbolisée par la tour Eiffel,



CCO WIKIMEDIA COMMONS

et d'une vision naïve de la peinture, incarnée par le béret et la palette. Déjà, les jeux d'échelles et de perspectives démontrent qu'il est bien le premier des primitifs modernes. Dans son sillage, le XX^e siècle valorisa ces créateurs que l'on nomma les naïfs ou les primitifs, les « Peintres de l'instinct » ou « du Cœur sacré ». L'une des plus reconnus est bien sûr Séraphine de Senlis,



VILLE DE GRENOBLE/MUSÉE DE GRENOBLE/LLACROIX/ADAGP, PARIS/SP

femme de ménage découverte par le galeriste et collectionneur Wilhelm Uhde. Celui-ci fut l'un des premiers à s'intéresser à ces artistes autodidactes dont les œuvres se libèrent des canons de l'art savant pour laisser libre cours au « génie du cœur et de l'intuition ». Ainsi, pour Séraphine, l'imitation de la réalité est un prétexte au déploiement de l'imaginaire. Sa toile **Les Fruits** (v. 1928) témoigne d'une vision exaltée du monde végétal, ici l'apesanteur irréaliste et exubérante de fruits non identifiables. Quant à **La Fête de la Libération** (1945) d'André Bauchant, pépiniériste de formation, elle manifeste l'ancrage populaire de ces peintres et fait écho au plaidoyer pacifiste du Douanier Rousseau créé quatre décennies plus tôt – drapeaux compris. ■



CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCJ/P. MICEAT, C. BAHIER/IRMA-GRAND PALAIS/ADAGP, PARIS

Expos
Écrans
Livres

Cahier



FAMILLE DANIEL CORDIER/SP

Engagé Après une jeunesse maurrassienne, Daniel Cordier, ici à Paris en 1945, devient résistant et républicain pendant la guerre.

Plusieurs vies en un siècle

Jeune militant nationaliste puis secrétaire de Jean Moulin, galeriste, marchand d'art, historien... Daniel Cordier (1920-2020) nous a quittés il y a cinq ans. Une exposition retrace son destin aux multiples facettes.

L'extraît des *Dossiers de l'écran* présenté dans le parcours de l'exposition produit toujours un effet saisissant. Le 11 octobre 1977, sur le plateau de l'émission, Henri Frenay, ancien dirigeant du mouvement de résistance Combat, décrit Jean Moulin comme

un communiste dissimulé, déloyal à la France Libre. Face à lui, Daniel Cordier reste interdit, mais la honte de n'avoir su contrer efficacement cette « caricature venimeuse » l'oriente vers un nouvel engagement. À 57 ans, le compagnon de la Libération décide d'écrire

la biographie de son ancien patron : il s'y jettera à corps perdu, plongeant pendant douze ans dans les archives. Résultat : « des milliers de pages et des livres précieux pour les historiens, car ils sont truffés de sources », commente Sylvie Zaidman, directrice du musée de

la Libération de Paris et co-commissaire de cette exposition qui explore chaque face d'un destin hors normes... étonnamment amorcé dans les rangs de l'extrême droite. Né Daniel Bouyjou à Bordeaux dans une famille aisée, l'enfant de divorcés embrasse les idées politiques de son beau-père, Charles Cordier. Dès l'âge de 13 ans, il milite avec passion à l'Action française. À 18 ans, dans sa ville natale, il crée même un cercle Charles-Maurras

destiné aux collégiens et lycéens. Peut-il imaginer la déflagration sur le point de bouleverser ses convictions réactionnaires? Le 17 juin 1940, Pétain demande l'armistice. Une trahison pour le jeune patriote qui s'embarque, à 19 ans, pour l'Angleterre, brûlant de défendre son pays. De son acte d'engagement au sein des Forces françaises libres à son écharpe camouflée, de nombreux objets racontent ce séjour outre-Manche où, à son grand dam, il n'est pas envoyé au combat, mais doit suivre une formation militaire de sous-officier, puis d'opérateur-radio après son affectation, à sa demande, dans les services secrets de la France libre.

Formidable passeur, témoin et... vigie

Le 26 juillet 1942, jugé opérationnel, le voilà parachuté à Montluçon. Une rencontre inattendue va sceller son destin: Jean Moulin, représentant de De Gaulle en zone libre, le choisit pour assurer son «secrétariat»: Cordier, qui s'imaginait les armes à la main – et regrettera jusqu'au bout de ne pas s'être battu –, sera donc un homme de l'ombre. En vitrine, ses nombreux faux papiers permettent de se figurer la fébrilité inhérente à ses activités clandestines.

À la Libération, le jeune homme n'est plus le même. Parmi les combattants de la France libre, il a rencontré Raymond Aron, Stéphane Hessel, tous deux Juifs. Lui qui fut violemment antisémite a été choqué par l'ignominie de l'étoile jaune. La guerre l'a affranchi de

son idéologie réactionnaire. Après l'intensité de ce qu'il a traversé, un sentiment d'inutilité l'envahit. Mais Moulin l'a initié à l'art; ce sera sa voie. Pendant dix ans, il apprend à peindre, puis renonce. Il s'est mis à collectionner et ouvre, en 1956, une galerie dans la capitale. Jusqu'en 1964, elle compte parmi les plus originales de l'époque. Là encore, il s'engage, il risque. Un échantillon de tableaux signés Réquichot, Dado, Michaux, Dubuffet illustre son appétence pour les figures singulières. «Il est le premier, en 1961, à exposer Rauschenberg», relève Alfred Pacquement, conseiller scientifique de l'exposition et ancien directeur du Centre Pompidou. L'inclassable se réinvente encore en acteur majeur de la création du musée auquel il effectuera de très conséquentes donations, puis, on l'a vu, en historien et mémorialiste.

Dans ce foisonnement, une constante. «C'est un homme libre d'un bout à l'autre, humainement, artistiquement, sexuellement», résume Alfred Pacquement, rappelant que Cordier a publiquement évoqué son homosexualité. Hommage bienvenu à un formidable passeur, soucieux de transmettre ce qu'il avait appris, compris, collectionné, à ce témoin des flammes du xx^e siècle, vigie pour notre époque de braises. 

STÉPHANIE GATIGNOL

Daniel Cordier (1920-2020).

L'espion amateur d'art,

musée de la Libération de Paris (14^e), jusqu'au 13 juillet.

www.museeliberation-leclerc-moulin.paris.fr

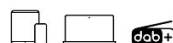


**CHAQUE
JOUR,
RETROUVEZ
L'HISTOIRE
AVEC
UN GRAND F.**

**9H et 14H
FRANCK
FERRAND
RACONTE**



INFO - ÉCO - CULTURE - MUSIQUE



Écoutez Radio Classique en direct ou replay sur radioclassique.fr, l'application mobile Radio Classique et en DAB+

Carcassonne, plongée virtuelle au cœur de sa vie médiévale

La nouvelle création d'Excurio, spécialiste des expositions immersives, coproduite par le Centre des monuments nationaux, nous entraîne en 1304, au cœur de la célèbre cité fortifiée.



Comme si c'était vrai Réalisée avec un grand sens du détail, l'aventure permet de découvrir des portions disparues de la forteresse et de rencontrer des personnages historiques.

À quoi Carcassonne pouvait-elle ressembler au tout début du ^{xiv}^e siècle, à l'époque où elle connut son apogée ? La nouvelle création d'Excurio (déjà à l'initiative de *L'Horizon de Khéops*, *Éternelle Notre-Dame*, *Un soir avec les impressionnistes*, *Paris 1874* ou *Mondes disparus*), nous catapulte au Moyen

Âge, dans le décor majestueux de la plus grande cité fortifiée d'Europe. Équipé d'un casque de réalité virtuelle, nous voici dans les pas de Simon, chargé de la défense des remparts. À sa suite, pendant 45 minutes, nous allons arpenter les rues étroites, grimper sur les chemins de ronde pour des sensations écrasantes

ou vertigineuses, déambuler dans l'effervescence d'un marché (auquel ne manquent que les odeurs !) et éprouver la fébrilité d'une population sous la surveillance de l'Inquisition. Chaque étape de cette aventure coproduite par le Centre des monuments nationaux nous subjugue par un réalisme qui pousse

le souci du détail jusqu'à laisser filer un rat à nos pieds : frayeur garantie pour les phobiques ! Mais, au-delà de l'extrême soin apporté à la reconstitution, le récit permet de comprendre l'importance stratégique de la forteresse, l'ingéniosité d'un système de défense parmi les plus avancés de son temps...

Des décors restitués

En se positionnant en 1304, alors que la ville s'apprête à recevoir la visite du roi Philippe le Bel, il entrouvre une fenêtre sur la complexité du contexte politique, social et religieux dont Carcassonne est alors le creuset. Ce voyage dans le temps permet de découvrir des parties disparues de la forteresse, comme la cour d'honneur, la salle d'apparat du sénéchal, les décors peints de la cathédrale... Sans se substituer à la visite physique du fleuron languedocien, l'immersion apparaît comme un très pertinent complément ou préambule à sa découverte. Une expérience sensorielle et pédagogique réussie, à dimension familiale. **■ s. g.**

Les Derniers Remparts.

Carcassonne 1304. Centre commercial Bercy-Village, Paris (12^e) ; 9-21, rue Saint-Sernin, Bordeaux (33) ; centre commercial Confluence, 112, cours Charlemagne, Lyon (69). www.eclipso-entertainment.com

Paquebots à l'avant-garde

Après avoir fait escale au Musée d'arts de Nantes en 2024, cette expo poursuit son voyage au MuMa du Havre qui l'a coproduite, et s'ancre dans une ville d'où s'élance, il y a tout juste quatre-vingt-dix ans, le paquebot *Normandie*. Dès sa mise en service en 1935 sur la ligne Le Havre-New York, sa silhouette hydrodynamique, effilée, harmonieuse tape dans l'œil des artistes, mais l'iconique vaisseau n'est pas le seul à nourrir leurs créations. Symboles de modernité, traits d'union entre la vieille Europe et le continent américain, les géants des mers inspirent abondamment les peintres, photographes, graphistes, cinéastes ou architectes de l'entre-deux-guerres des deux côtés de l'Atlantique. Tout à la fois impressionnés par leur immensité et leur machinerie de pointe, les artistes



COLLECTION FRENCH LINES & COMPAGNIES

Photomontage Fascinés par les géants des mers, les artistes les mettent en scène dans leurs œuvres. *Le Normandie dans la V^e avenue*, studio Byron Company (v. 1935).

d'avant-garde les déclinent jusqu'à l'obsession. Ils les figurent vus du quai ou depuis leur bord, s'emparent de leurs cheminées massives, de leurs ponts-promenade ou imposantes salles à manger. Représentés dans un parcours riche de 180 œuvres, Fernand Léger, Raoul Dufy, Mallet-Stevens, Eileen Gray, Marcel Duchamp et bien d'autres contribuent à l'émergence d'une

esthétique transatlantique dont nos imaginaires restent imprégnés. Même si, dès la fin des années 1930, l'horizon s'obscurcit et que les traversées vers l'exil ouvrent un chapitre dont l'insouciance devient absente. **S. G. Paquebots, 1913-1942, une esthétique transatlantique**, Musée d'art moderne André-Malraux, Le Havre (76), du 26 avril au 21 septembre. www.muma-lehavre.fr

Réjouissances flamandes, entre exutoire et rituel

Kermesses, noces villageoises, réceptions princières, *Ommegang* (concours de tir à l'oiseau), etc., les Pays-Bas des XVI^e et XVII^e siècles ont manifesté une appétence pour la fête, abondamment restituée par les peintres de l'époque. Reconnue d'intérêt général, cette exposition s'appuie sur la représentation de ces manifestations – devenue un genre pictural à part entière – pour explorer leur diversité, leur sens et leur rôle. Construite autour d'œuvres de Rubens, Bruegel ou Jordaens, forte d'une centaine de tableaux, gravures, dessins et objets dont des prêts exceptionnels



Rabelaisien *Le Roi boit*, de Jacob Jordaens (1640), Bruxelles.

du Louvre et des musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, elle montre que les réjouissances sont bien plus qu'un simple amuse-

ment. Exutoires au malheur comme au bonheur, elles permettent d'affronter les calamités auxquelles les Pays-Bas de l'époque

sont confrontés, eux qui subissent les outrages de la guerre de Quatre-Vingts Ans (1568-1648), des famines et des épidémies. Qu'elle soit solennelle ou débridée, urbaine ou campagnarde, la fête rassemble au-delà du sexe, de l'âge ou de la condition et apparaît aussi comme un moyen de faire société. Si votre œil s'est attardé sur de truculentes scènes de lâcher-prise, vous découvrirez comment l'État et l'Église, pour leur part, régulent les excès. **S. G.**

Fêtes flamandes et célébrations : Bruegel, Rubens, Jordaens, palais des Beaux-Arts, Lille (59), du 26 avril au 1^{er} septembre. www.pba.lille.fr

MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE, BRUXELLES / J. GELLYNS - ART PHOTOGRAPHY/SP

Télévision

Esclavage : briser les chaînes de l'oubli

En conviant des descendants d'esclaves ou d'acteurs de la traite négrière à explorer leur généalogie, ce documentaire nous propose une approche extrêmement concrète de l'infâme trafic d'être humains et de ses répercussions contemporaines.

Entre le ^{xviii}^e et le ^{xix}^e siècle, 4300 expéditions négrières sont parties de nos ports, faisant de notre pays l'un des rouages du commerce triangulaire. Des Français d'aujourd'hui comptent des esclaves parmi leurs aïeux ; d'autres, des capitaines de navires, des armateurs ou des colons qui ont arraché 1,5 million d'hommes, de femmes et d'enfants au continent africain. Tout en rappelant les dates et les chiffres, ce

documentaire tire sa singularité de sa démarche : Sonia Dauger et Xavier Lefebvre ont invité des anonymes et des personnalités à partir à la rencontre d'ancêtres dont ils ignoraient, souvent, presque tout. Sous l'œil de la caméra, le chanteur Kalash est ainsi amené à « faire connaissance » avec son aïeule Célimène, née en Afrique vers 1768. Capturée par des marchands d'esclaves, vendue à un équipage français, l'infortunée doit embarquer pour la Mar-

tinique sans aucune idée de son destin... Le footballeur réunionnais Guillaume Hoarau s'engage, lui, sur les traces de Génèreuse, qui a vu le jour vers 1753 à Madagascar ou dans l'actuel Mozambique : envoyée à 15 ans dans une plantation de coton de l'île Bourbon (La Réunion), elle y a vécu jusqu'à sa mort.

Un héritage commun

Ces incarnations amplifient l'impact du récit chronologique en leur conférant une dimension très concrète et les réactions à chaud des descendants prouvent combien l'histoire de l'esclavage a toujours des répercussions éminemment contemporaines. La comédienne Stéfi Celma, le rappeur Joey Starr, l'artiste lyrique Marie-Laure Garnier

ou la journaliste Karine Baste sont tous chahutés par des montagnes russes émotionnelles où l'incrédulité, parfois la colère, cède la plupart du temps le pas à la fierté. « Je me sens comme le maillon d'une chaîne, confie Kalash, pas d'une chaîne qui me retient en captivité, mais comme une continuité. »

Le film entend souligner que la mémoire des crimes commis pour de l'argent et du sucre n'est pas qu'une affaire d'Afro-descendants et que chaque citoyen doit savoir regarder en face cet héritage commun. Certains montrent, d'ailleurs, courageusement l'exemple, à l'image de Pascal Lemerrier, manifestant son écœurement à la lecture des carnets de voyage de son aïeul, un capitaine de navire esclavagiste capable d'écrire dans une même phrase : « J'ai pêché un poisson » et « J'ai jeté une petite Noire à la mer ». L'absence d'humanité de Ménard de Landeboulou entre en collision avec ce rappel sidérant : après l'abolition en 1848, chaque propriétaire d'esclave a reçu une indemnité de l'État pour compenser son « manque à gagner ». Les anciens maîtres ont ainsi touché 126 millions de francs or, soit l'équivalent de 3 millions d'euros, des contribuables français. **■ s. g.**
Aux origines, l'esclavage, de Sonia Dauger et Xavier Lefebvre (110 min). Le 12 mai en prime time sur France 2.



Trombinoscope Si certains Français sont descendants d'esclaves, d'autres le sont de négriers.

Télévision

FN-RN: anatomie d'une ascension



TALWEG/SP

Métamorphose Du FN au RN, le parti du clan Le Pen travaille à devenir fréquentable, avec l'aide des formations traditionnelles.

Si l'un des propos tirés de ce documentaire doit nous rester en mémoire, ce sera cette analyse cynique de Franck Timmermans au sujet des années Mitterrand. «La gauche, ça a été formidable», déclare l'ancien secrétaire général adjoint du Front national. «Cette décennie a été un boulevard et nous n'y sommes pour rien.» Sollicitant le concours de personnalités politiques de tous bords (dont Jean-Christophe Cambadélis, Jacques Toubon, Roselyne Bachelot...), ce film s'emploie méthodiquement à montrer comment le Front, créé en 1972, puis le Rassemblement national, se sont imposés dans le paysage français et comment par déni, calcul stratégique ou récupération, les partis traditionnels ont contribué à leur installation et à la banalisation de leurs idées. Enseignements de cette édifiante démonstration courant sur cinquante ans: FN et RN ont manifesté une habileté certaine à faire fructifier les «coups de pouce» et l'option de se réapproprier leur fonds de commerce n'est jamais payante pour leurs adversaires, quand elle est lourde de conséquences pour la société. Nonna Mayer, chercheuse au CNRS, rappelle ainsi un fait. En 1991, Giscard assimile l'immigration à une invasion. Dans la foulée, Chirac stigmatise «le bruit et l'odeur» des immigrés qui gêneraient leurs voisins de palier français. «Après cela, notre indice d'acceptation des minorités fait une chute brutale», explique-t-elle en se référant à un rapport annuel de la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDDH). Et de pointer la responsabilité de nos dirigeants avec cette conclusion: «L'exemple vient d'en haut.» **S. G.**
Retour de flamme, 50 ans de normalisation de l'extrême droite, d'Émile Rabaté et Valérie Igounet (60 min). Le 11 mai, à 20 h 50 sur Histoire TV.

Cinéma

Une jeunesse soudanaise

En 2019, le Soudan célèbre la chute du dictateur Omar al-Bachir après trente ans d'un règne marqué par la charia, la guerre civile et les exactions des milices. Mais l'espoir d'une transition démocratique s'étiole sous le joug des généraux Al-Bourhane et Hemetti, auteurs de nouveaux massacres: tentes incendiées, tirs à balles réelles, viols en masse. Dans un soulèvement puissant, la jeunesse résiste avec une force inouïe. La caméra de Hind Meddeb suit la quête de liberté de ces jeunes gens rêvant de démocratie et rassemblés pour un sit-in à Khartoum. S'appuyant sur des témoignages, le film met en lumière la résilience d'un peuple, digne et épris de poésie jusque dans les discussions politiques. Un coup de projecteur plus que nécessaire sur un pays oublié où l'on parle 117 langues et où, entre 2018 et 2023, 12,5 millions de Soudanais ont été déportés et pas moins de 20 000 civils tués. **YETTY HAGENDORF**
Soudan, souviens-toi, documentaire de Hind Meddeb, (76 min). Sortie en salle le 7 mai.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

HISTOIRE TV

HISTORIA

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC CANAL+
canal 118

free
canal 205

orange
canal 124

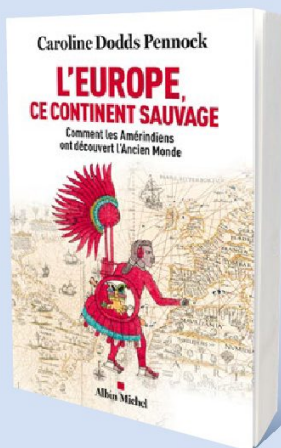
SFR
canal 177

Des Indiens dans la ville

Sacré changement de perspective avec ce brillant ouvrage ! Comment, au XVI^e siècle, les milliers d'Amérindiens, forcés ou pas, de se rendre en Europe, ont-ils jugé ce continent, ses habitants et ses mœurs ? Pour eux, les sauvages ne sont pas ceux que l'on croit...

À l'orée du XVI^e siècle, les sociétés amérindiennes entrent en collision avec les conquérants européens. Leur tragédie, longue de presque quatre cents ans, a été maintes fois contée et étudiée, de la chute de Tenochtitlán (1521) au massacre de Wounded Knee (1890). La vision des vaincus a été longtemps occultée avant de faire surface dans les années 1960, à la faveur de l'avènement de la contre-culture et des revendications des minorités. Dépouillée des oripeaux du mythe, la conquête des Amériques continue aujourd'hui à susciter l'intérêt des chercheurs, qui s'appuient sur de nouveaux fonds d'archives, l'archéologie ou des bribes de tradition orale. En témoigne cet ouvrage magistral, destiné à devenir un classique, signé d'une spécialiste de l'histoire des peuples indigènes d'Amérique et enseignante à l'université de Sheffield.

Dans la veine des travaux récents d'Andrés Bernal sur l'esclavage de masse – trop souvent négligé – dont ont été victimes les premiers habitants du Nouveau Monde, l'auteure s'intéresse à la dimension humaine de la colonisation,



à travers la perception qu'ont eu du continent européen les Indiens qui y ont été transportés, souvent contre leur gré. Durant tout le XVI^e siècle, des dizaines

de milliers d'Amérindiens – serviteurs, otages, diplomates, interprètes... – débarquent dans l'Ancien Monde et découvrent un univers totalement inédit. Aztèques, Mayas, Taïnos, Totonèques et Inuits sont éblouis par ses richesses, mais s'insurgent contre les inégalités sociales et la brutalité des mœurs – en particulier les mauvais traitements infligés aux enfants. Les cours européennes leur réservent parfois des honneurs selon leur statut, à l'image des festivités organisées pour célébrer l'entrée d'Henri II et de Catherine

de Médicis à Rouen en 1550, mais la plupart de ceux qui ont survécu aux maladies épidémiques ont connu des destins tragiques et n'ont jamais pu rentrer chez eux. Attachés à leur mode de vie et fiers de leurs traditions, ils ont été exhibés comme des trophées, humiliés comme des bêtes de foire ou asservis comme serviteurs ou esclaves sexuels...

Grâce à un habile croisement de sources inédites, l'auteure tire de l'oubli ces parcours singuliers pour mettre en lumière ce pan méconnu de l'histoire des échanges transatlantiques. Une étude passionnante et novatrice. **FARID AMEUR**
L'Europe, ce continent sauvage. Comment les Amérindiens ont découvert l'Ancien Monde,

de Caroline Dodds Pennock (Albin Michel, 384 p., 24,90 €).



Point de vue Pour les habitants du Nouveau Monde, l'Europe est riche, mais violemment inégalitaire. Un village indien est reconstitué lors de l'entrée d'Henri II à Rouen, le 1^{er} octobre 1550.



L'art khmer de la torture

Sur la couverture du cahier noir conservé dans les archives de l'ancien centre de mise à mort khmer S-21, un titre trompeur : *Liste de statistiques du Santebal S-21*. Ces pages manuscrites égrènent, avec application, les leçons de techniques d'interrogatoire dispensées par le tortionnaire Duch [lire le Hors-série d'*Historia* actuellement en kiosques]. Anne-Laure Porée décrypte les mots pour « décortiquer la langue des bourreaux » et dévoile les rouages idéologiques du système d'extermination khmer.

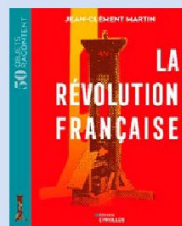
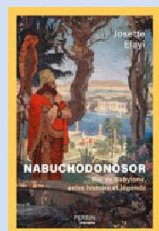
MATHILDE SAMBRE

La Langue de l'Angkar, de Anne-Laure Porée (La Découverte, 256 p., 20 €).

Le flacon et le règne d'un roi

Une bouteille de champagne de 15 litres, mais pas seulement ! Si cet ultime avatar n'accroche que son nom, il stimule la volonté de comprendre comment a résisté la légende du plus fameux roi de Babylone (605-562 avant J.-C.). Côté lumineux, le bâtisseur compulsif soucieux d'assurer son renom. Côté obscur, le destructeur du temple de Salomon, fléau des Judéens comme il l'a été d'autres peuples, mais qui n'avaient pas les prophètes Daniel et Jérémie pour leur servir de hérauts. LAURENT AVEZOU

Nabuchodonosor. Roi de Babylone, entre histoire et légende, de Josette Elayi (Perrin, 317 p., 22 €).



La Révolution, « objets » d'étude !

Saviez-vous, qu'à la Révolution, des médailles avaient été frappées dans le métal des verrous des cachots de la Bastille ou que la première guillotine fut livrée par un fabricant de clavecins ? Jean-Clément Martin offre, autour d'objets emblématiques, une analyse complète et didactique de la période et lance (avec l'ouvrage consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation) cette nouvelle collection. Ou quand l'étude de la culture matérielle renforce la connaissance. Un pari réussi. M. S.

La Révolution française, de Jean-Clément Martin (Eyrolles, coll. « 50 objets racontent », 208 p., 21,90 €).

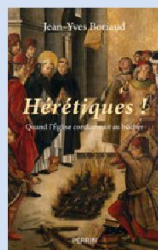
Hérétique et pathétique

Peu ordinaire, ce père autoritaire, dont l'auteur, son fils, fouille le passé vénéneux. Engagé en 1943 dans la LVF quand tout annonçait la chute du Reich, Freddy Douroux combat jusqu'au dernier jour, dans les ruines de Berlin. Récit familial, l'ouvrage est aussi une remarquable enquête historique. Loin des récits de Saint-Loup ou de Mabire, ce livre dévoile l'incurie des légionnaires et, pis encore, leur participation à des massacres de civils russes. Ils ne regrettèrent pourtant rien et construisirent une légende dorée que dynamite ici l'auteur. STÉPHANE SPIVAK

Un père ordinaire, de Philippe Douroux (Flammarion, 369 p., 21,50 €).



Faire le choix, et le bon !



L'unification de l'Église chrétienne constitua, pendant des siècles, un chemin difficile, émaillé de contestations et de condamnations. Il fallait définir une croyance et des règles de vie commune, et l'Église institutionnelle devait combattre les « choix » divergents de certains – car, en grec, hérésie ne signifie rien d'autre que « choix ».

L'auteur concentre son propos sur le bouillonnement intellectuel des XV^e et XVI^e siècles, qui voit la remise en cause de l'Église romaine, de son interprétation des Écritures et de ses règles. Réforme ou hérésie, telle est la question brûlante qui se pose alors. LAURENT VISSIÈRE

Hérétiques ! Quand l'Église condamnait au bûcher, de Jean-Yves Boriaud (Perrin, 416 p., 23 €).

Les épouses du Seigneur



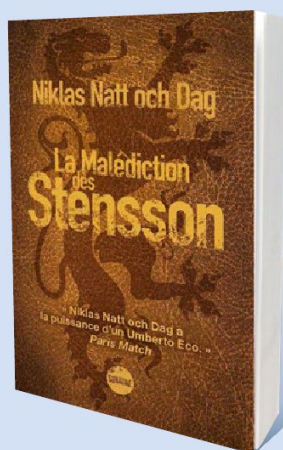
Si le christianisme médiéval a été dominé par de grandes figures masculines, les femmes ont également pu trouver, grâce à la vie religieuse, un espace d'expression et de liberté. Il y eut de grandes mystiques comme Hildegarde de Bingen et Claire d'Assise. Mais l'auteur met surtout en avant – ce qui fait l'originalité de son travail – celles qui, en marge de l'Église, ont cherché

à exprimer leur vision de Dieu. Beaucoup appartiennent à des tiers-ordres, comme Catherine de Sienne ou Angèle de Foligno. D'autres, plus libres, telle Marguerite Porète, furent persécutées, voire brûlées. Avec élégance et clarté, l'auteur fait ainsi revivre ce mysticisme féminin injustement oublié. L. V.

Les Passionnées de Dieu. Expériences religieuses féminines au Moyen Âge, d'André Vauchez (Le Cerf, 304 p., 25 €).

La mystérieuse saga des Stensson

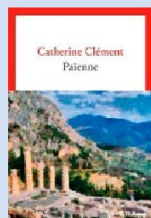
Suède, 1434. Les Stensson, chevaliers et conseillers royaux, arborent avec fierté leur blason d'azur et d'or. Après tout, n'ont-ils pas dans les veines «le sang pur des rois immémoriaux, de sainte Brigitte et de saint Erik en personne»? Mais ces puissants seigneurs aspirent à un pouvoir plus grand encore et, surtout, se sentent spoliés par le souverain Erik, roi de Norvège, du Danemark et de Suède, et ses alliés allemands et danois. Alors qu'un soulèvement se prépare, attisé par la tutelle des intendants, souvent étrangers, et surtout par la pression fiscale qu'ils exercent sur le peuple, Måns, un rejeton du clan, est choisi pour rallier le mouvement rebelle conduit par Engelbrekt Engelbrektsson. Sa



mission: faire office de tête de pont de la lignée, et lui garantir une place de choix dans le nouvel ordre qui résultera de la confrontation. Deux années durant, l'adolescent mal dégrossi se mue en homme aux côtés du meneur de la fronde, jusqu'à atteindre le statut d'indispensable acolyte, et peut-être davantage... Après avoir frappé un grand coup avec sa trilogie noire 1793, 1794 et 1795, Natt Och Dag, le nouveau chef de file de la fiction historique suédoise, nous entraîne dans une Suède médiévale bouillonnante avec cette saga autour d'un héros du récit national, qui a aussi écrit une page de son histoire familiale, Måns étant l'ancêtre de l'écrivain. Les raisons du meurtre d'Engelbrekt demeurant inconnues, l'auteur recourt à la fiction pour combler les vides et en profite pour conférer une place aux grands oubliés de la chronique officielle: le peuple et les femmes. Sa plume brosse un rude pays de paysans, de pêcheurs et de mineurs écrasés d'impôts, prêts à s'enrôler pour un avenir meilleur, mais aussi de personnages féminins forts. Mères protectrices ou sœurs sacrifiées en quête de sens, elles constituent, tout autant que leurs hommes, les piliers de la lignée. Roman d'apprentissage, fresque guerrière et sociale, cet opus bien documenté et brillamment écrit nous dévoile une page méconnue de l'histoire scandinave. **ISABELLE MITY**

La Malédiction des Stensson, de Niklas Natt och Dag (Sonatine, 640 p., 24,90 €).

Le chagrin et la pythie



Delphes, janvier 392. Au sanctuaire d'Apollon, la pythie Aglaé IV et le grand prêtre Nikos se préparent à la fin d'une ère. Depuis que l'empereur Théodose a proclamé le christianisme unique religion de l'Empire, le paganisme n'est pas en odeur de sainteté. Dès novembre 392, les cultes païens sont officiellement interdits. Il ne

reste aux serviteurs des anciens dieux que la conversion ou la fuite. Catherine Clément conte leur odysée avec un plaisir non dissimulé et pose un regard bienveillant sur ces divinités si humaines, condamnées à céder la place à un monothéisme corseté confinant parfois au fanatisme. **I. M.**

Païenne, de Catherine Clément (Le Seuil, 272 p., 21 €).

À l'abordage !



François Ceresa a fait tous les métiers : maçon, peintre, chauffeur. Il a étudié la médecine, l'art dramatique, la philosophie. Il a collaboré au *Nouvel Obs* et au *Figaro* et dirige aujourd'hui *Service Littéraire*. En somme, tout ce qu'il faut pour devenir un écrivain bourlingueur du verbe. Prix Michel Déon de l'Académie française, notre homme ne manque pas de panache. Il lui

en a fallu hier pour écrire une suite aux *Misérables* ; il lui en faut aujourd'hui pour se plonger dans la vie mouvementée de François de Maillereau qui rêve de devenir flibustier. Ceresa, comme Louis XVI, n'est jamais monté sur un bateau. Mais comme lui, il sait tout des océans et de leurs tempêtes, des combats et des manœuvres hasardeuses. Son livre nous prend par la main comme jadis les forbans de nos lectures d'enfance. Une merveilleuse invitation au voyage. **GÉRARD DE CORTANZE**

Pavillons noirs, de François Ceresa (éditions de Paris-Max Chaleil, 208 p., 17 €).

De cape, d'épée et de beauté...



Nous retrouvons Fontrailles, toujours en quête du livre des Rose-Croix – recherché par Richelieu, Buckingham et les jésuites... – qui, espère-t-il, lui permettra de redresser ses tares physiques et d'enfin conquérir son amour de jeunesse, Isabeau. Mais la vraie beauté est dans l'âme apprendra le vicomte, après avoir frôlé dix fois la mort et la torture,

au fil d'aventures qui lui font croiser aussi bien Descartes que Richelieu, sans oublier les trois mousquetaires, car on peut poursuivre la lecture alternée du chef-d'œuvre de Dumas et de ce roman picaresque bien tourné. **L. A.**

Le Vicomte et les mousquetaires, tome 2 : « La Conspiration Richelieu », de Lawrence Sanders (Le Cherche Midi, 398 p., 21,90 €).

Festival Imaginales

À Épinal, l'imagination en liberté

C'est «LE» rendez-vous à ne pas manquer ! Cette année encore, le festival des Imaginales rassemblera à Épinal toute la fine fleur des mondes imaginaires. Du 22 au 25 mai se presseront dans les Vosges tous les amoureux du genre, français et internationaux. Rencontres, expositions, conférences, cafés littéraires, spectacles, stands de cosplay et d'associations... Près de 200 auteurs, illustrateurs, spécialistes seront présents lors de ces journées placées sous la direction artistique de l'illustrateur de science-fiction Gilles Francescano. Le thème de cette nouvelle édition ? «Hors Normes». Une invitation à repousser les limites, pour faire surgir l'immense créativité de cette fantastique galaxie, dans la multiplicité de ses expressions littéraires et artistiques. S'interroger sur



la «norme», explorer la notion d'altérité, rêver d'ailleurs et s'ouvrir au décloisonnement des arts, telle est la vocation de cette saison... Professionnels, jeunes lecteurs et bibliothécaires remettront onze prix littéraires ; plusieurs parcours-expositions dévoileront les univers et les techniques plurielles d'artistes ultra-talentueux. L'événement, lieu de partage et d'échange pour tous les passionnés de fantasy, ceux qui la nourrissent et ceux

qui l'aiment, est en accès libre et gratuit, et entend favoriser par ses installations l'accueil des publics en situation de handicap. Enfin, la Cité des Images deviendra le théâtre des hypnotisantes Nocturnes des Imaginales, lors desquelles des projections lumineuses animeront les architectures de la ville (vidéo-mapping). Tout un programme ! **M. S.**

MAKYO - GRÉSY - DE STENA LOUIS XI L'UNIVERSELLE ARAIGNÉE

UN REGARD INÉDIT SUR L'UN DES ROIS
QUI A FORGÉ LA FRANCE MODERNE

DISPONIBLE AU RAYON BD

DEL COURT

“Alix est un voyageur du temps qui donne le goût de l'Histoire”

Il fêtera bientôt ses 80 ans mais conserve une jeunesse éternelle. Né sous le pinceau de Jacques Martin, le Gaulois revient dans une nouvelle aventure, signée Jailloux et Seiter.



Marc Jailloux

SOPHIE HERVIER/SP



Roger Seiter

DR

HISTORIA – Pour vous, que représente le personnage d'Alix?

Marc Jailloux – Un compagnon de jeunesse! Alix m'a donné le goût de l'Antiquité, de l'histoire et du latin. C'est un voyageur du temps qui m'a fait parcourir le bassin méditerranéen à la découverte de civilisations comme la Grèce, l'Égypte ou Babylone. Alix est un personnage solaire avec sa chevelure dorée, et il y a un peu, comme pour Tintin, un effet de miroir. Jacques Martin a eu un coup de génie en donnant à son personnage la représentation d'une forme de beauté idéale grecque.

Roger Seiter – En tant que jeune lecteur, lire un album d'Alix était l'occasion de me plonger dans une époque qui me fascinait par son faste, ses héros et ses batailles épiques. Et puis, j'ai eu la chance de rencontrer

Jacques Martin au début des années 2000. Il était un auteur prestigieux au sommet de sa carrière et moi un débutant. Mais nous avons beaucoup échangé. Comme lui, je suis né à Strasbourg: cela l'a amusé et nous a rapprochés. Pour moi, Alix symbolise avant tout la passion de Jacques Martin pour l'histoire en général et l'Antiquité en particulier.

La série créée en 1948 constitue-t-elle toujours une référence pour la BD historique antiquisante?

M. J. – Le personnage fêtera ses 80 ans dans trois ans. Cette longévité n'est pas le fruit du hasard. Un peu comme la colonne de marbre représentée en quatrième de couverture des albums: elle est intemporelle. Si les aventures d'Alix se déroulent sur une période assez restreinte

– autour de 50 av. J.-C. –, on peut établir des passerelles avec des civilisations plus anciennes. Enak, compagnon d'aventures d'Alix est peut-être descendant d'une vieille dynastie égyptienne. Quant à la rigueur historique de la série, elle ne bride jamais le dynamisme des récits.

R. S. – L'œuvre de Jacques Martin demeure unique. Dans les années 1950, les histoires publiées dans le journal *Tintin* étaient destinées à la jeunesse, parfois avec des décors historiques, mais sans aucune prétention pédagogique. Pas Alix. C'est un jeune garçon de son époque, dont les aventures illustrent ce qu'étaient les réalités antiques – intrigues politiques, guerres et vie quotidienne. Et ses aventures peuvent intéresser autant les enfants que les adultes.

D'où vous est venue l'idée de l'album?

R. S. – C'est Marc Jailloux qui, le premier, a évoqué la civilisation minoenne, une des rares grandes civilisations antiques que n'avait pas abordées Jacques Martin. Et c'est effectivement une civilisation fascinante par sa modernité et sa sophistication, quinze à vingt siècles avant Jules César. Je pense notamment à l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, à une époque où ce n'était pas vraiment la norme...

M. J. – J'essaie de proposer, la plupart du temps, une thématique au scénariste. L'idée étant d'explorer de nouveaux lieux, de nouvelles civilisations ou des thématiques peu ou pas encore développées dans la série. Je me souviens d'avoir fait part à Roger de mon envie d'une aventure

se déroulant sur une île, où habiterait une famille un peu particulière. Alix et Enak seraient captifs, puis traqués comme du gibier... La civilisation minoenne s'est imposée progressivement et le projet a pris de l'épaisseur.

Ces îles, perdues dans l'Atlantique et peuplées de Crétois, constituent-elles une référence ou un hommage à *L'Île maudite*?

R. S. – Il y a, de toute évidence, des similitudes entre les deux albums. Dans le cas de *L'Île maudite*, on avait affaire à des exilés carthaginois, qui s'étaient installés, eux aussi, au-delà des Colonnes d'Hercule. Mais les similitudes s'arrêtent là. Les sujets abordés dans les deux ouvrages sont vraiment différents. *Le Royaume interdit* traite de problématiques très modernes. Comment une civilisation peut-elle gérer l'épuisement des ressources naturelles de

“ Jacques Martin a eu un vrai coup de génie en donnant à son personnage la représentation d'une forme de beauté idéale grecque ”

son espace vital? Comment un pouvoir, au départ plutôt bienveillant, peut-il basculer dans un impitoyable totalitarisme? Comment un peuple réagit-il lorsqu'il comprend qu'il a été trompé?

Quelles libertés prenez-vous par rapport à votre documentation historique?

R. S. – Nous sommes clairement dans une fiction. Le royaume de Kamarès aurait été fondé par des

Minoens fuyant la Méditerranée après l'explosion du Santorin (vers 1610 av. J.-C), et leur civilisation se serait ensuite développée pendant quinze siècles dans des îles lointaines, comme les Açores. Dans le cadre de cette uchronie minoenne, on s'est autorisé des libertés, comme cette flotte de guerre kamarienne, dotée de navires gigantesques et pouvant constituer une menace pour Rome.

M. J. – J'ai pris beaucoup de plaisir à reconstituer

les costumes et les architectures de la civilisation minoenne. J'essaie d'être le plus fidèle possible à la documentation à laquelle je consacre beaucoup de temps. Ce n'est qu'une fois que je commence à me familiariser avec ces recherches que je peux réfléchir à la mise en scène. Ensuite, je joue avec les différents éléments pour servir au mieux le scénario. Cela me permet d'accentuer les différentes ambiances à travers des fresques, des costumes ou des objets. Dans cet album, la sculpture représentée sur la page de titre peut sembler décorative mais il s'agit d'un élément essentiel qui va faire basculer le récit. Comme d'habitude, j'ai fourni énormément de documentation à la coloriste, Florence Fantini, pour que les fresques reflètent au mieux l'ambiance de cette civilisation en apparence idéale. **PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT VISSIÈRE**

À la découverte d'une nouvelle Atlantide

Enak tombe dans l'enclos d'un taureau qui l'aurait certainement empalé si une jeune esclave n'était venue à son secours. Elle saute sur l'animal et semble danser sur lui – ce qui ne manque pas d'intriguer Alix. Il rachète et affranchit Iphis, qui lui raconte une étrange histoire à propos d'un royaume perdu dans l'Atlantique, loin au-delà des Colonnes d'Hercule. Il n'en faut pas plus au héros gaulois pour se lancer dans une nouvelle aventure qui va l'amener à la rencontre de Kamarès, un royaume perdu crétois, où fleurit toujours la civilisation minoenne, 1500 ans après l'éruption de Santorin. Ces Crétois semblent avoir oublié leur passé, mais conservent leurs



costumes (dont les casques ornés de défenses de sanglier), leurs coutumes (les jeux avec les taureaux), leur art (les palais et leurs fresques...). Alix et Enak, qui connaissaient les ruines de Cnossos, peuvent ainsi visiter des palais néocrétois dans tout leur éclat! Sur cette île, les femmes jouent un rôle majeur, ce qui ne rend d'ailleurs pas la politique locale plus sereine, puisqu'Alix se retrouve en pleine guerre civile! La civilisation kamarienne, très archaïque au premier abord, dispose aussi d'éléments futuristes comme ces gigantesques « galères doubles ». Étonnants Crétois! L. V.
Alix, tome 44 : « Le Royaume interdit », de Roger Seiter et Marc Jailloux (Casterman, 48 p., 13,50 €).



David Foenkinos & Charlotte Salomon

L'écrivain revient sur sa rencontre avec l'œuvre de l'artiste, assassinée à Auschwitz. Un coup de foudre qui l'a conduit à publier un roman inspiré de la vie de la peintre en 2014, et qui devrait bientôt revenir sur les planches. **PROPOS**

RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

HISTORIA – Quand a eu lieu votre première rencontre avec Charlotte Salomon?

David Foerkinos – Comme toutes les belles rencontres, elle est le fruit du hasard. Une amie qui travaillait au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme à Paris m'a encouragé à aller voir l'exposition en cours. Je me suis retrouvé au milieu des œuvres de Charlotte Salomon (1917-1943) sans savoir qui elle était. J'ai immédiatement ressenti comme une évidence, une puissance, une chaleur. Elle était tout ce que j'aimais. Ses références musicales, picturales, littéraires correspondaient à celles qui m'animaient. Les jours passaient et son œuvre continuait à me hanter.

Qu'est-ce qui vous a séduit?

Le travail de Charlotte Salomon est hors norme : il s'apparente à un roman graphique et il est d'une incroyable modernité. Ses peintures autobiographiques sont comme des bandes dessinées, parfois agrémentées de calques, de mouvements musicaux et inspirées de Marc Chagall qui fait partie, avec Oskar Kokoschka et Max Beckmann, des peintres expressionnistes allemands que j'admire tant. Son œuvre tout entière s'intitule *Vie? Ou Théâtre?* Elle est composée d'une succession de 1300 gouaches réalisées avec frénésie, dans l'urgence et l'angoisse, comme si elle savait sa mort imminente.

Quelle place occupe-t-elle parmi les peintres que vous aimez?

Je la mets au sommet de tout. Ses premiers tableaux sont sublimes de précision. Dans les dernières gouaches, on a le sentiment qu'elle ne peint pas mais qu'elle court. Alors que l'étau se resserre sur la communauté juive en Allemagne, elle réussit à intégrer l'Académie des-Arts de Berlin en 1935 dont elle ressort avec le premier prix en 1938. Elle est incroyable d'inventivité et de fantaisie. Elle peint, avec trois couleurs primaires, le rouge, le bleu et le jaune, des gouaches qui racontent l'ascension du nazisme, la nuit de cristal, l'arrivée au pouvoir de Hitler avec une étonnante acuité.

Comment avez-vous procédé pour vous documenter?

J'ai réuni et compulsé tout ce que je trouvais sur elle. Il y avait très peu de documents. J'ai abandonné mille fois, repris, abdiqué. Elle m'obsédait. Je n'arrivais pas à me rapprocher d'elle, il y avait trop de souffrance. J'ai mis huit ans à écrire le livre.

“Au milieu des œuvres de Charlotte, j'ai aussitôt ressenti comme une évidence, une puissance, une chaleur. Elle était tout ce que j'aimais”

Je suis allé souvent à Berlin, j'ai refait le chemin entre son appartement et son école. Je me suis rendu à Villefranche-sur-Mer, près du lieu où elle avait trouvé refuge en quittant l'Allemagne. Je me suis laissé envahir par la lumière, le plus souvent sans interroger personne. J'avais le sentiment, un peu mystique, de pouvoir faire une rencontre qui me rapprocherait d'elle. Mon travail n'est pas celui d'un historien, mais d'un romancier.

Quels sont les doutes qui vous ont traversé?

Quand, en septembre 1943, les Allemands s'emparent des Alpes-Maritimes, beaucoup de gens prennent la fuite à travers les Alpes. Charlotte reste. Vu le contexte, cela semble peu compréhensible, mais peut-être agit-elle ainsi parce que son compagnon est boiteux, ou parce qu'elle se sent en sécurité? À Villefranche-sur-Mer, tout le monde la connaît. Après avoir fui l'Allemagne, elle y a rejoint ses grands-parents, déjà en exil. Elle y vit depuis cinq ans. Je m'interroge sur un autre fait : En juin 1943, ...

... peu après le décès tragique de son grand-père, Charlotte se marie et signe le registre à la mairie en mentionnant son adresse. Ce geste la met en danger.

Quelle est votre interprétation?

Je partage avec les historiens d'art qui travaillent sur elle une interrogation. Charlotte a confessé avoir tué son grand-père. Fiction ou réalité? Il est fort probable qu'il ait abusé d'elle, peut-être même de sa mère et de sa tante qui, toutes deux, se sont suicidées. La mort de Ludwig Grunwald, à l'âge de 81 ans, a dû être une délivrance. Sans doute s'est-elle enfin sentie libre de se marier. C'est une possibilité. J'ai passé des années à essayer de recomposer la logique des choses.

Votre quête est-elle un devoir de mémoire?

Pas du tout. Elle est née de ma fascination pour ce génie de la peinture, son inventivité et sa puissance créatrice. Ma plus grande joie est d'avoir obtenu le Goncourt des lycéens avec ce livre et d'être parvenu à faire connaître l'histoire et le travail de Charlotte Salomon car elle est un exemple de courage. Je fais beaucoup de choses différentes dans ma vie mais il est vrai que je parle beaucoup d'elle et passe une partie de mon temps à «charlottiser» les gens que je rencontre. L'an dernier, j'ai convaincu Audrey Tautou de remonter sur scène pour interpréter la vie de Charlotte, un spectacle qu'elle va reprendre prochainement.

“Je suis ému par sa capacité à transformer la douleur et la brutalité de son destin en une source éclatante de vie et de poésie”

Quel est l'aspect de son travail qui vous émeut le plus?

Sa capacité à transformer la douleur et la brutalité de son destin en une source éclatante de vie et de poésie. J'ai mis des années à me rendre compte que son parcours trouvait un écho en moi. Dans mon livre *La Vie heureuse*, il y a cette phrase de Charlotte en exergue: «On devait même, pour aimer plus encore la vie, être mort une fois.» J'ai tutoyé la mort à l'âge de 16 ans, victime d'une grave opération du cœur. Cette expérience a tout changé. J'ai commencé à lire. Puis à écrire. J'ai été bouleversé de retrouver dans l'œuvre de Charlotte cette atmosphère de mort et de résurrection qui m'est familière. Au lieu de fuir, elle peint, elle se sent protégée par ses gouaches, tout comme les livres sont devenus pour moi un refuge, un voyage en moi-même qui ne me quittera plus.

Bio express Charlotte Salomon

Née en 1917 à Berlin dans une famille juive allemande aisée – son père est chirurgien –, Charlotte perd sa mère à l'âge de 9 ans. À 16 ans, elle intègre l'Académie des arts de Berlin, défiant les quotas antisémites, grâce à l'influence de son père, combattant de la Grande Guerre. Mais l'étau nazi se resserre. En 1939, elle trouve refuge dans le sud de la France, à Villefranche-sur-Mer. Confrontée à la révélation de lourds secrets familiaux, elle se lance dans une création

frénétique et produit, en moins de deux ans, plus de 1300 gouaches, mêlant peinture, texte et musique pour raconter sa vie. *Vie ? Ou Théâtre ?*, son œuvre magistrale, naît de cette urgence créatrice dans laquelle Charlotte exorcise ses démons et transcende son histoire personnelle en une œuvre universelle. Dénoncée par un collaborateur français, elle est arrêtée en 1943 et déportée à Auschwitz, laissant derrière elle un témoignage de résilience artistique face à la barbarie du xx^e siècle.

Charlotte est-elle devenue un guide?

Plus que cela, j'éprouve le sentiment que nous sommes liés; par le destin surprenant du livre mais aussi parce que, inconsciemment, j'ai attendu de connaître le succès avec *La Délicatesse*, mon huitième roman publié en 2009, adapté au cinéma en 2011, pour écrire l'histoire de Charlotte, tant j'étais hanté par la volonté de la faire connaître. J'imaginai que ce texte poétique aurait une sortie confidentielle. L'accueil a dépassé tous mes espoirs. J'ai travaillé à sa mémoire et découvert entre nous de nombreux points communs. Elle m'a permis de comprendre que la fantaisie était possible dans la tragédie. C'est la raison pour laquelle j'ai gommé les mots «mort», «folie», «suicide», «noirceur» pour travailler sur un champ lexical plus apaisé.

A-t-elle changé votre façon de concevoir l'écriture?

Il y a un avant et un après. À la sortie du livre, j'ai arrêté d'écrire pendant un an, persuadé que ce serait mon dernier livre. *Charlotte* est mon expérience littéraire la plus intense, la plus puissante, elle est inégalable. À la suite de sa publication, j'ai reçu nombre de messages me proposant d'écrire sur des artistes oubliés. Plusieurs biographies m'intéresseraient mais c'est impossible. Il y a entre nous un pacte de fidélité. Et puis, j'ai commencé ma vie littéraire dans la pure comédie, le loufoque. J'étais obsédé par l'idée de ne pas parler de moi. De cacher ma mélancolie par le divertissement. Grâce à elle, j'ai pu aller chercher en moi une part plus intime, plus douloureuse aussi.

À la fin de sa vie, se sachant menacée, Charlotte confie ses œuvres à un médecin. Comment expliquez-vous ce geste?

La Gestapo entre à Nice le 9 septembre 1943. Charlotte se sait en danger et ignore où aller. Mais elle a conscience d'avoir une œuvre à protéger. Elle la confie au docteur Moridis en prononçant cette phrase incroyablement belle: «C'est toute ma vie.» Charlotte est arrêtée sur dénonciation le 21 septembre 1943. Elle a 26 ans, elle est enceinte. Des témoins racontent que des Allemands se sont arrêtés à la pharmacie pour récupérer son adresse. Après la sortie du livre, j'ai reçu le message d'une lectrice disant: «À la pharmacie, ils n'ont pas demandé l'adresse, mais ils cherchaient le frère du pharmacien, mon grand-père. C'est lui qui a livré Charlotte aux occupants. C'était un collaborateur connu. À la Libération, il a été exécuté sous les yeux de ma mère.»

Bio express David Foenkinos

Jonglant entre littérature et cinéma, David Foenkinos, né en 1974 à Paris et diplômé en lettres à la Sorbonne, découvre sa passion pour l'écriture à la suite de plusieurs mois d'hospitalisation en raison d'une grave infection cardiaque. Il publie son premier roman, *Inversion de l'idiotie*, prix François-Mauriac, en 2002. Sa carrière décolle en 2009 avec *La Délicatesse*, best-seller adapté au cinéma en 2011. En 2014, sort *Charlotte*, récit poignant sur l'artiste Charlotte Salomon, qui rafle le Renaudot et le Goncourt des lycéens.

Avec son écriture fluide et accessible, alliant humour et émotion, l'écrivain aborde des thèmes comme le deuil ou la solitude avec une touche de légèreté. Ces particularités bousculent le paysage littéraire et lui permettent d'enchaîner les succès: *Le Mystère Henri Pick* (2016), *Vers la beauté* (2018), *La famille Martin* (2020). Après *La délicatesse*, il coréalise *Jalouse* (2017) avec son frère Stéphane. Son dernier opus, *Tout le monde aime Clara* (Gallimard, 2025), explore les dynamiques familiales avec une touche de fantastique.

Si Charlotte avait survécu, auriez-vous travaillé avec elle?

On aurait fait du cinéma. Regardez ses peintures, elles sont inspirées de Fritz Lang et du cinéma allemand de ces années-là. Elle propose des cadrages incroyables. Un vrai découpage cinématographique. Elle m'aurait donné de l'élan, moi qui suis en panne de cinéma! Je lis encore souvent son œuvre avec, toujours, cette question: comment prendre les bonnes décisions à cette époque-là? Et je repense à la phrase de Billy Wilder, le célèbre cinéaste américain qui avait dit: «Les optimistes ont fini à Auschwitz et les pessimistes dans leur piscine à Hollywood». 

“Charlotte est mon expérience littéraire la plus intense [...]. Grâce à elle, j'ai pu aller chercher en moi une part plus intime, plus douloureuse”

Alors qu'il étudie le choléra des poules, Pasteur remarque que des germes atténués ne tuent plus les volatiles, et même les protègent. Il découvre ainsi le principe de vaccination, qui a révolutionné le monde de la médecine.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE MOREAU-DUSAULT

En

1879, Pasteur et son équipe travaillent sur le fléau des poulaillers français: le choléra des poules (qui, au passage, n'a rien à voir avec le choléra des hommes). Le vétérinaire Henri Toussaint, de Toulouse, leur a fourni le germe responsable et ils mettent au point une technique pour cultiver

cette bactérie: ils contrôlent alors que chaque injection de cette préparation à une poule entraîne inéluctablement sa mort rapide. Ce qui prouve, à l'évidence, la responsabilité de l'agent infectieux, mais ne permet en aucun cas d'envisager un traitement pour s'opposer à cette maladie.

Il est dans le domaine de la recherche, comme ailleurs, des circonstances où le destin frappe à la porte, même si dans ce cas, il s'agit de la porte d'un poulailler. Ce jour-là, deux assistants de Pasteur, Émile Roux et Charles Chamberland, qui viennent de prendre deux semaines de vacances,

reprennent le travail interrompu. Ils recommencent à injecter dans les poules les cultures de bactéries préparées avant leur départ et qui étaient, depuis, restées sur la paillasse du laboratoire. Et là, mystère! Les poules survivent...

Pas de variole chez les filles de ferme

Il faut en informer le patron. C'est alors, sans doute, que Pasteur fait la preuve de son intuition et, pour tout dire, de son génie. Il demande à ses assistants de piquer ces mêmes poules avec une préparation récente très virulente et de l'injecter également dans de nou-

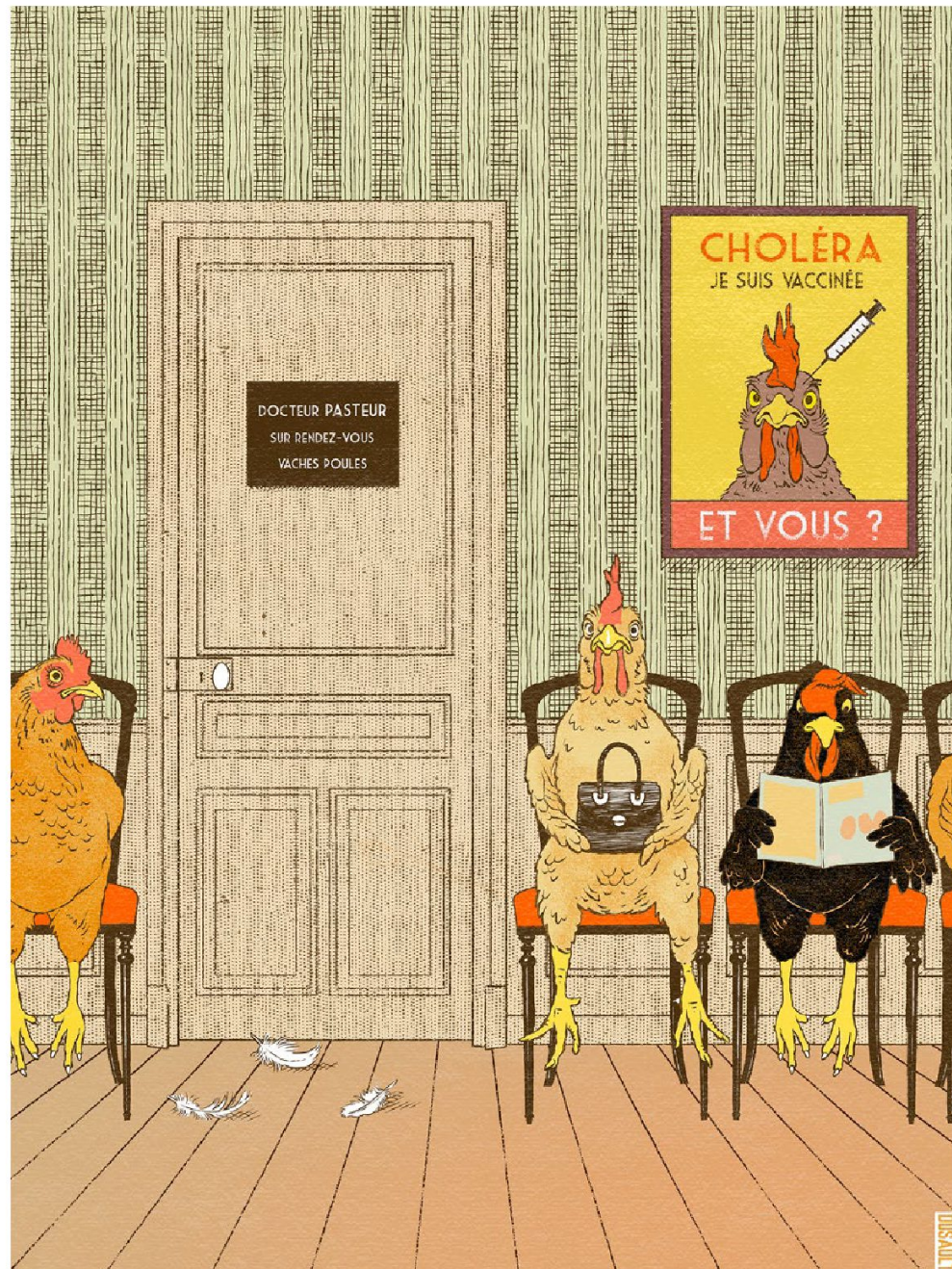
velles poules. Le résultat ne se fait pas attendre, les nouvelles poules meurent immédiatement mais les poules déjà piquées survivent. Que s'est-il passé?

Pasteur répète depuis toujours à qui veut l'entendre que le hasard ne favorise que les esprits préparés. Il fait immédiatement le rapprochement avec la fameuse découverte, au XVIII^e siècle, d'Edward Jenner qui avait prémuni un enfant contre la variole, en lui inoculant le pus d'une vésicule de la vaccine, maladie de la vache. Car il avait observé que les filles de ferme qui trayaient les animaux atteints de cette maladie bénigne portaient

des pustules sur les mains ressemblant à celles des varioleux, mais ne contractaient jamais la variole humaine, potentiellement mortelle. La maladie des vaches les avait protégées de la maladie humaine car, Pasteur en est persuadé, la vaccine (le cow-pox) n'est qu'une forme atténuée de variole. Même si les circonstances sont différentes, Pasteur est convaincu que le bacille du choléra des poules s'est atténué au contact de l'oxygène du laboratoire en attendant le retour de vacances de ses assistants. Il vient de mettre le doigt sur le principe d'atténuation qui va être à la base de tous les futurs vaccins dits pasteurien, du charbon jusqu'à la rage. Une véritable révolution dans le monde de la médecine!

De l'immunologie à la génétique

«J'ai appelé cette technique la vaccination, en hommage au grand Jenner», dira-t-il plus tard. Notons au passage que c'est la raison pour laquelle on retrouve dans le mot «vaccin», devenu si banal, la racine *vacca* («vache» en latin), alors que les vaccins modernes n'ont plus rien à voir avec les vaches ou la vaccine. En revanche, Pasteur avoue même, à la fin de sa vie, ne rien comprendre au mécanisme responsable de l'atténuation de la virulence des germes. D'ailleurs son meilleur ennemi, le médecin allemand Robert Koch, se charge bien de le



faire remarquer en disant partout qu'il ne voit pas très bien comment l'oxygène de l'air peut être responsable de quoi que ce soit... Et, dans une série d'articles, il attaque violemment son collègue français en l'accusant d'avoir mal inoculé le germe à ses poules car il n'est pas médecin!

Détail qui témoigne de la persistance de la guerre franco-allemande de 1870 dans les laboratoires et dans les congrès scientifiques. Et pourtant, bien plus tard, c'est l'analyse de ce phénomène d'atténuation chez le pneumocoque (bacille de la pneumonie) qui va permettre à d'autres chercheurs

(en l'occurrence Frederick Griffith puis Oswald Avery) de comprendre ce qu'est l'ADN et le fait qu'il est porteur de l'hérédité chez les bactéries comme pour tout ce qui est vivant. Si bien que Pasteur n'a pas seulement réinventé le vaccin et fondé l'immunologie, il a aussi été généticien sans le savoir...



PHOTO © EUROARTS

PIERRE BOULEZ – 100^{ÈME} ANNIVERSAIRE

PROGRAMMATION SPÉCIALE SUR MEZZO

Berliner Philharmoniker, Wiener Philharmoniker,
Ensemble Intercontemporain – Lucerne Festival

Abonnez-vous aux chaînes de télévision Mezzo avec



HORIZONTALEMENT : **A.** Personnage en illustration. Il a favorisé les bonnes relations entre la France et les États-Unis. – **B.** Zeus le transforma en un amas d'étoiles. Il fut surnommé «l'Aigle de Meaux». Ancien service de renseignement français. Créature de cinéma. – **C.** Son lit berça Moïse. Selon l'*Iliade*, c'est de ce port que les Grecs se seraient embarqués pour Troie. C'était la galère pour le roi. Déesse grecque du Mariage. – **D.** Dieu que les Romains assimilaient à Cronos. Casus belli en 1870. Île imaginaire visitée par Gulliver. – **E.** Assemblée. Empereur byzantin qui régna de 491 à 518. Quand un marin rencontre un autre marin. – **F.** Elle donna six fils à Jacob. Réunion d'anciens combattants. Prit du poil de la bête? – **G.** Capitale du Bangladesh. Nom de la voie romaine qui menait de Rome à Brindisi. – **H.** Capitale du New Jersey qui fut l'une des trois villes dans lesquelles la Déclaration d'indépendance des États-Unis fut officiellement lue en 1776. Nom de plusieurs sultans ottomans. – **I.** Manifestation de jeunes rebelles. Ancienne capitale du Japon. Tarzan s'adressant à Jane. – **J.** Nom par lequel les Romains désignaient la Hollande. Liaison non dangereuse. – **K.** Entrée en Russie. Il fut président de la République en France de 1920 à 1924. Chef de l'opposition. Constante d'Archimède. – **L.** Compagnon de Mahomet qui a conquis l'Égypte. Poésie empreinte de tristesse. Il fut le principal ministre de Louis XIII. – **M.** De Valmy ou de Jemmapes à Paris. Personnage biblique qui restaura la religion juive après l'exil de Babylone. Fils d'Aphrodite. – **N.** Patrie d'Abraham. Passage des Alpes. Dynastie hellénistique qui régna sur la Syrie. Toujours d'actualité. – **O.** Mère d'Héraclès. Gardé en souvenir. Général français qui fut nommé à la tête du corps d'armée d'Alger en 1958.

VERTICALEMENT : **1.** Régime politique dans lequel ce personnage occupa un poste de magistrat de 1799 à 1804. Il est avec Picasso l'un des créateurs du cubisme. – **2.** Fille de Minos. Physicien considéré comme le père de la sidérurgie française (1683-1757). – **3.** Général

athénien qui vainquit les Perses à Marathon. Il réchauffa le cœur de Cléopâtre. – **4.** Publication officielle de l'État. Fille de Maastricht. Ancien protectorat français en Indochine. Passe par la Petite France. – **5.** Disciple de Bakounine et de Proudhon. Néron la répudia pour épouser Poppée. Marchais en tête autrefois. – **6.** La France compte aujourd'hui 53 biens inscrits sur son patrimoine mondial. Rivière de Bretagne. – **7.** Héros d'un passage historique. Roi de Phrygie condamné au supplice. Sortie de crise. – **8.** César ou Alexandre. Grec ancien. – **9.** On y a sorti la grosse artillerie. Rivière de Normandie. – **10.** Cible des FFI. Millampère. A vanté les mérites d'Ajâx. – **11.** L'ex de Poutine. Porte un nom célèbre. – **12.** Héros de Virginie. Affluent de l'Isère. – **13.** Héroïne de Chateaubriand. Caligula lui consacra un temple sur le Capitole. – **14.** Fait un lifting. Parler de Roumanille. Espèce d'arriéré. – **15.** Mère de Philippe Auguste. Nymphé aimée d'Apollon qui fut métamorphosée en laurier. – **16.** Cité dans les légendes bretonnes. Chantilly à la sauce anglaise. Le samarium en symbole. – **17.** En 1923, ce pays fut le premier État africain à adhérer à la Société des Nations. C'est l'amour qu'Héraclès éprouvait

pour elle qui causa la jalousie de Déjanire et l'envoi de la fatale tunique de Nessos. – **18.** Périclès lui succéda à la tête du parti démocratique à Athènes. Messagère des dieux. – **19.** Ville d'Aragon où Franco remporta une victoire décisive sur les Républicains en février 1938. Prêtresse d'Héra qui fut victime d'un sabotage. Ouvriers agricoles travaillant dans les haciendas. – **20.** Le Roi-Soleil en autoportrait. Chef germain connu pour avoir anéanti les trois légions romaines de Varus à la bataille de Teutobourg en 9 ap. J.-C.

Solution du n° 938

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20		
A	H	E	N	R	I	K	I	S	S	I	N	G	E	R		O	S	T	I	E		
B	A	B	O	U	S	I	M	B	E	L		A	S	I	E	N	T	O		D		
C	R	O	M		E	R	B	I	L		E	N	S	O	R		R	U	D	E		
D	V	U	S	R		E	R	I	N		S	E	M	I	R	A	M	I	S			
E	A	E	D	E		C	R	E	M	I	E	U	X		D		T	A	S	S		
F	R		A	C	H	A	B									D	A	N	O	I	S	E
G	D	E	N	E	U	V	E									O	N	A	N		O	
H			L	A	S	S	O									R		M		M	L	F
I	M	I	E	S		U	E									S	A	U	V	E	U	R
J	A	S		I	V	R	Y									E	B	R	E		T	E
K	H	A	N	O	I		L	A	F	A	Y	E	T	T	E		R	A	I	E		
L	O	B		N	E	P	A	L		T	S	A	R			L	E	S	C	O	T	
M	N	E	P		N	O	U	M	E	A		N	I	N	A		A	R	N	O		
N		T	A	I	N	E		E	O	L	I	E				I	R	E	N	E		W
O	T	H	U	N	E		I	E	N	A		S	A	N	D		T	S	O	N		



L'Histoire est un livre d'images. Encore faut-il savoir lire !

S

il'on vous demandait quels sont vos premiers souvenirs d'Histoire, vous répondriez sans doute: «Ce sont des images.» J'appartiens à cette génération qui a été marquée par les toutes dernières éditions du Malet et Isaac. C'était dans les années 1970. Je ne me souviens plus des textes mais je garde en mémoire quelques-unes des images qui les accompagnaient, comme ces flashes qui, en médecine, impressionnent durablement la rétine. L'Histoire a d'abord été cela pour moi, une suite d'images à la manière de celles de la lanterne magique qui faisait rêver le narrateur de *La Recherche* dans sa chambre d'enfant, à Combray: Vercingétorix jetant ses armes aux pieds de César à Alésia, sous le pinceau de Lionel Royer, les cadavres gelés des grognards de la retraite de Russie par Boisselier, Napoléon vu par Meissonier, abattu et silencieux dans les plaines détrempées de Champagne avant l'abdication finale, en 1814...

Les chausse-trapes de la peinture d'Histoire

On ne nous disait alors rien des écarts d'interprétations qui pouvaient exister entre ces événements et leurs réinventions, peintes au XIX^e siècle dans une veine nationale, dramatisée et furieusement romantique. Michelet a raison de dire, à ce propos, que la peinture d'Histoire est forcément infidèle à son sujet. Je pense à certaines images de mes livres de classe, au *Serment du Jeu de paume*, de David, à *La Marseillaise*, d'Isidore Pils ou à *La Liberté guidant le peuple*, de Delacroix. Toutes sont longtemps restées dans mes souvenirs comme des icônes suspendues dans le temps. Il m'a fallu des années avant que je ne les accorde à

des contextes, à des évolutions de mémoires, aux significations légitimantes des régimes politiques dans lesquels elles s'inscrivaient. L'Histoire est une construction et les images y participent largement.

Je suis de ceux qui pensent qu'elles sont une source essentielle à l'historien à condition de les faire dialoguer avec les textes qui leur correspondent: les intentions du commanditaire, le commentaire qu'en font les artistes eux-mêmes dans leurs journaux ou leurs correspondances, leur réception dans la presse ou dans les souvenirs qu'en gardent les contemporains. À condition aussi d'en démêler la nature et les usages, tout comme les conditions de leur circulation et de leur accessibilité au public, de la gravure aux grandes fresques officielles. Les images sont au cœur de nos imaginaires, soit. Encore faut-il en comprendre les raisons, les subtilités de signes et de sens qui nous échappent largement lorsqu'elles appartiennent au passé et encore plus aujourd'hui par leur nombre, leur clandestinité et les moyens techniques de leurs déformations, jusqu'à l'intelligence artificielle.

Les analyses des images du passé produites par les historiens sont peut-être l'assurance la plus sûre de ne pas être absolument la dupe de celles du présent. On prend conscience aussi, grâce à leurs travaux, des différences d'interprétation – pour ne pas dire des contradictions – qu'elles peuvent engendrer. Les images nous émerveillent, certes, et nous ne renoncerons jamais à cela. Mais n'oublions pas qu'elles appartiennent aussi à leur temps et qu'elles disent alors des vérités fragiles et aléatoires. N'oublions pas non plus qu'elles peuvent aussi être, hier comme aujourd'hui, des pièges à notre innocence... ■

E. de Waresquiel

“Les analyses des images du passé produites par les historiens sont peut-être l'assurance la plus sûre de ne pas être absolument la dupe de celles du présent”

ARCHIVES
NATIONALES

Les Remarquables

ENTRÉE
GRATUITE

1429 JEANNE D'ARC

LE PREMIER PORTRAIT

5 MARS | 19 MAI 2025

ARCHIVES NATIONALES

60 rue des Francs-Bourgeois
75003 Paris

① Hôtel de ville ① Rambuteau

Du lundi au vendredi de 10 h à 17 h 30

Samedi et dimanche de 14 h à 17 h 30 (de 14 h à 19 h à partir du 26 mars)

Fermeture le mardi et le 1^{er} mai



www.archives-nationales.culture.gouv.fr



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

Liberté
Égalité
Fraternité

LOUVRE



MAM LOUKS

1250-1517

Une exposition au Louvre
du 30 avril au 28 juillet 2025

Réservez sur louvre.fr – Adhérez sur amisdulouvre.fr